

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LES SOURCES ÉCOSSAISES DU MATÉRIALISME HISTORIQUE DE KARL MARX

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN PHILOSOPHIE

PAR

CHRISTOPHE VAILLANCOURT

OCTOBRE 2014

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Je souhaite avant tout remercier ma famille, pour avoir rendu possible la réalisation de ce mémoire. Je remercie également mon directeur de recherche, M. Dario Perinetti, qui a su alimenter mes réflexions et m'aiguiller tout au long de mes recherches et de la rédaction de mon mémoire, ainsi que Mme Dominique Leydet et M. Vincent Guillin, membres du jury de mon mémoire, dont les commentaires et les critiques m'ont permis d'améliorer substantiellement mon texte. Je tiens à remercier M. Glenn Le Joly pour son aide et son soutien irremplaçables et M. Bertrand Moncel pour sa précieuse contribution à la mise en œuvre de mon mémoire.

TABLE DES MATIÈRES

LISTE DES FIGURES	V
LISTE DES TABLEAUX.....	VI
RÉSUMÉ	VII
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I	
L'HISTOIRE CONJECTURALE.....	6
1.1 De l'histoire philosophique à l'histoire conjecturale	9
1.1.1 L'histoire philosophique.....	9
1.1.2 L'histoire naturelle de l'humanité	13
1.2 Définition de l'histoire conjecturale	20
1.2.1 L'histoire conjecturale chez les Lumières écossaises.....	25
1.3 Le matérialisme historique de Karl Marx et Friedrich Engels.....	33
1.3.1 L'histoire conjecturale chez Marx et Engels	33
1.4 L'histoire conjecturale comme dénominateur commun	40
CHAPITRE II	
LA DIVISION DU TRAVAIL	45
2.1 La division du travail chez les Lumières écossaises.....	46
2.1.1 La division du travail dans les sociétés anciennes.....	47
2.1.2 La division du travail dans les sociétés « civilisées ».....	51
2.2 La division du travail chez Marx et Engels	59
2.3 Comparaison des conceptions écossaises et marxiennes de la division du travail	69
CHAPITRE III	
RANGS SOCIAUX ET CLASSES SOCIALES	76
3.1 Rangs sociaux et classes sociales chez les Lumières écossaises	77
3.1.1 Les rangs sociaux chez Ferguson	78
3.1.2 Les rangs et les classes chez Smith	79
3.1.3 Les rangs chez Millar	81

3.1.4 Les rangs et les classes chez Sir Steuart.....	83
3.2 Les classes chez Marx et Engels.....	85
3.2.1 De l'idéalisme allemand au matérialisme marxien.....	86
3.2.2 De la production aux classes sociales.....	88
3.3 Interprétations du lien entre rangs et classes	91
CONCLUSION.....	100
RÉFÉRENCES	104

LISTE DES FIGURES

Figure	Page
2.1 La division du travail et la croissance économique dans <i>La Richesse des nations</i>	58

LISTE DES TABLEAUX

Tableau	Page
3.1 Nombre de groupes sociaux dans les sociétés «civilisées» selon les auteurs	95

RÉSUMÉ

Le présent mémoire vise à montrer l'influence des Lumières écossaises dans l'élaboration du matérialisme historique de Marx. Cette influence n'est pas unanimement reconnue dans la littérature philosophique. À ce sujet, certains commentateurs, tels que Roland L. Meek et Andrew Skinner, présentent une thèse forte, d'autres, tels que Roger Emerson soutiennent une thèse faible à cet égard et par ailleurs, Norman Levine croit que les racines du matérialisme historique sont plutôt à chercher dans l'école historique allemande du droit. Notre thèse est qu'on ne peut saurions négliger l'apport des penseurs des Lumières écossaises qui ont la particularité de montrer l'importance de l'économie politique en tant que facteur déterminant les faits historiques et d'utiliser des conjectures dans la narration de l'histoire de l'humanité. Nous abordons l'histoire conjecturale, et les genres historiques qui lui sont apparentés, à savoir l'histoire philosophique et l'histoire naturelle de l'humanité, en tant que lien méthodologique entre la philosophie de l'histoire de certains représentants des Lumières écossaises et celle de Marx et Engels. Il est ensuite question de la division du travail et de la taxonomie économiste des groupes sociaux comme étant des principes explicatifs du lien entre ces penseurs. Nous montrons que certains aspects de l'approche scientifique de la société civile de Marx sont empruntés aux Lumières écossaises, notamment en ce qui concerne les divisions techniques et sociales du travail et la classification économique de groupes sociaux tels que les rangs ou les classes. Nous sommes ainsi en mesure de mieux comprendre comment l'émergence de nouveaux concepts sociétaux, aux XVIII^e et XIX^e siècles, aide, par une approche multidisciplinaire faisant intervenir l'économie politique, la philosophie, l'histoire puis la sociologie, l'anthropologie, à mieux comprendre la société – et son histoire. Cette démarche s'effectue par l'analyse des conceptions de : David Hume, Adam Ferguson, Adam Smith, John Millar, Henry Home alias Lord Kames, James Steuart, Marx et Engels relatives à l'histoire ou l'économie.

Mots clés : Marx, marxisme, Lumières écossaises, matérialisme historique, histoire conjecturale.

INTRODUCTION

La philosophie hégélienne est la principale source d'inspiration de la philosophie marxienne. Nous savons que le jeune Karl Marx est un lecteur des œuvres de Hegel et des héritiers de celui-ci tels que Bruno Bauer, Max Stirner, Ludwig Feuerbach, dont il discute (critique) les thèses dans *Critique de la philosophie du droit de Hegel* (1843-1844), *La Sainte-Famille* (1845) et *L'Idéologie allemande* (1845-1846). Sa réappropriation de la dialectique hégélienne et sa radicalisation du matérialisme de Feuerbach constituent les signes les plus manifestes de cette inspiration. Or, nous ne saurions négliger l'apport des représentants des Lumières écossaises qui constituent une source d'inspiration intellectuelle pour Marx, particulièrement dans des domaines tels que l'histoire et l'économie politique. Si l'influence de Sir James Steuart (1712-1780), d'Adam Ferguson (1723-1816), d'Adam Smith (1723-1790) et de leurs contemporains, est connue sur le plan de la pensée économique, nous ne pouvons toutefois en dire autant de leur influence sur la conception matérialiste de l'histoire telle que développée par Marx et Engels. L'apport des auteurs des Lumières écossaises dans l'élaboration du matérialisme historique est crucial dans la mesure où elle a la particularité de tisser des liens entre l'économie politique et l'histoire et d'utiliser des conjectures dans la narration historique. Le sujet de la présente recherche est de montrer l'influence des penseurs des Lumières écossaises sur l'élaboration du matérialisme historique de Marx et Engels afin de mieux comprendre celui-ci.

Or, il nous semble que ce lien est mal compris dans la littérature philosophique. Bien que différentes positions existent à cet égard, aucune d'entre elles n'est réellement satisfaisante. Ronald L. Meek, économiste spécialiste du mouvement des Lumières en Écosse, est le premier commentateur à évoquer le lien entre les philosophes des Lumières écossaises et la sociologie

marxienne¹. Selon lui, il existe un lien fort entre les penseurs écossais du XVIII^e siècle et le matérialisme historique. Cette thèse est reprise par son élève et ancien titulaire de la chaire Adam Smith d'économie politique de l'Université de Glasgow, Andrew Skinner². D'autre part, Norman Levine répond à Meek et Skinner que la principale source d'inspiration du matérialisme historique n'est pas les philosophes et historiens des Lumières écossaises, mais l'école historique allemande du droit³. Cette école affirme que l'économie politique varie dans le temps et l'espace, en fonction des sociétés. Ses principaux représentants sont : Barthlod Georg Niebuhr (1776-1831), Friedrich Karl von Savigny (1779-1861) et Gustave von Hugo (1764-1844). D'un autre côté, Roger Emerson, historien spécialiste des Lumières écossaises, et H.M. Höpfl optent pour une position médiane, à savoir que les auteurs écossais ont sans doute eu une certaine influence sur Marx et Engels dans l'élaboration du matérialisme historique, mais qu'on doit toutefois faire attention à ne pas faire d'amalgame et les considérer comme des protomarxistes, ce qu'ils reprochent à Meek⁴ de faire. Ainsi, leur thèse est qu'il existe un lien (faible) entre certains historiens de l'école historique écossaise, tel que Henry Home, Lord Kames (1696-1782), William Robertson (1721-1793) et John Millar (1735-1801), et la conception matérialiste de l'histoire de Marx.

Notre position se situe entre celles de Meek et Emerson parce que la première interprétation manque de nuance et la seconde est trop restreinte. Puisque ces liens sont mal compris par la littérature secondaire, nous souhaitons montrer qu'il existe des liens

¹Ronald. L. Meek, «The Scottish Contribution to Marxist Sociology», dans *Democracy and the Labour Movement*, sous la dir. de John Saville, Londres: Lawrence and Wishart, 1954: p. 34-50.

²Andrew Skinner, «A Scottish Contribution to Marxist Sociology», dans *Classical and Marxian Political Economy: Essays in Honour of Ronald L. Meek*, sous la dir. de I. Bradley, et M. Howard, New-York: St-Martin's Press, 1982.

³Norman Levine, «The German Historical School of Law and the Origins of Historical Materialism», *Journal of the History of Ideas*, vol. 48, n° 3 (1987): p. 431-451.

⁴Roger Emerson, «Conjectural History and Scottish Philosophers», *Historical Paper*, vol. 19, n° 1 (1984), p.63-90 et H.M. Höpfl, « From Savage to Scotsman: Conjectural History in the Scottish Enlightenment », *Journal of British studies*, vol. 17, n° 2 (1978): p. 19-40.

philosophiques et intellectuels entre les Lumières écossaises et Marx, en particulier au niveau de l'écriture de l'histoire.

Si notre hypothèse s'avère exacte, nous serons 1) en mesure de mieux apprécier le rayonnement intellectuel des Lumières écossaises, en particulier dans les œuvres historiques de Marx et Engels ; 2) mieux à même de constater que, comme chez certains historiens de l'école historique écossaise, la narration sur le long terme effectuée par le matérialisme historique utilise parfois des conjectures ; 3) que la temporalité de sa narration varie en se situant parfois sur le court terme, parfois sur le long terme, c'est-à-dire sur l'ensemble de l'histoire de l'humanité et 4) que l'approche scientifique de la société civile de Marx est empruntée aux Lumières écossaises, notamment en ce qui concerne les divisions techniques et sociales du travail et la classification économique de groupes sociaux tels que les rangs ou les classes.

L'enjeu sous-jacent à notre propos est de montrer comment, chez ces auteurs, la multidisciplinarité aide à mieux comprendre les phénomènes sociaux. Il est indéniable que les représentants des Lumières écossaises et Marx fondent leurs analyses et leurs connaissances historiques des sociétés, anciennes, modernes et contemporaines sur une approche pluridisciplinaire. Ainsi, nous serons en mesure de mieux comprendre comment l'émergence de nouveaux concepts sociétaux en économie politique, sociologie et anthropologie, juxtaposées à la philosophie et l'histoire, les aide à mieux comprendre la société – et son histoire.

Notre démarche consiste à baser nos arguments sur une analyse des textes et à effectuer des recoupements thématiques entre les auteurs des Lumières écossaises et Marx et Engels ; notamment sur le plan de l'histoire et l'économie.

Dans cette optique, notre CHAPITRE I sera consacré à l'utilisation de conjectures dans le récit historique, c'est-à-dire au genre de l'histoire *conjecturale* en tant que dénominateur commun et lien méthodologique entre certains historiens des Lumières écossaises et certaines œuvres à caractère historique de Marx et Engels. Nous tenterons de cerner la notion d'histoire

conjecturale à l'aide d'autres genres historiques récurrents dans l'école historique écossaise :

1) *l'histoire philosophique*, dans lequel nous retrouvons une grande érudition et une dimension morale dans la narration et l'analyse des institutions politiques du passé et ; 2) *l'histoire naturelle de l'humanité* qui est une histoire progressive déduite à partir de la nature humaine et qui porte une attention particulière aux relations d'autorités, tant dans les familles qu'au sein des gouvernements et aux faits socio-économiques et politiques. Nous montrerons l'utilisation qu'en font les historiens et philosophes des Lumières écossaises et celle de Marx et Engels. Plus précisément, nous visons à effectuer un rapprochement entre les historiens écossais de l'histoire naturelle de l'humanité (Henry Home, Lord Kames, David Hume, Willam Robertson, John Millar, Adam Ferguson et Adam Smith) et la conception matérialiste de l'histoire telle qu'on la retrouve dans *L'Idéologie allemande*, *Le Manifeste du parti communiste* (1848), *Le Capital* (1867) et *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État* (1884). Enfin, nous présenterons différentes thèses défendues dans la littérature scientifique relative à la description du lien qui les unit en plus d'exposer notre propre conception de ce dernier, à savoir qu'il existe un lien méthodologique entre ces penseurs, mais qu'il ne doit pas être surestimé.

Le CHAPITRE II analysera en quoi la division du travail est un principe explicatif commun aux philosophes des Lumières écossaises et Marx et Engels. Nous montrerons d'abord comment elle est conçue chez les représentants des Lumières écossaises, tant dans les sociétés traditionnelles que modernes, à l'aide des théories d'Adam Ferguson, Adam Smith et John Millar. Nous verrons qu'ils conçoivent une division sociale, qui concerne l'ensemble des sociétés, et technique, c'est-à-dire dans une même unité de production, du travail. Selon eux, la division du travail a l'avantage d'augmenter considérablement la productivité, mais le désavantage de créer une aliénation chez les travailleurs qui se retrouve au plan technique, en tant que perte du savoir-faire, et social en tant que perte des vertus citoyennes. Nous traiterons aussi de la division du travail telle que conçue par Marx et Engels dans *Les Manuscrits de 1844*, *L'Idéologie allemande*, *Misère de la philosophie* (1847), *Le Capital* et *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État* où ils citent souvent Ferguson et Smith à ce sujet. Nous constaterons que leurs analyses aboutissent à une vive dénonciation de l'aliénation inhérente à ce processus. Il s'agira donc de comparer leurs théories à ce sujet en ayant en tête que la solution proposée par Ferguson (empêcher les ouvriers de participer à la vie politique)

est radicalement différente de celle de Marx et Engels qui proposent de réorganiser les modes de production à l'aide d'une dictature du prolétariat dans le but, entre autres, de mettre fin à cette aliénation.

Le CHAPITRE III traitera d'un second principe explicatif commun aux Lumières écossaises et à la conception matérialiste de l'histoire : la taxonomie des groupes sociaux en termes économiques à l'aide des concepts de « rang » et « classe ». Nous y verrons que des représentants des Lumières écossaises, tels que Ferguson et Millar, utilisent parfois le concept de rangs sociaux en dénotant alternativement un ordre social établi en fonction de la filiation, de l'éducation et des habitudes, et par ailleurs en désignant des groupes sociaux basés sur des critères économiques. Nous montrerons que chez Smith ces deux notions renvoient à la même catégorisation et que, par ailleurs, ces concepts sont distincts chez Sir James Steuart, pour qui les rangs désignent un ordre social identifiable par la filiation et où l'économie est le principal facteur distinctif en ce qui concerne les classes sociales. Nous analyserons ensuite le concept de classe sociale ainsi que le concept de lutte des classes, chez Marx et Engels en montrant que bien qu'ils empruntent ces notions à des économistes et historiens « bourgeois » français et allemands, on ne saurait faire fi de l'apport écossais à ce sujet dans la mesure où ces concepts se retrouvent tant dans leur économie politique et dans les conceptions de certains historiens, notamment chez John Millar. Nous présenterons ensuite différentes positions quant au lien unissant les auteurs des Lumières écossaises à Marx à ce propos. D'abord celle de Meek, qui affirme que les rangs et classes coïncident largement, ensuite celle de Watson selon laquelle il est impossible de faire des liens entre ces concepts et que le terme de classe sociale est inopportun pour désigner les divisions sociales et enfin celle de Corfield, historienne britannique, qui souligne que le passage de l'utilisation du terme « rang » au terme « classe » reflète les changements sociaux de l'Angleterre du XVIII^e siècle. Nous verrons en quoi leurs analyses sont insuffisantes pour bien rendre compte du rapport entre les Lumières écossaises à Marx et Engels à ce sujet.

CHAPITRE I

L'HISTOIRE CONJECTURALE

Le présent chapitre vise à montrer, dans un premier temps, qu'il existe une série de considérations communes entre les méthodes utilisées par les historiens des Lumières écossaises et celle des œuvres à caractère historique de Karl Marx et Friedrich Engels et, dans un second temps, que ces points communs existent parce que ces derniers se sont réappropriés la méthodologie propre à un style d'histoire pratiqué en Écosse à la fin du XVIII^e siècle : l'histoire conjecturale. L'histoire conjecturale se caractérise 1) par l'utilisation de conjectures fortement probables dans l'écriture de l'histoire, 2) par le récit de la socialisation de l'humanité axé sur le long terme, en portant une attention particulière aux données matérielles, économiques, aux relations de pouvoir, politiques et domestiques et 3) par l'utilisation des sources telles que les classiques de l'Antiquité, des récits anthropologiques de voyages et les ouvrages modernes de philosophie. On retrouve des exemples remarquables d'histoire conjecturale chez les auteurs des Lumières écossaises, dans les œuvres telles que *Sketches of History of Man* (1774) de Lord Kames, où il tente de retracer de manière progressive le processus de socialisation de l'être humain de la « sauvagerie » à l'époque « civilisée »⁵; dans *L'Essai sur l'histoire de la société civile* (1767) d'Adam Ferguson, où il traite de l'évolution de la société civile⁶; dans *The Origin of the Distinction of Ranks* (1771) de John Millar, où il

⁵Henry Home, Lord Kames, *Sketches of History of Man: in Four Volume* (1774), 2^e ed., Édinbourg: United Company of Booksellers, 1788. Nous utiliserons les titres dans leur langue d'origine s'il n'existe pas de traduction française disponible pour ceux-ci.

⁶Adam Ferguson, *Essai sur l'histoire de la société civile*, Trad. de l'anglais par Claude Gauthier. Paris: Presses Universitaires de France, 1992.

est question de l'histoire des rangs sociaux⁷; dans *L'Histoire naturelle des religions* (1757) de David Hume, où il aborde la question de l'évolution de la pensée religieuse⁸. En ce qui concerne Marx et Engels, nous retrouvons cette méthode dans certains de leurs livres tels : *L'Idéologie allemande*, *Le Manifeste du parti communiste*, *Le Capital* et *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État*⁹. Cependant, nous ne retrouvons pas l'histoire conjecturale dans certaines de leurs œuvres à caractère historique telles que *Les luttes des classes en France 1848-1850* (1850), *Le 18 Brumaire de Louis Napoléon Bonaparte* (1852) et *La Guerre civile en France* (1871)¹⁰ pour ne nommer qu'elles.

Le lien entre ces courants semble donc problématique sous plusieurs aspects. D'abord, celui de la définition même de l'histoire conjecturale. Ce problème contient à lui seul plusieurs implications. En effet, nous ne saurions définir l'histoire conjecturale sans préalablement la situer par rapport à d'autres types d'histoires pratiqués par les Lumières écossaises, à savoir l'histoire philosophique et l'histoire naturelle de l'humanité. Les commentateurs, Binoche¹¹, Perinetti¹² et Emerson¹³, entre autres, s'appuient sur Dugald Stewart¹⁴ (1753-1828), professeur

⁷John Millar, *Observations Concerning the Distinction of Ranks in Society* (1771), Londres: Printed for J. Murray, 2^e éd., 1773.

⁸David Hume, *L'Histoire naturelle de la religion et autres essais sur la religion*, Trad. de l'anglais par Michel Malherbe. Paris: Vrin, coll. «Librairie philosophique», 1971.

⁹Karl Marx et Friedrich Engels, *Werke*, Berlin: Dietz, 1959-. et Karl Marx, *Œuvres*, 4 t., Trad. de l'allemand par Maximilien Rubel (éd.). Paris: Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1965-1996.

¹⁰*Idem*.

¹¹Bertrand Binoche, *Les trois sources de la philosophie de l'histoire* (1764-1798), Paris: P.U.F., 1994.

¹²Dario Perinetti, «Philosophical Reflexion on History» dans *The Cambridge History of Eighteenth-century Philosophy*, Knud Haakonssen (éd.). Cambridge : Cambridge University Press, 2006.

¹³Roger Emerson, op. cit., p. 63-90.

¹⁴Dugald Stewart, «An Account of the Life of Adam Smith», dans Adam Smith, *Works*, t. 3, Oxford: Oxford University Press, 1976.

de philosophie à Édimbourg, pour établir une définition de l'histoire conjecturale, nous devons donc examiner cette dernière.

Une autre série de questions concerne le lien entre Marx, Engels et l'histoire conjecturale. D'abord, pratiquent-ils réellement l'histoire conjecturale ? Si oui, à quel moment et à quelle fin ? Qu'en est-il de leurs récits historiques qui ne peuvent pas être catégorisés comme conjecturaux ? Ces questions concernent, de manière plus générale, le lien qui semble exister entre le matérialisme historique de Marx et Engels, et l'histoire conjecturale. Selon Meek¹⁵, il existe un lien fort entre le matérialisme historique marxien et l'histoire conjecturale telle qu'on la retrouve chez les représentants des Lumières écossaises. D'un autre point de vue, Emerson soutient qu'il existe bel et bien un lien (faible) entre ces historiographies, mais qu'il ne faut pas le surestimer et encore moins faire des Lumières écossaises des protomarxistes¹⁶. Il tend à minimiser l'influence des penseurs écossais sur Marx. Selon lui, l'influence de l'école historique allemande du droit est, à plus forte raison, aussi à considérer. Dès lors, est-il possible que le matérialisme historique de Marx et Engels soit influencé à la fois par cette école et par les historiens écossais des Lumières ?

Notre démarche sera donc d'expliquer le passage de l'histoire philosophique à l'histoire conjecturale *via* l'histoire naturelle de l'humanité chez les représentants des Lumières écossaises. Nous examinerons donc ce qu'il en est de chacun de ces types d'histoire. Nous nous attarderons particulièrement à bien cerner le terme d'histoire conjecturale afin d'établir un dénominateur commun entre l'histoire, telle que pratiquée par les Lumières écossaises, et le matérialisme historique de Marx et Engels. Ceci dit, nous analyserons l'articulation de l'histoire conjecturale respectivement chez les historiens des Lumières écossaises et chez Marx et Engels dans le but de prouver qu'il existe un lien méthodologique entre ceux-ci. Nous observerons aussi différentes positions des commentateurs à ce sujet : celle de Meek - et de Skinner - qui soutient qu'il existe un lien fort entre les historiens des Lumières écossaises et le

¹⁵Ronald. L. Meek, *op. cit.*, p. 34-50.

¹⁶Roger Emerson, *op. cit.*, et H.M. Höpfl, *op. cit.*, p. 19-40.

matérialisme historique, celle de Levine qui affirme que les sources du matérialisme historique sont à chercher dans l'école historique allemande du droit et celle qui souligne que l'histoire conjecturale doit être étudiée dans le contexte intellectuel et politique des Lumières écossaises et non dans celui de Marx.

1.1 De l'histoire philosophique à l'histoire conjecturale

1.1.1 L'histoire philosophique

L'histoire philosophique est un genre cherchant à penser l'ensemble de l'histoire des institutions politiques d'une nation dans le but d'éduquer et de cultiver l'humanité. Elle combine le style littéraire narratif avec l'analyse factuelle et les jugements moraux relatifs aux faits du passé. L'une des œuvres canoniques de l'histoire philosophique est *The History of the Decline and Fall of the Roman Empire* (1776–1788) écrite par Edward Gibbon (1737-1794). Cet ouvrage reprend la thématique de Montesquieu dans les *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence* (1734). Cette histoire se rattache proprement au style philosophique, car, en plus de l'érudition littéraire de Gibbon, elle combine analyse factuelle, notamment à l'aide de la causalité, et jugements moraux. Par exemple, le premier chapitre de l'œuvre s'ouvre sur la considération suivante :

Dans le second siècle de l'ère chrétienne, l'Empire romain comprenait une grande partie de la planète, et la partie la plus civilisée de l'humanité. Les frontières de cette vaste monarchie étaient protégées par cette ancienne renommée et une bravoure disciplinée. La légère, mais puissante influence des lois et des habitudes a graduellement cimenté l'union des provinces. Leurs pacifiques habitants ont joui et abusé des avantages de la richesse et de l'opulence¹⁷.

¹⁷Edward Gibbon, *The History of the Decline and Fall of the Roman Empire*, Londres: A. Strahan and T. Cadell, n° 4, 1776-1789, p. 1, (c'est nous qui traduisons).

Notons que ce livre s'apparente à la démarche historiographique des Lumières écossaises. Hume, Smith, Robertson, Lord Kames, Ferguson et bien d'autres ont lu et apprécié le chef-d'œuvre de Gibbon¹⁸.

Par ailleurs, comme le souligne Momigliano¹⁹, la pratique de l'histoire au XVIII^e siècle est considérablement différente d'aujourd'hui. Les historiens se servent maintenant des sciences auxiliaires, comme l'archéologie, en plus des sources littéraires pour élaborer le récit des événements passés. Ce n'était pas le cas avant le Siècle des Lumières. À cette époque, il existait une distinction claire entre l'historien, qui se sert exclusivement de sources littéraires dans le but d'élaborer un récit, et l'antiquaire qui est un collectionneur d'artefacts, grecs ou romains dans la plupart des cas. Momigliano explique qu' :

Au XVIII^e siècle, un nouvel humanisme entra en rivalité avec l'humanisme traditionnel. Il s'était constitué dans les sociétés de gens cultivés et non plus au sein des universités; et plutôt que des professeurs, c'était des amateurs qui le nourrissaient. Ils préféraient les voyages à la critique textuelle et, de manière générale, attachaient moins d'importance aux textes littéraires qu'aux monnaies, aux vases et aux inscriptions. Addison examina le rapport entre les monnaies et les textes littéraires²⁰ et Gibbon, délaissant Oxford, se donna une nouvelle formation en déboursant vingt livres pour acquérir les vingt volumes des *Mémoires de l'Académie des inscriptions*²¹. L'Italie était encore un pôle d'attraction des savants et des curieux. Mais il s'agissait désormais d'une Italie plus complexe, où les antiquités étrusques comptaient à peine moins que les ruines romaines, tandis que, d'Herculanum, en 1736, et de Pompéi, en 1748, commençait à parvenir la nouvelle de découvertes extraordinaires²².

Ainsi, les historiens, issus du milieu académique, préférèrent l'analyse de textes classiques, tandis que les antiquaires, amateurs érudits, voyagent à la recherche d'artefacts

¹⁸Dario Perinetti, *op. cit.*, p. 1121.

¹⁹Arnaldo Momigliano, *Problèmes d'historiographie*, Trad. de l'anglais d'Alain Tachet. Paris: Gallimard, 1983, p. 244 et sq.

²⁰J. Addison, «Dialogues upon the Usefulness of Ancient Medals», *Miscellaneous Work*, Oxford: D.A. Talboys, t.3, 1830, p.59-199 dans *Ibid.*, p. 244.

²¹Académie consacré aux sciences auxiliaires de l'histoire (épigraphie, numismatique, sigillographie etc.).

²²Arnaldo Momigliano, *op. cit.*, p. 244.

numismatiques ou artistiques. Les sources privilégiées des historiens philosophes sont les classiques littéraires de l'Antiquité, du Moyen Âge et de la modernité, en plus des récits des voyages des explorateurs européens²³. Les classiques leur livrent des renseignements sur le passé et les récits leur sont particulièrement utiles pour connaître ce qu'ils appellent les sociétés « sauvages » et « barbares ». À cet effet, l'Iroquoien constitue la figure type du « sauvage » au même titre que le Germain pour Tacite. Une meilleure connaissance de ces sociétés leur permet de connaître des mœurs étrangères, et, ce qui leur importe réellement, de connaître l'humanité telle qu'elle était à ce stade de son évolution. Cela s'avère particulièrement opportun pour l'historien philosophe qui souhaite retracer l'évolution globale de l'humanité.

Les historiens philosophes remettent même en doute la pertinence de l'activité des antiquaires²⁴. Ces historiens posent des questions relatives au présent et à l'évolution générale de l'humanité. Leur récit, comme celui de Gibbon, se déroule sur le long terme. Ainsi, qu'importe le détail d'une médaille ou l'exactitude d'une inscription sur une poutre ? Il s'agissait d'interpréter des faits, en examinant leurs causes et leurs conséquences, d'en tirer une morale, un enseignement, plutôt que d'établir l'authenticité d'un artefact.

L'Histoire d'Angleterre (1754-1762) de Hume, tout comme *L'Essai* de Ferguson, constitue un exemple écossais de l'histoire philosophique. Nous retrouvons, dans *L'Histoire d'Angleterre*, toutes les caractéristiques de ce genre de récit. Il s'agit avant tout d'une histoire plutôt qu'une genèse ; Hume n'y cherche pas l'origine première de l'Angleterre : il souhaite plutôt faire le récit de son développement, de l'arrivée des premiers Romains jusqu'à la

²³Voir Laurent D'Arvieux, « Traité des mœurs et coutumes des Arabes », dans Pétis de la Croix. T-D. *Lettres critiques de Hadjy-Mohammed-Effendi*, Paris, 1735, Pierre François Xavier de Charlevoix, *Histoire et description générale de la Nouvelle France, avec le Journal historique d'un voyage fait par ordre du roi dans l'Amérique septentrionale*, Paris: chez Pierre-François Giffart, 1722, Jean-François, Latifau, *Mœurs des sauvages amérindiens comparées aux mœurs des premiers temps*, Paris: chez Étienne Hochereau, 1724.

²⁴Arnaldo Momigliano, *op. cit.*, p. 277.

Révolution de 1688. La connaissance de faits empiriques constitue la condition de possibilité de l'histoire au détriment de la genèse.

L'Essai de Ferguson constitue aussi un bon exemple d'histoire philosophique. Il y est question de l'évolution des sociétés, du stade « sauvage » à celui de société civile. Il est intéressant que l'auteur ne s'appuie pas tant sur des sources primaires que sur des raisonnements inductifs ou déductifs. Par exemple, lors qu'il traite des sociétés « sauvages », il a tendance à s'appuyer sur les récits de voyages des missionnaires jésuites ayant observé les nations autochtones d'Amérique pour induire que toutes les sociétés d'un même stade d'évolution, placées dans des conditions idéales, devaient avoir les mêmes pratiques. D'autre part, il observe que toutes les sociétés, peu importe leur stade de développement, suivent le cycle menant de l'émergence, à la stagnation et au déclin²⁵. Il va même jusqu'à proposer que la société civile moderne soit dans une phase de déclin. Il souligne des facteurs accélérant le déclin des civilisations, en mettant en garde ses lecteurs contre le relâchement de l'esprit national. Ferguson dénonce les dangers de l'oisiveté. Les citoyens aguerris doivent toujours porter une attention particulière à des faits sociaux tels que : la sécurité, les institutions politiques, les prétentions des partis politiques, le commerce, les arts, les passions humaines, etc. au risque de voir leur civilisation tomber en déclin. Il nous met aussi en garde contre les dangers de la corruption. Selon lui, les vices de l'être humain le conduisent à chercher perpétuellement son enrichissement personnel même s'ils vont à l'encontre des intérêts de son pays ou de celui de ses concitoyens. De plus, le risque de corruption est plus grand chez les nations où le commerce et les arts mécaniques sont développés. On aboutit alors à l'idée que le déclin d'une nation est dû aux vices de ses membres²⁶.

²⁵Il va de soi que cette conception cyclique du temps est héritée des Grecs. Cependant, le cycle d'émergence, stagnation et déclin est différent du cycle tel que conçu par les Grecs dans la mesure où ils le conçoivent de manière circulaire.

²⁶Sa thèse est donc l'inverse de celle défendue par Bernard Mandeville dans *La fable des abeilles* (1705). Mandeville y défend la thèse que les vices privés mènent à la vertu publique. Il y raconte la fable d'une ruche où les abeilles vaniteuses, vicieuses, corrompues et ne recherchent que leurs intérêts personnels et où cette ruche prospère pourtant. Voir Bernard Mandeville, *The fable of the bees or, private vices, publick benefits*. Indianapolis: Liberty Press, 1988.

Par ailleurs, nous observons que l'histoire philosophique ne se pratique pas uniquement chez les Britanniques, mais aussi dans d'autres nations de l'Europe des Lumières. C'est notamment le cas en France, où Voltaire soutient, en référence à *L'Histoire d'Angleterre de Hume*, « qu'il n'appartient qu'aux philosophes d'écrire l'histoire »²⁷. Il entend écrire l'histoire en philosophe, c'est-à-dire utiliser la critique philosophique dans la narration de l'histoire, dans la perspective d'en tirer un enseignement utile pour ses contemporains. Il reprend cette méthode dans *l'Essai sur les mœurs et l'esprit des nations* (1756) et dans *Le Siècle de Louis XIV* (1751)²⁸. Notons qu'il est possible d'écrire une histoire philosophique en se référant à l'histoire d'un seul pays : l'Angleterre pour Hume et la France pour Voltaire.

1.1.2 L'histoire naturelle de l'humanité

L'histoire naturelle de l'humanité est une histoire progressive et graduelle, déduite à partir de la nature humaine, sans ignorer les faits. Ceux-ci servent de jalon à une histoire déduite de la nature humaine. Elle se veut donc à la fois empirique et conjecturale²⁹. *L'Essai* de Ferguson, *The Origin of the Distinction of Ranks* de Millar et *Sketches on the History of Man* de Lord Kames, appartiennent à cette sous-catégorie, parce que ces ouvrages partagent toutes les propriétés de l'histoire philosophique, et elles présentent en plus quelques caractéristiques qui leurs sont propres. Celles-ci les différencient des histoires philosophiques de Gibbon ou Voltaire par exemple.

Soulignons, ici, le caractère progressif et graduel de l'histoire naturelle au niveau de l'histoire en quatre étapes. Ce progrès est observé aux niveaux économique, social et politique. Économiquement, les auteurs des Lumières écossaises conçoivent son déploiement en quatre étapes étant caractérisées par le mode de production le plus répandu à cet âge. Selon eux,

²⁷Voltaire, *Œuvres complètes*, Paris: Baudoin frères, 1825-1828, t. XXXVI, p.428 dans Bertrand Binoche, *op. cit.*, p. 49.

²⁸Voir Voltaire, *Oeuvres historiques*, Paris: Gallimard, 1957.

²⁹*Ibid.*, p. 99.

l'humanité passe successivement de : l'âge des chasseurs, à l'âge des pasteurs, à l'âge de l'agriculture et à l'âge du commerce³⁰. Cette distinction leur est particulièrement utile pour expliquer la différence de développement entre les Highlands et l'Angleterre du XVIII^e siècle; les Highlanders se situant à l'étape des bergers et les Anglais à celle du commerce. Les Écossais du nord-ouest doivent donc passer par l'âge de l'agriculture avant de rejoindre le stade de développement des Anglais. Sur le plan social, ce progrès s'effectue, à partir de la distinction répandue à leur époque, de la « sauvagerie », en passant par la « barbarie », vers « la civilisation »³¹.

De plus, l'histoire naturelle de l'humanité a pour objectif de décrire, de manière empirique et philosophique, le rôle du sujet humain à l'intérieur de la société civile de façon à systématiser son évolution. Elle porte une attention à des phénomènes tels que : les progrès de l'humanité, les liens entre l'humain et les institutions sociales, les déterminismes climatiques, politiques et socio-économiques. Cela amène les historiens de ce mouvement à faire des liens entre les stades de développement économique et les rangs sociaux qui leur sont propres, sans toutefois que nous puissions encore parler de lutte des classes.

Par ailleurs, nous devons spécifier le sens du mot « naturel » dans l'histoire naturelle de l'humanité puisqu'il ne s'agit pas de faire une histoire de la nature au sens où Plin l'Ancien et Buffon l'entendent. Le mot « naturel » dénote ici un processus, un progrès en droit, non téléologique. À cet égard, Ferguson affirme que : « l'état de nature ou le caractère distinctif d'un être progressif quelconque ne doit pas être inféré de la description de ses débuts [comme chez les contractualistes] ou de quelque étape ultérieure de ses progrès, mais d'une vue cumulative de son mouvement d'un bout à l'autre »³². Ce mouvement forme donc un demi-

³⁰Adam Smith, *Leçons sur la jurisprudence*, Trad. de l'anglais par Henri Commetti. Paris: Dalloz, 2009, p.18 et Paul Bowles, « John Millar, the Four-Stages Theory, and Women's Position in Society », *History of Political Economy*, vol. 16, n° 4 (1984), p. 619-638.

³¹L'âge des chasseurs correspond au stade « sauvage », les âges des pasteurs et de l'agriculture au stade « barbare » et l'âge du commerce au stade « civilisé ».

³²Adam Ferguson, *Principles of Moral and Political Science (1792)*, New-York/Londres: Garland Pub, 1978, p. 192 dans Bertrand Binoche, *op. cit.*, p. 111.

cercle où tous les points sont également importants dans la mesure où ils participent au mouvement uniforme de l'histoire de l'humanité.

Les thématiques suscitant l'intérêt des historiens qui pratiquent ce genre d'histoire sont a) le rôle de l'humain en société, c'est-à-dire de l'individu par rapport aux institutions sociales propres à son époque, b) le caractère progressif et graduel de l'évolution de l'humanité et c) les déterminations exercées par certains facteurs tels que l'économie politique, le climat ou encore les lois. Sa méthode est à la fois empirique et théorique. On peut la qualifier d'empirique parce qu'elle procède à une observation critique des faits matériels qu'elle juxtapose dans le but de nous livrer le récit du processus de civilisation mais aussi d'hypothétique, car elle utilise des conjectures afin d'expliquer le mouvement de ce processus.

Andrew Skinner soutient qu'en utilisant cette méthode les historiens de cette école tirent quelques conclusions communes :

1-la relation établie entre le développement des forces productives et les changements qualitatifs dans l'organisation économique; suivant l'argument selon lequel chaque type de structure économique, en commençant par sa forme primitive, doit être suivi par un type plus complexe dont les résultats se retrouvent dans les échanges économiques.

2-La relation établie entre le type d'organisation économique et le modèle de dépendance et d'autorité caractéristique de la société.

3-L'idée qu'un groupe social dominant, et les classes sociales qui lui sont subordonnées, est inévitablement associé à un type particulier d'économie ce qui implique que le développement suit le fait :

4-qu'il y a certains conflits entre les classes dans le processus de transition d'un stade économique à un autre. Steuart parle d'une "noblesse corrompible" en renvoyant à la transition du féodalisme vers le capitalisme et Millar résume cet argument, en parlant de ce modèle de changement, quand il mentionne : « qu'il est possible, dans certaines situations, qu'il s'effectue temporairement sans désagréments, ou même sans violence ni effusion de sang³³ »³⁴.

³³John Millar, *An Historical View of the English Government from the Settlement of the Saxons in Britain to the Revolution in 1688. To which are subjoined some Dissertations Connected with the History of the Government from the Revolution to the Present Time*, 3^e éd., Édinbourg: J. Mylne & J. Craig, 3^e vol., 1803, p. 438-439.

³⁴A. Skinner, «Economics and History – The Scottish Enlightenment», dans *Scottish Journal of Political Economy*, vol.12, n° 1 (févr. 1965), p. 21, (c'est nous qui traduisons).

Ces conclusions se retrouvent chez certains historiens tels que Lord Kames, Ferguson et Millar. Soulignons avant tout que les *Sketches on the History of Man* de Lord Kames appartiennent bien au courant de l'histoire naturelle de l'humanité puisqu'il y aborde les thèmes la caractérisant : l'économie politique, l'évolution de l'humanité, le rôle de l'individu dans la société, l'évolution des lois, le déterminisme climatique, etc. Il en va de même pour Ferguson et Millar, qui traitent de l'évolution de la société civile et des rangs sociaux dans la même perspective.

Le premier point du constat de Skinner concerne le progrès des formes successives des systèmes économiques. À ce sujet, on souligne que Lord Kames conçoit que le sens de la propriété est en évolution. Il affirme, au tout début de son chapitre sur les progrès de la propriété :

Parmi les sens inhérents à l'Homme, le sens de la propriété est des plus éminents. Ce sens est le fondement « *du tien* » et « *du mien* »; une distinction qu'aucun humain n'ignore. Par ce sens, un animal sauvage, attrapé avec labeur, est perçu comme appartenant au chasseur ou au pêcheur : il devient sa *propriété*. C'est de la même perception de la propriété dont il s'agit en ce qui concerne l'élevage d'animaux sauvages en vue de leur utilisation et cela comprend aussi leur progéniture. Un champ séparé des terres communes et cultivé par un homme en vue de le nourrir, lui et sa famille, est également perçu comme étant sa propriété.

Le sens de la propriété croît plus lentement vers sa maturité que les autres sens [...]. Les enfants découvrent le sens de la propriété en distinguant leur propre chaise et leur propre cuillère. Par eux, de toute manière, il est faible et obscur et requière du temps pour mûrir. Le progrès graduel de ce sens, de ses balbutiements chez les sauvages, jusqu'à sa maturité chez les nations policées, est un des éléments les plus instructifs qui appartient à notre présente entreprise³⁵.

Ferguson et Millar conçoivent eux aussi ce développement de manière similaire. Selon Ferguson, ce qui distingue la société «sauvage» de la société «civilisée», c'est le niveau du développement de la propriété et du commerce³⁶. Ainsi, la division du travail et la propriété privée sont réduites à leurs plus simples expressions dans les sociétés «sauvages», tandis qu'elles sont fortement présentes dans les sociétés «civilisées». Millar conçoit cette

³⁵Henry Homes, Lord Kames, *op. cit.*, p. 116-117 (c'est nous qui traduisons).

³⁶Adam Ferguson, *op. cit.*, p. 216.

complexification progressive de la même manière, comme en attestent nombre d'analyses dans *The Origin of Ranks*. Comme chez Ferguson, ce sont plus précisément la division du travail, les formes de propriétés et les relations sociales qui tendent à se complexifier. À ce sujet, il affirme qu' :

On doit se souvenir qu'aussi pauvre et misérable que soit l'aspect de la nature humaine dans son état primitif, il contient le germe de son amélioration, qui, par de longs soins et la culture, est capable d'être porté à maturité; de sorte que plus basse est sa condition primitive, plus cela nécessite une grande quantité de travail et d'activité, et appelle à une opération plus vaste de ces pouvoirs et facultés merveilleuses, qui, dans une progression graduelle à partir de ces débuts grossiers, ont conduit aux plus nobles découvertes dans l'art et la science, et au plus sublime raffinement du goût et des manières³⁷.

Voilà ce qui en est pour le caractère progressif et graduel de l'évolution économique chez Lord Kames, Ferguson et Millar.

Nous constatons que les théories de ces auteurs correspondent aussi aux deuxième et troisième conclusions énumérées par Skinner relatives au fait que chaque système économique comporte une organisation sociale qui lui est propre. Lord Kames relate qu'il y a des lois et des relations d'autorité particulières pour chaque stade de développement économique³⁸. Ferguson et Millar, pour leur part, constatent que ces stades de développement économique correspondent à des relations d'autorité entre les rangs sociaux. Ferguson souligne à ce propos que : « les changements survenus dans la condition et les mœurs des peuples, qui placent à leur tête un chef ou un prince selon le progrès de l'espèce humaine, établissent, en même temps, une noblesse et des individus de rangs différents qui, à des degrés divers, aspirent à la considération»³⁹. En ce qui concerne Millar, l'ensemble de son livre *The Origin of Distinction of Ranks* vise à exposer les relations d'autorité et de subordination, économiques, sociales et politiques qui existent entre les rangs sociaux tout au long de l'histoire. Il y aborde des thèmes

³⁷John Millar, *op. cit.*, p. 45-46.

³⁸Henry Homes, Lord Kames, *Sketches of History of Man: in Four Volume* (1774), 2^e ed., Édinbourg: United Company of Booksellers, 1788.

³⁹Adam Ferguson, *op. cit.*, p. 225.

tels que le rang et la condition des femmes à diverses époques, la relation du père à ses enfants, l'autorité du souverain sur ses sujets et la relation du maître à ses serviteurs, ce qui corrobore effectivement le constat de Skinner.

En ce qui a trait au quatrième constat de ce commentateur, à savoir que les auteurs écossais du XVIII^e siècle considèrent le passage d'un stade économique à un autre comme le résultat d'un conflit entre classes sociales, il est plus difficile d'en démontrer la validité. D'abord parce que les auteurs des Lumières écossaises parlent plus souvent en terme de rangs sociaux plutôt que de classes, au sens marxiste du terme, et parce qu'ils conçoivent le développement normal d'une société par des cycles qui vont de la montée à la chute plutôt qu'en terme de lutte des classes. Plus exactement, Ferguson et Millar parlent de déclin et corruption des nations dus à la luxure⁴⁰. Skinner commet un anachronisme en utilisant les concepts marxistes pour décrire la position des Écossais. Même s'il est possible d'effectuer des rapprochements entre ces deux courants, il n'est pas possible de les rendre équivalents.

L'émergence de l'histoire naturelle est rendue possible par des enjeux philosophiques et politiques de l'Écosse des Lumières. Sur le plan philosophique, la scission qui s'établit entre genèse de l'humanité et histoire, telle que le démontre Binoche⁴¹, cristallise les enjeux autour de ce genre historique. Tandis que la genèse cherche la provenance, l'origine et le début des faits sociaux, l'histoire en cherche plutôt les fondements c'est-à-dire ce qui la constitue, ce qui la forme. La genèse est une préoccupation que l'on retrouve chez les contractualistes ; ceux-ci cherchant, par exemple : les origines de la société (Locke), du pouvoir politique (Hobbes), ou des inégalités sociales (Rousseau). Or, Hume et Ferguson, entre autres, reprochent aux contractualistes de fonder leurs théories sur des chimères plutôt que sur des faits⁴². Ils soutiennent que le contrat social n'est qu'une fiction. En accord avec Montesquieu, ils

⁴⁰*Ibid.*, p. 305 et sq., et John Millar, *op. cit.*, p. 195 et sq.

⁴¹Bertrand Binoche, *op. cit.*, p. 87 et sq.

⁴²Marx fait un reproche similaire aux contractualistes, mais aussi à Smith. Voir Karl Marx, « Introduction générale à la critique de l'économie politique », dans Karl Marx, *op. cit.*, t. 1, p.235.

soulignent qu'en aucun cas on retrouve des individus isolés à l'origine de la société, mais que ceux-ci ont plutôt toujours vécu en groupe⁴³. Le propre de l'histoire est de chercher le fondement des choses en s'appuyant sur des faits empiriques vérifiables, mais il ne s'agit toutefois pas de relater une succession d'événements à la manière des annales ou d'une chronologie, il faut aussi ériger le récit narratif unissant ces événements.

Par ailleurs, l'histoire naturelle vise à répondre à un problème politique de l'Écosse du XVIII^e siècle, à savoir l'intégration du pays à la Grande-Bretagne. Celle-ci aura lieu en 1707, quand prendront effet les actes d'union entre les royaumes d'Angleterre et d'Écosse. Il demeure cependant un écart entre le niveau de développement économique de l'Angleterre et celui de l'Écosse. De même, le développement de l'Écosse n'est pas non plus uniforme puisqu'on retrouve un écart entre les Highlands et les Lowlands. L'Angleterre est alors une nation commerçante prospère, basée sur la propriété privée, et où les manufactures se répandent à profusion ; elle est à l'aube de sa révolution industrielle. Ce portrait contraste avec l'état de développement des Highlands qui sont séparés en propriétés communales régies par des clans où la principale activité économique consiste en l'élevage de moutons, du moins jusqu'aux « Highlands Clearances » qui forcent les chefs de tribus encore vivants après les révoltes jacobites à déposer les armes, vendre leurs moutons et devenir des propriétaires terriens. Les Lowlands se situent pour leur part entre le niveau de développement des Highlands et celui de l'Angleterre. Elles passent, au XVIII^e siècle, de l'agriculture de subsistance à une agriculture plus productive, permettant entre autres, l'exportation de ses produits. Constatant cet écart, les auteurs des Lumières écossaises tentent d'expliquer cette différence en s'appuyant sur des observations historiques, c'est-à-dire en analysant l'évolution et le déclin d'autres sociétés. Ils cherchent, dans cette optique, à décrire le passage, au moyen d'étapes distinctes, de la « sauvagerie » à la « civilisation ».

⁴³Adam Ferguson, *op. cit.*, p. 121.

1.2 Définition de l'histoire conjecturale

Comme le mot « conjectural » l'indique, on a ici affaire à une histoire écrite à partir d'hypothèses très fortement probables, mais non vérifiées. Autrement dit, l'histoire conjecturale complète, par des conjectures fondées sur une connaissance de la nature humaine, les périodes de l'histoire pour lesquelles il n'existe pas ou peu de documents, d'artefacts ou autres formes de preuves. Il n'existe, en effet, que très peu d'artefacts provenant des sociétés « sauvages » accessibles aux Écossais du XVIII^e siècle. Cependant, certains éléments laissent toutefois croire que ces sociétés fonctionnaient comme des communautés de chasseurs-cueilleurs. Par exemple, les explorateurs ont découvert des sociétés « sauvages » reculées, dans les Amériques et en Océanie, ayant recours à de telles pratiques pour se nourrir. Puisqu'il s'agit dans tous les cas de sociétés « sauvages », il est donc fortement probable, par analogie, que les sociétés traditionnelles européennes, notamment les Celtes, aient eu recours aux mêmes procédés, et ce, même s'il n'existe aucune preuve tangible de cette pratique.

Alors que l'histoire philosophique cherche l'origine des choses et à en retracer la genèse, l'histoire conjecturale tente, en tant qu'elle est aussi une histoire naturelle, de décrire leur fondement et le progrès cumulatif et graduel des sociétés. L'histoire conjecturale s'intéresse plus aux faits socio-économiques que l'histoire philosophique, plus souvent portée vers les institutions politiques et civiles. Par exemple, Ferguson et Millar sont beaucoup plus préoccupés par les relations économiques que le sont Gibbon ou Voltaire. D'autre part, les deux types d'histoires s'intéressent aux rapports de pouvoir, mais de manière différente. Alors que le « philosophe historien » cherche à décrire les institutions politiques des temps les plus reculés jusqu'à maintenant, « l'historien conjectural » cherche lui à décrire l'évolution des rapports de pouvoir dans une dynamique plus large. Autrement dit, il ne se limite pas aux institutions politiques, cherchant aussi ces rapports dans les relations domestiques et économiques. Il en résulte que les patriarches de clans, la couronne d'Angleterre et les riches commerçants constituent des sujets d'études en histoire conjecturale tandis que l'histoire philosophique se focalise sur la monarchie britannique.

Roger Emerson et H.M. Höpfl donnent chacun une définition différente, mais convergente, de l'histoire conjecturale. Emerson définit le concept comme suit : « toute description rationnelle ou naturaliste des origines et de l'évolution des institutions, croyances ou pratiques, description qui n'est pas fondée sur des documents ou des copies de documents, ou sur d'autres artefacts contemporains (ou jugés contemporains) des sujets étudiés »⁴⁴. Toutefois, si l'histoire conjecturale ne s'appuie pas nécessairement sur des documents ou artefacts contemporains des sujets étudiés, cela ne veut pas pour autant dire qu'elle ne s'appuie sur aucun document à proprement dit. Emerson identifie quatre types de documents littéraires utilisés par les historiens de ce courant : la Bible, les classiques de l'Antiquité (tels que *L'Odyssée* ou *La Théogonie*), les ouvrages modernes de philosophie et les récits de voyage. Un simple coup d'œil aux textes de Millar ou Ferguson, par exemple, permet de voir que les références à ces documents abondent. La Bible, en plus d'être un texte sacré, est souvent considérée comme un récit véridique des temps ancestraux et les classiques de l'Antiquité sont connus de tous les lettrés de l'époque, constituant, tout autant que la Bible, une référence commune. Par exemple, certaines pratiques sociales décrites chez Homère, comme les rites funéraires, les mœurs ou les relations hommes-femmes, sont considérées comme reflétant réellement la manière de penser de cette époque. Ferguson donne l'exemple du héros grec :

doué de courage, de force et d'adresse supérieurs, [qui] tire avantage de tout contre un ennemi, pour le tuer avec sûreté. Poussé par le désir de s'approprier sa dépouille, ou par le désir de vengeance, jamais son animosité n'est contenue par la compassion ou par les remords. Homère, qui connut mieux qu'aucun autre poète l'art de rendre les mouvements d'une émotion violente, cherche rarement à susciter la commisération. Hector meurt sans inspirer de pitié et son corps est exposé aux insultes du dernier des Grecs⁴⁵.

Les ouvrages modernes de philosophie, avec Montesquieu et Montaigne comme chefs de file, servent aussi de socle aux théories des historiens écossais. Le débat de Montesquieu sur le

⁴⁴Roger Emerson, *op. cit.*, p. 64.

⁴⁵Adam Ferguson, *op. cit.*, p. 296-297.

déterminisme climatique est ainsi repris et réalimenté par Lord Kames⁴⁶ et par Dunbar⁴⁷. L'idée de Montesquieu selon laquelle l'humain a toujours vécu en société est quant à elle le point de départ d'Adam Ferguson dans son *Essai* et celui de John Millar dans ses *Observations concerning the Distinction of Ranks in Society*. Les autres sources récurrentes sont les récits de voyage, les représentants des Lumières écossaises étant friands de descriptions des sociétés autochtones d'Amérique et d'Océanie qu'ils considèrent comme des sociétés peu évoluées, c'est-à-dire « sauvages » ou « barbares ». Selon eux, une meilleure connaissance de ces sociétés mène à une meilleure connaissance des sociétés européennes à un stade antérieur.

Aux précédentes définitions, nous pouvons ajouter celle de Dugald Stewart (1753-1828), dernier représentant des Lumières écossaises, qui définit le but de l'histoire conjecturale comme suit :

En examinant l'histoire de l'espèce humaine, aussi bien qu'en examinant les phénomènes du monde matériel, quand on ne peut pas tracer le processus par lequel un événement s'est produit, il est souvent important d'être capable de montrer comment il a pu se produire par des causes naturelles⁴⁸.

Nous venons d'avoir un aperçu de l'aspect conjectural de ce type d'histoire mais encore faut-il voir les phénomènes qui y sont analysés. À ce titre, les sujets récurrents chez les

⁴⁶Voir particulièrement la préface de Henry Home, Lord Kames, *op. cit.*

⁴⁷James Dunbar, *Essay on the History of Mankind in Rude and Uncultivated Ages*, Londres: printed for W. Strahan, 1781.

⁴⁸Dugald Stewart, « Account of the Life of Adam Smith LL.D », in *The Collected Works of Duglad Stewart*, Édimbourg: ed. W. Hamilton, 11 vols., 1854-1860, t. 10, p. 34.

Cette définition est reprise par Bernard Binoche, *op. cit.*, p. 114 :

« on peut mieux comprendre alors que Stewart soit fondé à entendre l'histoire naturelle comme « histoire conjecturale ou théorétique » : cette qualification désigne l'histoire naturelle par opposition à l'histoire réelle – et non par opposition à la genèse conjecturale équivaut donc à « naturel » par opposition à « réel » sans que l'on en revienne à la genèse puisque la conjecture est issue inductivement de la superposition de séries empiriques de faits ».

Dario Perinetti reprend aussi cette définition dans *op. cit.*, p. 1131.

historiens conjecturaux sont : l'évolution de l'humanité des sociétés « sauvages » à l'époque « civilisée », l'essor et le déclin des civilisations, la place de l'individu dans la société, des institutions politiques sous-jacentes et les relations hommes-femmes, ainsi que la division du travail et des rangs sociaux. Ce type d'histoire est donc irrémédiablement social. C'est en ce sens que Höpfl soutient que :

L'histoire conjecturale considère tous les aspects de la vie sociale comme étant des sujets importants : la division du travail, la manière dont les Hommes acquièrent leur moyen d'existence, leur richesse, l'honneur, l'avancement des arts (autant mécaniques que des beaux-arts) et des sciences, la position de la femme dans la société, la condition des travailleurs, le statut politique du chef, des seigneurs de guerre, des rois et de la classe commerçante⁴⁹.

Et aussi :

L'histoire conjecturale trace le « processus » ou le « progrès » entre une fin à *partir de quoi*, nommément « le premier effort simple de la nature incultivée » et une fin *vers quoi*, un « état artificiel et merveilleusement compliqué » dans lequel nous nous retrouvons. Ce progrès peut être expliqué en spécifiant l'enchaînement « possible » ou « naturel » (mais pas, ou pas nécessairement) actuel des causes⁵⁰.

Autrement dit, selon Höpfl, l'histoire conjecturale retrace l'histoire de l'humanité à partir de son état « sauvage » jusqu'au stade « civilisé » en s'intéressant à des phénomènes sociaux tels que les relations entre les rangs, les relations hommes-femmes, les institutions politiques, les sources de richesses, etc. Ceci dit, la particularité de l'histoire conjecturale, par rapport à d'autres types d'histoire, réside dans son caractère hypothétique. Comme les historiens conjecturaux élaborent une histoire là où il n'y a pas nécessairement, ou très peu, de documents ou d'artefacts prouvant l'existence de faits décrits, ils procèdent par des conjectures fondées sur des régularités observées dans la nature humaine.

⁴⁹H. M. Höpfl, *op. cit.*, p. 20, (c'est nous qui traduisons).

⁵⁰*Idem*, (c'est nous qui traduisons).

Avec ces éléments, nous sommes maintenant en mesure d'esquisser notre propre définition de l'histoire conjecturale. Il s'agit d'une description raisonnée, c'est-à-dire théorique, des fondements, de l'évolution et du progrès de l'humanité de la « sauvagerie », à la « barbarie » jusqu'à la société « civilisée » tant du point de vue naturel, matériel, social, politique qu'économique. Cette description n'est pas nécessairement fondée sur des documents ou des artefacts contemporains des sujets étudiés, mais sur des connaissances relevant de la nature humaine, sur les classiques de l'Antiquité, sur la Bible, sur les ouvrages modernes de philosophie et sur les récits, anthropologiques de voyages qui permettent d'étayer des conjectures faites sur des moments de l'histoire que l'on juge analogues ou présentant des similarités avec ce que ces récits racontent.

Cette définition présente quelques avantages comparativement à celles de Stewart, Emerson et Höpfl. Elle est notamment plus précise que celle de Stewart puisqu'elle souligne les types de documents utilisés par les historiens qui la pratiquent. De plus, le fait de souligner « description raisonnée » au lieu de « quand on ne peut pas tracer le processus par lequel un événement s'est produit, il est souvent important d'être capable de montrer comment il a pu se produire par des causes naturelles »⁵¹ n'enlève rien à la spécificité du caractère hypothétique de l'histoire conjecturale en plus d'alléger la définition. Elle a aussi l'avantage d'être plus descriptive que celle d'Emerson notamment en insistant sur le caractère matériel inhérent à l'histoire conjecturale. Nous avons aussi cru bon de réduire les types de documents utilisés par les historiens de cette mouvance à trois puisque la Bible, même s'il s'agit d'un texte sacré aux yeux des auteurs des Lumières écossaises, il n'a indéniablement pas la même valeur pour Marx. Cela permet donc de prévenir l'éventuelle difficulté de ranger Marx et Engels chez les historiens conjecturaux puisque, bien entendu, ils n'utilisent pas la Bible comme une source historique sacrée. Elle a aussi l'avantage d'englober les éléments de la définition de Höpfl sans pour autant se lancer dans une longue énumération. Les termes d'évolution matérielle et sociale suffisent à résumer « la position des femmes dans la société, la condition des travailleurs, le

⁵¹Dugald Stewart, *Idem*.

statut politique du chef, du seigneur de guerre, du roi et des classes commerçantes »⁵² en plus de laisser la possibilité de décrire d'autres faits sociaux. Enfin, cette définition est la seule à contenir les trois stades de la société que l'on retrouve nécessairement dans ce type d'histoire et c'est pourquoi nous l'adopterons dorénavant.

Après avoir défini l'histoire philosophique, l'histoire naturelle de l'humanité et l'histoire conjecturale, en plus d'avoir démontré les liens qui les unissent, nous sommes maintenant en mesure de souligner les particularités qui les distinguent. L'histoire philosophique se reconnaît par le fait qu'il s'agit d'un examen rationnel et critique du passé dans une perspective pédagogique ; elle vise à construire une histoire universelle sans nécessairement se fonder sur des sources primaires. L'histoire naturelle de l'humanité se veut quant à elle aussi une histoire universelle, mais en expliquant son progrès par une complexification graduelle des sociétés. Ce qui la distingue principalement de l'histoire philosophique est qu'elle utilise les progrès de l'humanité comme socle historique dans une perspective mi-conjecturale, mi-empirique. Autrement dit, il s'agit d'une histoire écrite à partir de considérations sur la nature humaine et étayée par des faits. Elle se préoccupe aussi particulièrement de l'humain en société et des rapports de pouvoirs, politiques et économiques.

1.2.1 L'histoire conjecturale chez les Lumières écossaises

L'histoire conjecturale est une méthode répandue chez les auteurs des Lumières écossaises, elle les aide à procéder à une enquête sur les progrès sociaux, économiques et matériels et l'évolution de l'humanité. Ce type d'enquête est une préoccupation récurrente, pour les raisons que nous avons évoquées, dans le milieu intellectuel écossais de la deuxième moitié du XVIII^e siècle. Examinons maintenant comment s'effectue cette recherche chez des historiens et philosophes tels que Lord Kames, David Hume, Adam Smith, Adam Ferguson, John Millar et William Robertson.

⁵²H. M. Höpfl, *Idem.*

Lord Kames, philosophe, avocat puis juge à la Cour Suprême d'Écosse, est sans doute un des premiers représentants des Lumières écossaises en plus d'être le mentor de certaines de ses figures les plus connues ; David Hume et Adam Smith. Ses *Historical Law-Tracts* (1758), et surtout ses *Sketches of the History of Man* sont des œuvres marquantes pour les historiens écossais de cette époque. Les premiers tentent de décrire le progrès naturel de l'humanité à travers l'évolution des lois et des mœurs juridiques. Dans cette optique, l'histoire conjecturale l'aide à effectuer cette enquête puisqu'elle fait appel à une reconstruction rationnelle de l'évolution sociale, et ici juridique, de l'humanité. Il indique la méthode qu'il adopte dans la préface des *Historical Law-Tracts* :

L'histoire de l'humanité est un sujet fascinant. Une enquête rationnelle n'est pas tant divertissante qu'instructive lorsqu'elle retrace les progrès graduels de l'humanité, des lois, des arts, de sa naissance à sa maturité actuelle. Les événements, et les incidents qui lui sont subordonnés, sont reliés entre eux et connectés dans un enchaînement régulier des causes et des effets. Le droit, en particulier, devient seulement une étude rationnelle lorsqu'il est placé dans un processus historique de ses premiers rudiments parmi les sauvages, à travers ses changements successifs, jusqu'aux plus hauts accomplissements de la société civilisée⁵³.

Selon lui, l'évolution des lois est donc un moyen d'illustrer les progrès historiques du genre humain. Lord Kames spécifie sa volonté, dans *Sketches of the History of Man*, d'écrire une description raisonnée des progrès cumulatifs et graduels de la société. La seconde édition du livre s'ouvre sur la considération suivante :

L'espèce humaine est à tout point de vue de vue un sujet intéressant, et il a été, à toutes les époques, le sujet privilégié des enquêtes des philosophes. Les facultés de l'esprit ont été explorées, tout comme les affections du cœur; mais il manque encore une histoire de l'espèce, de son progrès de l'état sauvage à sa plus haute civilisation et son amélioration⁵⁴.

⁵³Henry Home, Lord Kames, *Historical Law-Tracts* (1758), Édinbourg: A. Kincaid, 2^e ed., 1761, p. V, (c'est nous qui traduisons).

⁵⁴Henry Home, Lord Kames, *Sketches of History of Man: in Four Volume* (1774), 2^e ed., Édinbourg, United Company of Booksellers, 1788, p. 1, (c'est nous qui traduisons).

Il souhaite manifestement écrire une histoire de l'humanité qui corresponde au progrès entendu comme développement, changement et raffinement de la « sauvagerie » à la « civilisation ». Cette histoire s'écrit, bien entendu, sur le long terme, en ne mettant pas nécessairement en avant des grandes personnalités, mais plutôt des populations types à des époques données. Il s'intéresse, dans le premier volume, aux progrès de la propriété, du commerce, des arts, du sexe féminin, en plus de livrer quelques considérations sur les causes du déclin des nations, telles que la luxure. Dans les deuxième et troisième volumes, il traite des nations, de la moralité et de la théologie. Si la théologie n'est pas caractéristique de l'histoire conjecturale, les autres thématiques abordées le sont indubitablement, comme nous l'avons évoqué précédemment. De plus, le fait de diviser l'histoire en trois stades (« sauvagerie », « barbarie » et « civilisation ») et de constamment se référer aux classiques de l'Antiquité et aux ouvrages modernes de philosophie (plus particulièrement en ce qui concerne le déterminisme climatique de Montesquieu, qui est discuté dans cette œuvre) nous permet de catégoriser Lord Kames comme un historien conjectural.

David Hume utilise l'histoire conjecturale dans *L'Histoire naturelle de la religion* (1757)⁵⁵. Il entreprend de chercher le « fondement [de la religion] dans la raison »⁵⁶, « son origine dans la nature humaine »⁵⁷ et son évolution dans l'histoire. La première conjecture de Hume à ce sujet est que le polythéisme constitue la religion primitive de l'humanité. La myriade de dieux, créée par l'imagination, a une fonction explicative par rapport aux événements naturels face aux espérances et aux craintes de l'esprit humain. Les dieux constituent donc des allégories « expliquant » des événements tels que le tonnerre, la guerre, le vent, etc. Le monothéisme est aussi issu de l'imagination humaine ; la providence devient

⁵⁵*L'Histoire naturelle de la religion* est l'exemple typique de l'histoire conjecturale selon Dugald Stewart (voir Dugald Stewart. *op. cit.*, p. 43).

⁵⁶David Hume, *op. cit.*, p. 39.

⁵⁷*Idem.*

alors le facteur explicatif des événements naturels. Pour un esprit vulgaire, la superstition est donc le moteur du sentiment religieux. À ce sujet, Hume affirme que :

Même aujourd'hui en Europe, demandez à un homme du peuple pourquoi il croit en un créateur du monde tout puissant ; il ne mentionnera jamais la beauté des causes finales qu'il ignore totalement ; il ne tendra pas sa main en vous invitant à contempler la souplesse et la variété des jointures de ses doigts [...] Mais il vous parlera de la mort soudaine et inattendue d'un tel, de la chute et des meurtrissures d'un autre, de la sécheresse excessive d'une saison et de la rigueur et des pluies d'une autre. Il met tout cela au compte d'une opération immédiate de la providence ; et de tels événements qui, pour ceux qui raisonnent correctement, constituent les principaux obstacles à la reconnaissance d'une intelligence suprême, sont pour lui des arguments en sa faveur⁵⁸.

La superstition et l'idolâtrie sont donc des tendances naturelles chez le vulgaire, autant chez les peuples polythéistes que monothéistes, elles produisent, parfois à tort, la terreur, l'adulation et la dévotion.

La méthode conjecturale est féconde pour le projet de Hume dans *L'Histoire naturelle de la religion*. Le fait d'adopter une telle approche lui permet de proposer une analyse moralisatrice de l'histoire de la religion, notamment en ce qui concerne la méconnaissance de l'homme du peuple. L'histoire conjecturale à proprement parler lui permet quant à elle de livrer une description raisonnée de l'évolution et des progrès du sentiment religieux, par exemple de la croyance en une *génération* du monde chez les polythéistes à la croyance en une *création* du monde chez les monothéistes, à l'aide d'hypothèses fortement probables, tel que : « le polythéisme fut la religion primitive de l'Homme »⁵⁹. Les preuves ou documents historiques que nécessite cette approche sont facilement accessibles et largement fiables. C'est notamment le cas de la Bible qui constitue un texte sacré et véridique aux yeux de plusieurs auteurs des Lumières écossaises, et, dans une autre mesure, des textes de Tite Live, Thucydide, Diodore

⁵⁸*Ibid.*, p. 62-63.

⁵⁹*Ibid.*, p. 40.

de Sicile, Jules César, Ovide, Plutarque, Cicéron, Sextus Empiricus et autres classiques dont l'authenticité semble indéniable.

Adam Smith, plus connu pour ses œuvres économiques et morales, adopte aussi la méthode de l'histoire conjecturale afin de retracer l'évolution des mœurs politiques et juridiques. En effet, bien qu'il ait peu écrit sur l'histoire, les extraits à caractères historiques que l'on retrouve dans ses *Leçons sur la jurisprudence*, qui constituent en quelque sorte le brouillon de *La Richesse des nations*, montrent que Smith adopte la méthode conjecturale. Il traite, par exemple, de la naissance de la propriété sans nécessairement se référer à des sources primaires. On y retrouve aussi des références aux classiques de l'Antiquité, notamment Aristote et Homère⁶⁰, ainsi qu'une conception du développement de l'histoire en quatre étapes que l'on retrouve aussi chez Ferguson et Millar. Ainsi il soutient qu' :

Avant d'étudier ce mode ou un des autres modes d'acquisition de la propriété il convient d'observer que les règlements qui les concernent peuvent varier considérablement selon l'état ou l'ancienneté d'une société à une époque considérée. L'humanité passe par quatre phases distinctes : 1^{er}, l'âge des chasseurs ; 2^e, l'âge des pasteurs ; 3^e, l'âge de l'agriculture ; 4^e, l'âge du commerce⁶¹.

Il souhaite donc trouver l'origine de la propriété sans nécessairement se référer à des sources primaires, mais plutôt en cherchant la conjoncture sociale et les conditions de possibilité de son émergence. Il s'agit selon lui de la possession et l'occupation fixe d'un territoire déterminé⁶², mais outre ces considérations nous constatons que sa recherche historique coïncide avec les préoccupations et la méthodologie conjecturales⁶³.

⁶⁰Adam Smith, *op. cit.*, p. 29.

⁶¹*Ibid.*, p. 14.

⁶²*Ibid.*, p. 21.

⁶³Notons cependant que les manuscrits de *Leçons sur la Jurisprudence* n'ont été retrouvés qu'à la fin du XIX^e siècle, soit après la mort de Marx et Engels, ce qui nous permet d'affirmer sans détour que cet œuvre d'Adam Smith n'a eu aucune influence sur le matérialisme historique.

Par ailleurs, Adam Ferguson est incontestablement l'Écossais ayant eu la plus grande influence sur Marx, notamment en ce qui concerne la division du travail⁶⁴. Son *Essai* constitue l'archétype même de l'histoire conjecturale. Il s'agit d'une description raisonnée des progrès cumulatifs et graduels sur les plans économiques, sociaux et politiques qui se réfèrent aux sources types de ce genre historique, à savoir : les connaissances sur la nature humaine, les classiques de l'Antiquité, les ouvrages modernes de philosophie et les récits anthropologiques de voyage. Comme nous l'avons déjà mentionné précédemment, il s'agit aussi d'une histoire naturelle de l'humanité dans le sens où Ferguson vise à décrire le chemin qui mène l'humanité vers la « civilisation » en ayant la nature humaine comme principal référent.

Ferguson a aussi le mérite de développer une vision novatrice de la société civile⁶⁵ qui sera reprise, entre autres, par Hegel, Marx et Engels. Binoche souligne la spécificité du concept de société civile chez Ferguson⁶⁶ lorsqu'il affirme que cet auteur est le premier à établir que la composition de la société civile comprend l'ensemble des institutions humaines, le mode de gouvernement, l'état des sciences et des arts, y compris l'artisanat, la division sociale du travail, et que ces trois éléments sont dans une relation de codétermination réciproque. Un élément important de la conception que Ferguson avance de la société civile se trouve dans l'idée que celle-ci progresse dans une succession naturelle : elle passe donc du stade « sauvage », au stade « barbare » pour finalement atteindre le stade « civilisé ». Chacun de ces stades possède des institutions, des modes de gouvernement ainsi qu'un état d'avancement des arts, dont les métiers, et sciences qui lui sont propres.

Notons que si *L'Essai* de Ferguson constitue un archétype de ce courant historique, nous pouvons en dire autant de *The Origin of the Distinction of Ranks* de John Millar. Il tente, au moyen de l'histoire conjecturale, de décrire l'évolution des rapports de pouvoir relativement

⁶⁴Nous analyserons en profondeur cette relation au prochain chapitre.

⁶⁵Claude Gauthier, *L'invention de la société civile : Lectures anglo-écossaises Mandeville, Smith, Ferguson*, Paris: PUF, 1993.

⁶⁶Bertrand Binoche, «Le Sauvage et l'Ancien et le Moderne ou comment penser l'histoire de la société civile», *Revista de Historia*, n° spécial (2010), p. 217-230.

aux rangs sociaux. Ça démarche concorde avec les critères définissant ce type d'histoire parce qu'il s'agit d'une description raisonnée des progrès cumulatifs et graduels de la société sur les plans sociaux, économiques et politiques, qu'il divise l'évolution de l'humanité par les trois mêmes stades que Ferguson ou Lord Kames, qu'il utilise les mêmes sources que ces derniers à savoir les classiques, les traités modernes de philosophie et les récits anthropologiques de voyage. Soulignons aussi que ses préoccupations sont à mi-chemin entre celles de ses contemporains écossais et celles de Marx et Engels. S'il vise à écrire une histoire de l'humanité à partir des progrès naturels de l'humanité et des conjectures qui ont permis son développement, il observe aussi les déterminations économiques et les relations de subordinations sociales qui en découlent. Ainsi, les relations hommes-femmes, pères-enfants, chefs-tribus, souverains-serfs, gouvernements-peuples et maîtres-serviteurs constituent les charpentes de l'édification de son histoire des rangs sociaux. En guise d'exemple, Millar décrit, comme Marx, le passage de l'état de serf à la campagne à celui de travailleur à la ville. Dans cet ordre d'idée, avec l'avancement des métiers, il devient plus profitable pour un villageois de vendre son travail (ou sa force de travail comme dirait Marx) que de cultiver pour un seigneur. Cela semble aussi beaucoup moins pénible, notamment car l'employeur a beaucoup moins de droits sur son employé que le seigneur en a sur son paysan. Les nobles sont nommés à des postes politiques importants par le roi mais, en revanche, leurs richesses diminuent et cela entraîne inexorablement une diminution de leur influence. En contrepartie, les bourgeois prennent la tête des manufactures et il s'en suit donc une augmentation de leur richesse et de leur influence ; l'ordre social est voué au changement. Millar soutient que les rois penchaient facilement vers la tyrannie et l'oppression et que cela inspire la liberté et l'indépendance aux peuples⁶⁷. Cependant, souverains, serfs, industriels et travailleurs sont des rangs sociaux selon Millar tandis qu'ils constituent des classes sociales dans une approche marxiste. La différence entre ces termes est somme toute assez complexe, dans la mesure où le terme de « rang social » est polysémique, c'est-à-dire qu'il signifie parfois une hiérarchisation « naturelle » des ordres sociaux et qu'il prend progressivement la même signification que le terme de « classe sociale » à savoir une catégorie sociale définit à partir de critères économiques. Nous aurons toutefois

⁶⁷John Millar, *op. cit.*, p. 319 et sq.

l'occasion de l'analyser en profondeur dans le troisième chapitre portant spécifiquement sur cette question.

Pour le moment, revenons-en à notre dernier exemple d'historien conjectural chez les Lumières écossaises, à savoir William Robertson (1721-1793). Meek commente deux citations de Robertson qui indiquent à la fois son appartenance au courant de l'histoire conjecturale, mais aussi un certain lien avec la philosophie marxienne. « Dans toutes les enquêtes concernant les opérations des hommes quand ils sont unis en société, le premier objet d'attention devrait être leur mode de subsistance. Selon les variations à ce sujet, leurs lois et leurs politiques doivent être différentes »⁶⁸. Et « en découvrant dans quel état est la propriété à une période particulière, nous pouvons déterminer avec précision quel était le degré de pouvoir possédé par le roi ou la noblesse à ce stade »⁶⁹. En ce qui concerne son appartenance au mouvement de l'histoire conjecturale, ces citations nous montrent qu'il vise à décrire les progrès cumulatifs et graduels de la société, et plus spécifiquement en ce qui concerne les relations politiques et économiques. Nous constatons aussi qu'il partage certaines préoccupations de Marx et Engels : les modes de subsistance, l'évolution inhérente des lois, des formes de propriétés et de pouvoir.

Nous constatons que les historiens des Lumières écossaises possèdent, à cet égard, une série de considérations communes par le fait qu'elles sont indubitablement sociales et matérielles. Ainsi les thématiques de l'évolution des mœurs juridiques, économiques et politiques sont récurrentes chez ces auteurs. C'est avec beaucoup d'admiration que Marx reprend ces analyses en plus de se réapproprier ce type d'histoire. Millar partage aussi certaines préoccupations avec Marx et Engels. Son *The Origin of Distinction of Ranks* dresse le portrait de l'évolution sociale de l'humanité en soulignant les tensions inhérentes à certains groupes sociaux à l'intérieur de chacun des stades de développement de l'humanité (sans pour autant en faire une dynamique d'évolution de la société comme Marx et Engels le font avec la lutte des

⁶⁸William Robertson, *History of America*, Vol.1, p.324 dans Ronald L Meek, *op. cit.*, p. 34, (c'est nous qui traduisons).

⁶⁹William Robertson, *History of Charles V*, Vol. 1, p. 222 dans Roland L. Meek, *Idem*, (c'est nous qui traduisons).

classes). Nous retrouvons, chez William Robertson, certaines préoccupations communes à celles du matérialisme historique ; notamment en ce qui a trait aux modes de subsistance et au pouvoir des classes dominantes.

1.3 Le matérialisme historique de Karl Marx et Friedrich Engels

Le matérialisme historique désigne la philosophie marxienne de l'histoire. Cependant, Maximilien Rubel souligne que Marx et Engels n'emploient jamais le terme « matérialisme historique » ; ils parlent plutôt d'une « conception matérialiste de l'histoire »⁷⁰. Cette conception de l'histoire s'élabore, entre autres, à partir d'une critique que l'idéalisme hégélien. Marx et Engels déplacent le sujet de l'histoire de l'Esprit, la philosophie, l'art et la religion vers les êtres humains et l'économie. Ainsi, ses thématiques importantes sont concentrées autour des activités matérielles de l'humanité. Nous y retrouvons : l'économie politique, les forces productives, les rapports de production, les luttes entre les classes sociales qui en découlent, la détermination qu'engendre les structures économiques sur les autres domaines de la société tels que la politique, le juridique, la religion, l'idéologie, la philosophie, etc.

1.3.1 L'histoire conjecturale chez Marx et Engels

Il importe maintenant d'examiner la fonction de l'histoire conjecturale dans la conception marxienne de l'histoire. Notre thèse est que, de la même manière que chez les historiens des Lumières écossaises, Marx et Engels utilisent l'histoire conjecturale dans le cadre d'une enquête sur le processus d'évolution, de progrès, des rapports sociaux, économiques, politiques et matériels. Ce style d'histoire est donc plus propice à être utilisé dans un récit qui narre des événements sur le long terme que dans une description d'événements se déroulant sur une courte période. C'est justement l'utilisation qu'en font Marx et Engels dans leurs œuvres à caractère historique. Nous retrouvons l'histoire conjecturale dans celles qui narrent les progrès sociaux, notamment *L'Idéologie allemande*, *Le Manifeste du parti*

⁷⁰Karl Marx et Friedrich Engels, «L'Idéologie allemande », dans Karl Marx, *op. cit.*, t. 3, p. 1043.

communiste, *Le Capital* et *L'Origine de la famille de la propriété privée et de l'État* d'Engels, alors que nous ne la retrouvons pas dans celles qui analysent des événements se produisant sur une courte période telles que *Les Lutttes des classes en France 1848-1850*, *Le 18 Brumaire de Louis Napoléon Bonaparte* et *La Guerre civile en France*. Notre analyse du rapport de la conception matérialiste de l'histoire avec l'histoire conjecturale doit donc s'effectuer en deux temps; c'est-à-dire en examinant le rapport qui existe entre l'histoire conjecturale et les récits historiques sur le long terme chez Marx et Engels puis en montrant les raisons pour lesquelles ce type d'histoire ne peut être utilisé dans la perspective du court terme.

Procédons chronologiquement en débutant par une analyse de certains extraits de *L'Idéologie allemande*. Dans la section sur la division du travail, Marx et Engels spécifient les conditions dans lesquelles les êtres humains font l'histoire : « c'est que les hommes doivent être en mesure de vivre pour être capable de "faire l'histoire" ». Or pour vivre, il faut avant tout manger et boire, se loger, se vêtir et maintes choses encore. Le premier acte historique, c'est donc la création de moyens pour satisfaire ces besoins, la production de la vie matérielle elle-même »⁷¹. Ils affirment ici que les faits matériels ont préséance sur les idées. Cette thèse se retrouve aussi dans l'histoire conjecturale et chez les historiens écossais qui adoptent cette approche, notamment chez Robertson⁷².

La division du travail est aussi un sujet récurrent chez les historiens conjecturaux. Ferguson et Millar en traitent respectivement dans *L'Essai*⁷³ et *The Origin of Distinction of Ranks*⁷⁴. Marx et Engels effectuent une analyse similaire en dressant une histoire de la division du travail « dans laquelle nous avons déjà reconnu l'un des facteurs les plus importants de

⁷¹*Ibid.*, p. 1059.

⁷²William Robertson, *History of America*, Vol.1, p.324 dans Ronald L Meek, *op. cit.*, 1954, p. 34 et William Robertson, *Charles V*, Vol. 1, p. 222 dans Roland L. Meek, *Idem*.

⁷³Adam Ferguson, *op. cit.*, part. IV « Des conséquences qui résultant des progrès des arts civils et des arts relatifs au commerce ».

⁷⁴John Millar, *op.cit.* p. 250.

l'histoire »⁷⁵. Selon eux, la division du travail naît dans les familles des sociétés « sauvages ». Dans ces sociétés, où la propriété prend la forme de propriété tribale, le patriarche est le maître disposant de la force de travail des autres membres de la famille. Il attribue à chacun une sphère d'activité précise. Cette division du travail permet un accroissement des forces productives engendrant ainsi un progrès matériel dans la production⁷⁶. Celui-ci évolue à travers la succession des formes de la propriété privée : communale dans l'Antiquité grecque et romaine, féodale au Moyen Âge et capitaliste dans les sociétés modernes. Nous aurons l'occasion de revenir plus en profondeur sur le thème de la division du travail au prochain chapitre portant exclusivement sur ce sujet. Pour l'instant, contentons-nous de souligner que Marx et Engels, tout comme les historiens des Lumières écossaises, accordent une grande place à la division du travail dans leurs analyses historiques.

Les rapports d'autorité au sein de la société constituent aussi une préoccupation commune aux historiens des Lumières écossaises et au matérialisme historique. Si les historiens de l'école écossaise décrivent souvent ces rapports en termes de rangs sociaux, Marx et Engels, pour leur part, expriment ces rapports avec le concept de classes sociales. Le premier chapitre du *Manifeste du parti communiste*, « Bourgeois et prolétaires », dresse un bref historique des luttes des classes. Ainsi, ils affirment que :

L'histoire de toute société jusqu'à nos jours est une histoire de lutte des classes. Homme libre et esclave, patricien et plébéien, baron et serf, maître de jurande et compagnon, en un mot : oppresseurs et opprimés, se sont trouvés en constante opposition ; ils ont mené une lutte sans répit, tantôt déguisée, tantôt ouverte, qui chaque fois finissait soit par une transformation révolutionnaire de la société tout entière, soit par la ruine des diverses classes en lutte. Aux époques historiques anciennes, nous trouvons presque partout une organisation complète de la société en classes distinctes, une hiérarchie variée des positions sociales. Dans la Rome antique, nous trouvons des patriciens, des chevaliers, des plébéiens, des esclaves; au Moyen Âge, des seigneurs, des vassaux, des maîtres, des compagnons, des serfs; et, dans presque chacune de ces classes, de nouvelles divisions hiérarchiques.

⁷⁵Karl Marx, *op. cit.*, p. 1086.

⁷⁶*Ibid.*, p. 1085.

La société bourgeoise moderne, qui est issue des ruines de la société féodale, n'a pas surmonté les vieux antagonismes de classes. Elle a mis en place des classes nouvelles, de nouvelles conditions d'oppression, des nouvelles formes de lutte⁷⁷.

Nous y retrouvons une description raisonnée des progrès cumulatifs et graduels de la société en divers stades d'évolution qui se trouvent à être une des caractéristiques de l'histoire conjecturale. Dans l'optique marxienne, l'histoire est ainsi une succession progressive de luttes entre différentes classes pour le contrôle de l'économie ; des moyens de production, et du pouvoir politique. Autrement dit, selon les historiens des Lumières écossaises autant que pour Marx et Engels, les rapports d'autorité au sein de la société constituent la matière même de l'histoire.

Le Capital nous offre aussi quelques exemples d'histoire conjecturale. En ce qui concerne la division du travail, nous devons souligner qu'elle est plus profondément théorisée par Marx que dans ses autres écrits. De plus, il y fait explicitement référence à Adam Ferguson et à son ami Adam Smith. Il reprend textuellement une formulation de Ferguson relative à la division du travail en soulignant que la manufacture est « un organisme de production dont les membres sont des hommes »⁷⁸. Par ailleurs, il relativise l'apport de Smith à ce sujet : « Comme on pourra le voir dans le quatrième livre de cet ouvrage [finalement jamais publié], Adam Smith n'a pas établi une seule proposition nouvelle concernant la division du travail. Mais à cause de l'importance qu'il lui donna, il mérite d'être considéré comme l'économiste qui caractérise le mieux la période manufacturière »⁷⁹. Soulignons simplement, pour le moment, que dans *Le Capital*, Marx traite d'une thématique fondamentale de l'histoire conjecturale, à savoir la division du travail, dans la même optique que Ferguson et Smith. Il s'agit d'un principe explicatif du lien entre l'histoire conjecturale telle que pratiquée par certains historiens

⁷⁷ Karl Marx et Friedrich Engels, « Manifeste du parti communiste », dans Karl Marx, *op. cit.*, t. 1 p.161-162.

⁷⁸Karl Marx, « Le Capital », dans Karl Marx, *op.cit.*, t.1, p.878 et Adam Ferguson, *op. cit.*, p. 271.

⁷⁹*Ibid.*, p. 889. Marx considère, à tort, que Smith ne fait que copier les propos de Ferguson sur la division du travail. cf. note 113.

des Lumières écossaises et la conception matérialiste de l'histoire de Marx qui fera l'objet d'une analyse plus approfondie au prochain chapitre.

Par ailleurs, *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État* d'Engels constitue l'archétype marxiste de l'histoire conjecturale. À cet égard, son apport ne saurait être négligé. Engels prend d'abord soin de diviser l'histoire de l'humanité en trois époques, « sauvage », « barbare » et « civilisée », qui sont à leur tour subdivisées en stades inférieurs, moyens et supérieurs, sauf pour l'époque « civilisée » qui semble former un tout monolithique⁸⁰. Un progrès cumulatif et graduel accompagne le cours d'évolution de ces stades. Ainsi, l'état « sauvage » est une période où il existe des outils rudimentaires pour s'approprier les produits naturels, la « barbarie » est une période d'élevage du bétail (ou des bergers ou pasteurs selon les Lumières écossaises) et d'agriculture et enfin « la civilisation » est l'étape du développement de l'industrie et des arts. Cette conception des trois stades de l'humanité inhérente à l'histoire conjecturale est commune à Marx, Engels et aux Lumières écossaises.

Les sources utilisées par Engels dans cet ouvrage sont aussi les mêmes que celles des historiens conjecturaux écossais, à savoir les classiques de l'Antiquité, les ouvrages modernes de philosophie et les récits anthropologiques de voyage. En ce qui concerne l'usage des auteurs classiques, nous pouvons souligner qu'Homère et César sont utilisés comme sources de connaissance historique. Engels cite Homère afin d'illustrer l'importance de la phratrie dans l'organisation militaire archaïque : « range les hommes par tribus et par phratries; que la phratrie seconde la phratrie et que la tribu appuie la tribu »⁸¹ conseille Nestor à Agamemnon. Quant à César, sa description des peuples barbares dans ses commentaires sur la *Guerre des Gaules*, est retenue comme une source de connaissance fiable et est ainsi réutilisée par Engels. En guise d'exemple, il reprend la description que fait César des Bretons du stade moyen de la barbarie qui « ont dix ou douze femmes en commun entre eux, et la plupart du temps, entre frères et

⁸⁰Friedrich Engels, *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État*, Trad. de l'allemand par Jeanne Stern. Paris: Éditions sociales, 1974, p. 36.

⁸¹*Illiade*, chant 2 dans Friedrich, Engels. *op. cit.*, p. 111.

frères, entre parents et enfants »⁸². Voilà quelques exemples de l'utilisation d'auteurs classiques, mais nous pourrions aussi bien citer Diodore de Sicile, Eschyle, Euripide, Hérodote, Marc-Aurèle, Pline l'Ancien, Tacite, Thucydide ou Tite-Live qui font aussi office de références historiques pour Engels.

En ce qui concerne les sources d'ouvrages modernes de philosophie, c'est sans surprise que nous notons qu'Engels s'appuie, souvent sans réserve, sur les théories de son ami Karl Marx. En revanche nous constatons que contrairement aux œuvres des Lumières écossaises Montaigne, Montesquieu et les autres classiques de philosophie moderne n'y sont pas abondamment cités. Engels appuie son historiographie sur des sources modernes de philosophie, mais ces dites sources sont plus restreintes que chez les auteurs des Lumières écossaises.

Pour ce qui est des récits anthropologiques de voyage, soulignons que Lewis Henry Morgan, auteur du livre *Ancient Society*, est un des auteurs les plus souvent cité par Engels. Ce dernier s'appuie sur les découvertes de l'ethnologue américain pour décrire la famille et la division du travail dans les sociétés traditionnelles. C'est grâce aux découvertes de Morgan qu'Engels réfute un postulat commun à l'époque des Lumières, à savoir que les femmes ont un rôle politique et économique secondaire dans les sociétés anciennes. Morgan prouve, en observant les pratiques sociales iroquoïennes, que les femmes occupent un rôle important dans la filiation et dans le processus de prise de décision politique. Ainsi, elles peuvent chasser un mari qu'elles jugent indigne ou poser leur véto au conseil de tribu⁸³. S'il ne s'agit pas de récits anthropologiques d'explorateurs ou de colonisateurs, tels qu'on les retrouve chez les auteurs des Lumières écossaises, on souligne toutefois qu'Engels utilise l'anthropologie dans le but d'étayer ses arguments⁸⁴.

⁸²César, *Guerre des Gaules*, liv. V, chap. 14 dans Friedrich Engels, *op. cit.*, p. 49.

⁸³*Ibid.*, p. 81.

⁸⁴ En ce qui concerne l'étude des sociétés anciennes Marx et Engels, avant de connaître Morgan, se réfèrent aux ouvrages suivant : Henry Sumner Maine, *Lectures on the Early History of Institutions*, Londres : éd. John Murray, 1875. Sir John Budd Phear, *The Aryan Village in India and Ceylon*, Londres :

Nous constatons donc que *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État* fait partie intégrante du courant de l'histoire conjecturale parce qu'on y retrouve ses caractéristiques essentielles. C'est notamment le cas en ce qui a trait à la division de l'humanité en stades de « sauvagerie », « barbarie » et « civilisation » et de par l'utilisation des sources comme les classiques de l'Antiquité, les ouvrages de philosophie et les récits anthropologiques. Soulignons aussi au passage son caractère théorique, autre caractéristique de l'histoire conjecturale. Engels possède peu de preuves tangibles quant au mode de fonctionnement des sociétés anciennes mais il réussit toutefois à établir des conjectures qui rendent possibles son étude et sa compréhension. Par ailleurs, la genèse de l'État et de la propriété incite Engels à utiliser le concept de classes sociales en nous décrivant successivement les classes sociales athéniennes, romaines, germaniques et modernes. En ce sens, son œuvre est typique de l'histoire conjecturale.

Marx et Engels n'utilisent toutefois pas l'histoire conjecturale dans toutes leurs œuvres à caractère historique. Certaines de ces œuvres n'en possèdent pas les caractéristiques et ne traitent pas de l'évolution socio-économique de l'humanité sur le long terme, mais bien des événements politiques se déroulant sur une courte période, de quelques mois à cinq ans. Soulignons que les faits qu'ils relatent leur sont contemporains. L'histoire leur sert en ce sens à analyser les faits sociaux et les enjeux politiques de son actualité plutôt qu'à relater un processus d'évolution progressif. À cet égard, mentionnons que *Les Luttes des classes en France* (1848-1850), qui traite de la révolution de 1848 et des péripéties politiques qui s'en suivent, *Le 18 Brumaire de Louis Napoléon Bonaparte* où Marx retrace l'émergence du Second Empire et *La Guerre civile en France* où il est question des événements entourant la commune de Paris de 1871 constituent des exemples où Marx fait de l'histoire sans toutefois adopter l'approche conjecturale. Nous ne saurions donc réduire la conception matérialiste de l'histoire

MacMillan and co., 1880, D. Rudolph Sohm, *Fränkisches Recht und Römisches Recht*, Weimar: Hermann Böhlau, 1880, William Boyle Dawkins, *Early Man in British*, Londres: MacMillan and co., 1880.

uniquement à une histoire conjecturale ; elles partagent, dans certains cas, des caractéristiques communes, mais l'approche marxienne de l'histoire n'est pas toujours conjecturale.

1.4 L'histoire conjecturale comme dénominateur commun

L'existence de liens entre l'histoire conjecturale, telle que nous la retrouvons chez les historiens des Lumières écossaises, et la conception matérialiste de l'histoire chez Marx, fait l'objet d'un débat dans la littérature philosophique. Nous y retrouvons trois positions à ce sujet : celle de Meek qui prétend que les Lumières écossaises ont influencé Marx dans son élaboration de la conception matérialiste de l'histoire, celle d'Emerson, qui soutiennent qu'il existe un lien entre ces histoires, mais que ce lien est à établir avec parcimonie et enfin celle de Levine qui affirme que les origines intellectuelles du matérialisme historique sont à chercher dans l'école historique allemande plutôt que chez les Écossais.

La thèse de Meek est que les Lumières écossaises ont fortement influencé Marx dans l'élaboration du matérialisme historique. L'argument principal de Meek pour défendre sa thèse est que les Lumières écossaises, comme Marx, expliquent le progrès social par des causes matérielles et économiques. L'économie politique, et plus précisément les types de propriété et les modes de production, est un facteur explicatif dans leurs histoires respectives. Lord Kames, comme beaucoup de ses contemporains, cherche ainsi l'origine de la propriété dans ses *Historical Law Tracts* et *Sketches on the History of Men* alors que William Robertson indique que les modes de subsistance devraient être le premier sujet d'attention des enquêtes socio-historiques. De son côté, Ferguson, dans *L'Essai*, y porte un certain intérêt, notamment au sujet des « arts relatifs au commerce » et à la division du travail, et Adam Smith est l'une des figures majeures de l'économie politique classique qu'il applique à l'histoire dans *Leçons sur la jurisprudence*. Meek affirme que : « Smith, comme Marx, était un homme complet, qui a essayé de combiner une théorie de l'histoire, une théorie éthique et une théorie d'économie

politique dans un grand système théorique générale »⁸⁵. L'histoire économique et sociale est donc le lien entre eux selon Meek.

Le point fort de l'article de Meek est d'effectuer des recoupements entre les thématiques qui existent chez les historiens des Lumières écossaises et la conception matérialiste de l'histoire de Marx. Ainsi, il montre qu'ils accordent de l'importance à la narration historique sur le long terme et qu'ils utilisent à cet effet des conjectures. Il montre aussi que nous y retrouvons des thématiques similaires, notamment en ce qui concerne l'importance accordée à l'économie.

Le point faible de l'article de Meek est de sous-estimer l'importance de la dialectique historique dans la conception matérialiste de l'histoire. Marx et Engels conçoivent la dialectique historique comme étant l'enchaînement des contradictions qui déterminent, par leurs subsumptions, le cours de l'histoire. Même si leurs méthodes sont similaires, entre sur le plan de l'histoire conjecturale, le fait est que l'importance accordée à la dialectique par Marx et Engels mine nécessairement la force du lien qui les unit. Un autre point faible de la thèse de Meek est qu'elle omet certaines influences possibles sur le matérialisme historique ; par exemple, celle de l'école historique allemande.

Levine soutient, à l'encontre de Meek, que le matérialisme historique ne s'élabore par à partir des historiens des Lumières écossaises, mais bien à partir de l'école historique allemande du droit⁸⁶. Bien qu'il reconnaisse l'influence d'auteurs écossais tels que Smith et Ferguson sur la conception marxienne de l'économie politique, il ne croit pas que cette influence se retrouve au niveau du matérialisme historique. L'argumentaire de Levine se développe sur deux plans : l'un bibliographique et l'autre analytique. Sur le premier point, Levine nous rappelle que Marx n'a jamais lu Robertson⁸⁷ et Lord Kames, qu'il a lu *L'Essai de*

⁸⁵Ronald L. Meek, *op. cit.*, p. 50.

⁸⁶Norman Levine, «The German Historical School of Law and the Origins of Historical Materialism», *Journal of the History of Ideas*, vol. 48, n° 3 (1987), p. 431.

⁸⁷Norbert Wasek soutient pourtant le contraire. Il affirme que Marx a lu et apprécié Robertson (voir Norbert Wasek, *L'Écosse des Lumières : Hume, Smith, Ferguson*, Paris: PUF, 2003, p. 14). Pourtant

Ferguson en 1847, soit après la rédaction de *L'Idéologie allemande*, et *The Origin of Ranks* en 1852. Les seuls auteurs qu'il aurait lus, avant d'élaborer la conception matérialiste de l'histoire dans *L'Idéologie allemande* sont Smith et Hume. Il serait donc inapproprié de postuler une influence de l'histoire conjecturale écossaise dans la conception matérialiste de l'histoire puisque Marx n'en avait pas encore connaissance au moment où il développe sa théorie de l'histoire. Sur le plan analytique, Levine soutient, en accord avec Meek, que contrairement au matérialisme historique, l'histoire conjecturale n'est pas dialectique; or la dialectique historique est un élément essentiel du matérialisme historique. De plus, l'histoire en quatre étapes n'est pas compatible avec l'approche matérialiste de l'histoire de Marx, s'en différenciant parce qu'elle n'analyse pas les différentes formes de propriété, mais seulement l'évolution de la propriété dans la mesure où elle se raffine jusqu'à devenir la propriété privée telle que nous la connaissons à l'âge du commerce. Cependant, la conception marxienne de l'évolution des formes de propriété est similaire à celle développée par Barthold Georg Niebuhr (1776-1831), figure de proue de l'école historique allemande, dans *Histoire romaine*⁸⁸ : propriété de la tribu, communale, féodale et bourgeoise⁸⁹. Des auteurs socialistes français auraient aussi influencé Marx et, à ce sujet, Levine cite Eugène Buret (1810-1846) *De la misère des classes laborieuses en Angleterre et en France* (1840), Jean de Sismondi (1776-1842) *Nouveaux principes de l'économie politique* (1819) et Constantin Pecqueur⁹⁰ (1801-1887)⁹¹. En ce sens, les Lumières écossaises ne seraient pas la source d'influence privilégiée par Marx en ce qui concerne le matérialisme historique ; nous devons aussi considérer les sources allemandes et françaises.

Marx et Engels n'ont jamais cité Robertson; voir Karl Marx et Friedrich Engels. *Werke*, Berlin: Dietz, 1959-.

⁸⁸ Barthold Georg Niebuhr, *Histoire romaine*, Trad. de l'allemand par M.P.A de Golbéry. Paris: F.G Levraut, 1830.

⁸⁹ Norman Levine, *op. cit.*, p. 447.

⁹⁰ Levine le nomme par erreur « Charles Pecqueur » *Ibid.*, p. 437.

⁹¹ *Idem.*

Le mérite de la thèse de Levine est de proposer une alternative crédible à celle de Meek en soulignant les sources françaises et allemandes de la conception marxienne de l'histoire. Toutefois, son argumentaire nous semble problématique à deux niveaux. En ce qui concerne l'analyse, l'influence d'une école n'exclut pas *de facto* l'influence d'autres écoles. Autrement dit Marx a très bien pu être influencé par l'école historique allemande, les théoriciens socialistes français, la philosophie hégélienne (surtout en ce qui a trait à la dialectique historique), le matérialisme de Feuerbach et les philosophes et historiens des Lumières écossaises. Ses arguments montrent d'autres éléments expliquant l'élaboration de la conception matérialiste de l'histoire, mais ne sauraient invalider totalement la thèse de Meek et nier l'influence d'auteurs écossais. Sur le plan bibliographique, le fait que Marx ait lu *L'Essai sur l'histoire de la société civile* et *The Origin of Ranks* après avoir rédigé *L'Idéologie allemande* avec Engels n'annihile pas pour autant la possibilité d'une influence sur leurs conceptions puisque, comme nous l'avons vu, ils élaborent aussi le matérialisme historique dans des ouvrages postérieurs à *L'Idéologie allemande*.

Outre les thèses fortes de Meek et Levine, nous retrouvons une position nuancée à ce sujet : celle d'Emerson. Il soutient que l'histoire conjecturale doit être étudiée à partir du contexte intellectuel et politique des Lumières écossaises plutôt que d'être analysée du point de vue marxiste, en tant que précurseur du matérialisme historique. Il souligne des différences importantes entre l'histoire conjecturale écossaise et la conception matérialiste de l'histoire ; notamment en ce qui a trait à l'utilisation de la Bible - sacrée pour les auteurs des Lumières écossaises et aliénante selon Marx et Engels - et au déterminisme économique. L'autre argument d'Emerson est que le déterminisme économique et le caractère matériel de l'histoire ne sont pas les (seuls) principes explicatifs du changement et de l'évolution sociale selon les Lumières écossaises. Ils accordent aussi de l'importance aux progrès moraux, philosophiques, scientifiques et aux types de gouvernements afin d'expliquer l'évolution des mœurs.

Emerson a raison de nous mettre en garde contre une lecture trop facile des historiens conjecturaux écossais qui ferait de ces derniers de simples protomarxistes. Ils doivent être lus et compris à partir du contexte politique et intellectuel de l'Écosse du XVIII^e siècle, sans quoi on s'expose à des erreurs d'interprétation (comme A. Skinner qui confond rangs sociaux et

classes sociales). L'argumentaire d'Emerson nous paraît pourtant problématique sur deux points. Citons d'abord celui de l'utilisation de la Bible en tant que source de connaissance historique. Nous avons déjà anticipé cette critique en spécifiant qu'elle ne peut pas être un critère déterminant d'une histoire conjecturale. L'autre point concerne les principes explicatifs de l'évolution sociale.

Si Emerson souligne que l'économie politique n'est pas le seul principe explicatif du développement social chez les historiens conjecturaux de l'Écosse des Lumières, il n'en demeure pas moins essentiel pour ces derniers. Ainsi, les auteurs des Lumières écossaises, comme Marx et Engels, conçoivent un ensemble de facteurs sociaux expliquant le développement historique, mais l'économie est toujours l'élément primordial de leurs analyses. Ainsi, les types de propriétés, la division du travail et les rapports entre les rangs sociaux sont des sujets récurrents dans l'analyse de l'histoire de Lord Kames, Ferguson, Smith et Millar. De plus, Marx et Engels accordent eux aussi une place centrale à l'économie dans la mesure où la production et les rapports de production engendrent des classes sociales et des contradictions entre celles-ci ; d'où le fait que la lutte des classes soit si importante dans la conception matérialiste de l'histoire. Nous constatons donc que l'économie occupe une place centrale dans l'analyse de l'histoire à la fois chez les auteurs des Lumières écossaises et chez Marx et Engels. Il faut aussi souligner que les institutions politiques, les découvertes scientifiques et la progression des mœurs sont des sujets traités à la fois par les historiens des Lumières écossaises et par l'approche matérialiste de l'histoire. Les liens entre la méthode conjecturale adoptée par les historiens des Lumières écossaises et le matérialisme historique de Marx sont donc plus grands que ce qu'Emerson laisse entendre.

CHAPITRE II

LA DIVISION DU TRAVAIL

L'histoire conjecturale est une méthode commune à certains historiens des Lumières écossaises et à la conception matérialiste de l'histoire. Nous pouvons illustrer ce constat en regardant de plus près la manière dont les histoires conjecturales écossaises font appel à des principes explicatifs, comme la division du travail et la stratification sociale, qui seront également utilisés dans les analyses historiques de Marx et Engels. Le présent chapitre vise à montrer que les auteurs des Lumières écossaises ont exercé une influence déterminante sur la conception marxienne de la division du travail. Nous souhaitons donc analyser a) en quoi consiste la division du travail selon Lumières écossaises – en particulier pour Ferguson, Smith et Millar b) la conception marxienne de la division du travail, et son évolution dans l'œuvre d'Engels afin de c) comparer leurs analyses afin de montrer que les auteurs écossais ont effectivement eu une influence déterminante pour Marx à ce sujet. Nous observerons ici que, aussi bien chez les Lumières écossaises que dans la conception marxienne, la notion de division du travail permet d'expliquer la complexification progressive du processus de spécialisation du travail, son rôle dans l'économie politique et l'aliénation qui en résulte. Toutefois, si cette notion joue un rôle semblable chez tous ces penseurs, il ne faut pas pour autant négliger les différences qui existent dans la manière de traiter la division du travail chez les différents représentants des Lumières écossaises, ni la manière dont cette notion a évolué dans les écrits de Marx et Engels. Ces différences peuvent être considérables et touchent notamment aux motivations qui amènent les différents auteurs à aborder ce sujet, aux modalités de la division du travail dans les sociétés anciennes, à ses conséquences et surtout en ce qui a trait à la manière d'y remédier.

2.1 La division du travail chez les Lumières écossaises

La division du travail est un phénomène observé par quelques-uns des plus grands auteurs de l'école historique écossaise sans pour autant être une préoccupation commune à la majorité de ces historiens. Ferguson, Smith et Millar en traitent respectivement dans *L'Essai sur l'histoire de la société civile*, *La Richesse des nations* (qui plus est dès les premières lignes) et dans *The Origin of Ranks*. Bien que cet engouement pour une étude de la division du travail ne soit pas universellement partagé (Lord Kames, Robertson et Dunbar, pour ne nommer qu'eux, ne semblent pas préoccupés outre mesure par la division du travail puisqu'ils n'en traitent pas ou peu) il demeure un trait fondamental de la contribution écossaise à l'analyse historique et économique. En effet, ce sont les penseurs des Lumières écossaises qui ont remarqué le rapport entre la division des opérations, l'augmentation globale de la production, et la dépréciation de la vertu et l'intelligence des travailleurs. Il convient donc d'observer ce qu'il en est chez Ferguson, Smith et Millar. Selon eux, la division du travail est un facteur de progrès tant technique que social. L'objectif de Ferguson, dans *L'Essai*, comme celui de Millar, est de décrire le progrès socio-économique de l'humanité. La division du travail, ou plutôt « la séparation des arts et des professions » selon la formulation de Ferguson, semble donc un sujet incontournable. Cette séparation constitue selon lui une condition *sine qua non* du progrès social. À ce sujet, il affirme qu' :

Il est clair qu'un peuple, quoique poussé par l'aiguillon de la nécessité, par le désir du bien-être, et quoiqu'il soit encouragé par des avantages liés à sa situation et à sa politique, ne peut faire de grands progrès dans le développement des arts de la vie, tant qu'il n'a pas séparé et réparti à des personnes différentes les tâches diverses qui demandent une attention et une adresse particulières⁹².

La démarche de Smith, dans *La Richesse des nations*, n'est évidemment pas la même que celle de Ferguson : il souhaite décrire les mécanismes économiques engendrant la richesse conçue en termes de prospérité. La division du travail est néanmoins un facteur, voire le plus important, de progrès puisqu'elle permet de produire plus efficacement et à moindre coût. Smith ouvre le

⁹²Adam Ferguson, *op. cit.*, p. 277.

premier chapitre de *La Richesse des nations* en soulignant que « les plus grandes améliorations dans la puissance productive du travail, et la plus grande partie de l'habileté, de l'adresse, de l'intelligence avec laquelle il est dirigé ou appliqué, sont dues, à ce qu'il semble, à la *Division du travail* »⁹³.

Il semble donc exister au moins deux conceptions de la division du travail chez les auteurs des Lumières écossaises : une division *sociale* du travail et une division *technique* du travail. La division sociale du travail désigne sa séparation à l'intérieur d'une société, c'est-à-dire la répartition des tâches entre les membres de la société, tandis que la division technique concerne la séparation des opérations d'une même tâche.

2.1.1 La division du travail dans les sociétés anciennes

La thèse de Ferguson et Millar sur la division du travail dans les sociétés anciennes est que la famille et la tribu constituent l'unité de production et que la séparation des tâches s'effectue en fonction des genres et de l'âge. Ils soutiennent que l'homme s'occupe des délibérations dans les conseils publics, autrement dit de la vie politique, de la chasse et de la guerre pendant que la femme s'occupe de l'agriculture, de la filiation et de l'éducation des enfants. Les conceptions de Ferguson et Millar divergent sur un seul point, à savoir celui du rôle politique des femmes dans les sociétés amérindiennes. En effet, Millar souligne qu'elles participent au conseil public tandis que Ferguson ignore ce fait.

C'est d'abord Adam Ferguson qui nous livre ses impressions quant à la division du travail dans les sociétés traditionnelles. Soulignons que ses conceptions sur les sociétés « sauvages » sont souvent des généralisations issues de sa connaissance des mœurs iroquoiennes. Il soutient que la propriété privée y est inexistante et la division du travail se réduit à sa plus simple expression, c'est-à-dire à la dichotomie guerrier/non-guerrier dans l'optique où les hommes sont les guerriers et où les femmes, les enfants et les vieillards ne vont

⁹³Adam Smith, *op. cit.*, p. 71.

pas à la guerre. De plus, le rôle du guerrier en temps de paix est de chasser le gibier afin de le rapporter au foyer pour nourrir tous les membres de sa famille. Ainsi, pendant que les hommes vont à la chasse, les femmes s'occupent de l'agriculture. À ce sujet, il affirme que : « Les femmes labourent en commun, tout comme les hommes chassent en commun. Après avoir partagé les travaux de la culture, on partage les produits de la récolte »⁹⁴. La division du travail en temps de paix consiste donc à envoyer les hommes chasser pendant que les femmes s'occupent ensemble de l'agriculture. Chacun apporte sa part de nourriture qui est ensuite partagée par tous les membres de la communauté. Ferguson constate donc l'absence de propriété dans les sociétés traditionnelles en plus de souligner que l'agriculture aussi s'exerce sans propriété privée. Et pour cause, si la terre agraire constitue la propriété de la nation, celle-ci n'est pas répartie entre ses différents membres. De cette manière, les produits issus de l'agriculture sont mis à la disposition de tous les membres de la tribu⁹⁵.

Ferguson soutient aussi que l'agriculture n'est pas l'unique tâche des femmes au sein de la société « sauvage »; une autre tâche toute aussi importante leur incombe : celle du bien-être et de la pérennité de la famille. Quand un homme et une femme se marient, c'est l'homme qui rejoint la hutte et la famille de la femme et non l'inverse⁹⁶. Ferguson, citant Jean-François Latifau, un missionnaire jésuite ayant étudié les mœurs iroquoiennes⁹⁷, nous illustre comme suit le caractère matrilineaire de cette société: « et si les femmes sont chargées des soins domestiques, il paraît aussi qu'elles ont la propriété du ménage. Les enfants sont censés appartenir à leurs mères, sans égard pour la descendance du côté paternel »⁹⁸. En somme,

⁹⁴Adam Ferguson, *op. cit.*, p. 183.

⁹⁵*Idem.*

⁹⁶Ferguson suppose, à tort, que les sociétés amérindiennes pratiquent la monogamie, ou du moins qu'ils tendent à s'y rapprocher. Or nous ne pouvons lui en tenir rigueur puisque c'est seulement depuis la publication de L.H Morgan, *Ancient Society*, Londres: Macmillan and Co, 1877, soit 110 ans après la publication de *L'Essai* que les rites des mariages iroquoiens nous sont clairement connus.

⁹⁷Jean-François Latifau, *Mœurs des sauvages américains comparées aux mœurs des premiers temps*, Paris: chez Charles Étienne Hochereau, 1724.

⁹⁸Adam Ferguson, *op. cit.*, p. 183.

la division du travail dans les sociétés traditionnelles est réduite à sa plus simple expression : l'un chasse et l'autre cueille afin d'assurer la subsistance immédiate de la tribu. Cette division du travail tend à se complexifier à mesure que la dualité chasseurs/cueilleuses se diversifie en plusieurs métiers.

John Millar partage avec Ferguson l'idée que la famille constitue la principale unité de production dans les sociétés traditionnelles. La première division du travail s'effectue donc entre ses membres, à savoir l'homme, la femme et les enfants. L'homme s'occupe principalement de la guerre, de la chasse et du pouvoir politique et il s'expose donc à de nombreux dangers. En conséquence, les qualités prisées chez un homme sont la force, la puissance, le courage et les habiletés militaires. Celui qui est le plus adroit dans ces domaines se voit confier la direction de la tribu. Millar conçoit donc le rôle de l'homme de la même manière que Ferguson dans *L'Essai*. Ce n'est toutefois pas le cas en ce qui a trait au rôle des femmes dans ces sociétés. D'abord, selon Millar, la femme est pratiquement « donnée » à l'homme dans la cérémonie du mariage. À ce propos, il affirme qu'« un sauvage est rarement ou jamais déterminé à épouser une femme pour des inclinaisons particulières de sexe, mais d'habitude, quand il arrive à un certain âge, il se trouve lui-même dans les circonstances qui rendent l'acquisition d'une famille opportune ou nécessaire au confort de sa subsistance »⁹⁹. Le mariage se fait donc par nécessité plutôt que par choix. La femme doit aussi la fidélité à son mari¹⁰⁰, faute de quoi elle peut être punie ; le rôle premier de la femme dans cette division du travail est donc celui d'esclave domestique. Étant perçue comme inférieure, elle ne posséderait donc pas les mêmes vertus de courage, de force et de puissance. Alors, elle ne serait pas en mesure de participer aux expéditions guerrières ou à la chasse et ne peut donner que son opinion au conseil (du moins en Amérique). Selon Millar, elle se retrouve donc confinée au foyer et peut de plus être achetée et vendue au même titre que toute autre marchandise. Ce dernier point présuppose nécessairement qu'il existe un type de propriété privée dans les sociétés « sauvages », ce qui contraste avec les conceptions de Ferguson. Cette emprise du mari sur sa

⁹⁹John Millar, *op. cit.*, p. 26 (c'est nous qui traduisons).

¹⁰⁰*Ibid.*, p. 24.

femme est absolue, celui-ci a un pouvoir de vie ou de mort sur elle¹⁰¹ et la femme a donc les mêmes devoirs envers l'homme que l'esclave envers son maître à une exception près : la femme est la garante de la filiation. Elle lui donne non seulement des enfants légitimes, mais ceux-ci porteront le nom de leur mère plutôt que celui de leur père¹⁰².

En ce qui concerne les enfants, Millar soutient que leur rôle se limite aussi à celui d'esclave domestique et qu'ils ont donc, à quelques différences près telles que la participation au conseil et la filiation, le même rôle que la femme. Ils doivent obéissance à leur père et celui-ci, en contrepartie, a le devoir d'assurer leur subsistance bien qu'il puisse toujours les vendre ou les tuer si tel est son désir. Cette coutume va être d'usage pendant longtemps, même dans des stades avancés de la « barbarie », jusqu'à s'estomper progressivement dans les sociétés « civilisées ».

D'autre part, Millar nous indique que la division du travail ayant cours dans les familles des sociétés « sauvages » va se transposer à l'échelle de la tribu. Sa logique est fort simple : quand une famille devient trop nombreuse pour habiter sous un même toit, certains d'entre eux la quittent et s'établissent dans une nouvelle habitation¹⁰³; elle devient alors une tribu. Chaque tribu dispose d'un patriarche qui joue les rôles de chef politique, militaire et religieux, mais aussi de ses propres femmes qu'elle peut échanger avec d'autres tribus et d'esclaves étant pour la plupart des prisonniers de guerre. En définitive, nous constatons donc qu'à peu de choses près Millar nous expose la même division du travail dans les sociétés « sauvages » que celle dont Ferguson nous dresse le portrait.

Les progrès de l'humanité, de la « sauvagerie » à la « barbarie », s'effectuent par le biais de changements dans les relations sociales et dans la division du travail, surtout en ce qui a trait aux relations hommes-femmes. Millar suggère que la sédentarisation, l'agriculture et

¹⁰¹*Ibid.*, p. 43.

¹⁰²*Ibid.*, p. 48.

¹⁰³*Ibid.*, p. 171.

l'élevage permettent la stabilisation du mariage et la production de plus grandes richesses. En parallèle, ce phénomène permet l'émergence de l'agriculture et l'élevage qui a l'avantage d'engendrer plus de richesses que la chasse et la pêche. Il s'établit donc une distinction sociale entre riches et pauvres où la femme assume le rang social (relatif à la fortune) de sa famille. Les alliances entre les familles s'effectuent par le biais du mariage et, ainsi, une femme qui se montre digne et de haut rang permet à sa famille de s'allier avec une autre de même condition sociale. En contrepartie, il faut aussi souligner qu'à cette époque les guerres entre familles et peuples voisins sont fréquentes et, comme les hommes guerroient, les femmes se doivent d'être de bonnes domestiques pour veiller à la production constante de richesses.

Nous constatons qu'il existe une série de points communs entre les conceptions de Ferguson et Millar de la division du travail dans les sociétés traditionnelles. Tout d'abord, les deux auteurs seraient d'accord sur le fait que la division du travail joue un rôle prépondérant dans l'économie et la vie politique ; qu'il s'agit de rapports de production à la base de la survie familiale. En effet, selon Ferguson, l'homme s'occupe de la chasse et la femme de l'agriculture. De même, Millar attribue aussi la chasse à l'homme, mais, à la différence de Ferguson, il n'affirme pas explicitement que l'agriculture soit l'apanage des femmes. Toutefois, nous pouvons déduire que l'agriculture fait partie intégrante des tâches domestiques de l'époque et que, conséquemment, ce sont les femmes et les enfants qui s'y emploient. En contrepartie, ils semblent tout à fait d'accord sur la détermination de la division du travail sur le plan politique car selon eux, ce sont les hommes qui dirigent la famille et la tribu par le biais d'un pouvoir sur leurs femmes et leurs enfants, mais aussi par le conseil public.

2.1.2 La division du travail dans les sociétés « civilisées »

Adam Ferguson traite aussi de la division du travail, sociale et technique, dans les sociétés « civilisées » et il considère que celle-ci est nécessairement plus complexe que dans les stades antérieurs de la société. En d'autres mots, la division du travail n'existe selon lui pas

ou très peu chez les nations « sauvages » ou « barbares »¹⁰⁴. Dans ces sociétés, chaque famille doit bâtir sa maison, cultiver ses terres, fabriquer sa nourriture, etc. Cependant, une plus grande division du travail, grâce à la spécialisation des travailleurs, permet de produire davantage tout en diminuant les coûts et le temps de production. En fait, Ferguson prétend qu'un travailleur spécialisé dans un domaine particulier produit plus (tant sur le plan qualitatif que quantitatif) qu'un travailleur qui n'est pas spécialisé dans ce domaine. À une plus grande échelle, on conçoit qu'une société où chaque famille bâtit sa maison, chasse son gibier et où tous les hommes partent à la guerre lorsque cela est nécessaire, produit moins qu'une société où il existe des individus spécialisés dans la construction, d'autres dans la chasse et où l'on retrouve un groupe exclusivement dédié aux activités martiales. Selon Ferguson, la division du travail est donc une des causes du progrès, tant sur le plan économique que social, tout simplement parce qu'elle permet une plus grande production. Ce processus constitue alors une source de richesses, de perfectionnement et d'abondance propres aux nations « civilisées ». La particularité des sociétés modernes est qu'au sein de celles-ci, chacun se voit attribuer (par le hasard, les circonstances ou les inclinations naturelles) une tâche non seulement au sein de la société, mais aussi au sein même d'un processus de production.

Cela s'applique particulièrement au point de vue de l'économie politique des nations « civilisées ». Socialement parlant, la division du travail, surtout entre opérations intellectuelles et manuelles, est un vecteur de progrès selon Ferguson. Entendons par cela que la division du travail conduit non seulement à une plus grande ingéniosité, mais surtout à l'abondance économique. Cela vient du fait que plus le travail est divisé à l'intérieur d'une manufacture, plus les frais de production pour une marchandise X diminuent et plus il est possible d'en produire une grande quantité. Autrement dit, les ouvriers produisent plus pour moins cher et cela conduit directement à la production de richesse. Une plus grande production de richesse est proportionnelle à une plus grande division du travail, notamment sur le plan de la division entre tâches manuelles et intellectuelles. Idéalement, nous dit Ferguson, « la perfection, à l'égard des manufactures, consiste à pouvoir se passer de l'esprit pour que, sans aucun effort

¹⁰⁴ Adam Ferguson, *op. cit.*, p. 277.

d'imagination, l'atelier puisse être considéré comme une machine dont les parties sont des hommes »¹⁰⁵. Si une plus grande division du travail à l'intérieur d'une manufacture permet de produire plus, cela est aussi vrai par analogie pour l'ensemble de la société. Autrement dit, plus le travail est divisé à l'échelle d'une nation, plus cette nation va produire de la richesse. Cela s'applique également aux opérations militaires selon Ferguson qui nous dit qu'une armée devient plus puissante en établissant une distinction claire entre officiers, c'est-à-dire commandants, et soldats. La spécialisation des corps de métiers est donc un progrès civilisationnel¹⁰⁶.

Ferguson nomme trois causes de la division du travail dans les sociétés modernes : les dispositions naturelles, l'ignorance de certains et le partage inégal de la propriété¹⁰⁷. D'abord, c'est la différence des talents qui explique cette disposition naturelle à la division du travail et à la subordination. Selon Ferguson, il ne fait aucun doute que certains sont nés pour commander et d'autres pour obéir et répéter des mouvements simples ; il s'agit du fondement de la séparation entre les métiers intellectuels et manuels qui se retrouve, par exemple, chez l'officier et le soldat. Ensuite, l'ignorance des uns et la sagesse des autres forment les conditions de possibilité de la division sociale du travail dans les nations « policées » selon Ferguson. À ce sujet, il souligne que : « si dans la pratique de tout art, dans le détail de toute activité, certaines fonctions n'exigent aucun talent, où même sont propres à rétrécir et à borner l'esprit, il en est d'autres qui mènent à des réflexions générales, et agrandissent le ressort de la pensée »¹⁰⁸. Autrement dit, la première division du travail dans une manufacture s'établit entre ceux qui répètent des gestes manuels et ceux qui commandent ces derniers. L'autre cause de la division du travail selon Ferguson est le partage inégal de la propriété privée qui fait en sorte que les

¹⁰⁵Adam Ferguson, *op. cit.*, p. 279.

¹⁰⁶Idem.

¹⁰⁷Adam Ferguson, *op. cit.*, p. 278 et sq. En ce qui concerne les dispositions naturelles pour un travail spécialisé, il soutient que nous retrouvons cette disposition non seulement chez les humains, mais aussi chez d'autres animaux tels que le castor, l'abeille et la fourmi et que ceux-ci sont reconnus comme des espèces particulièrement industrieuses.

¹⁰⁸Adam Ferguson, *op. cit.*, p. 279.

humains ont différentes occupations relatives à leurs rangs sociaux : les riches exercent des professions libérales et les pauvres sont sujets à des travaux mécaniques. Ces derniers doivent avant tout penser à assurer leur subsistance et la seule manière de l'assurer est de vendre leur travail et donc d'être employés dans des manufactures où ils assument les tâches mécaniques. À l'inverse, les citoyens plus aisés ont la chance de se perfectionner dans « des professions qui exigent plus d'instruction et d'étude, qui recourent à l'exercice de l'imagination et à l'amour de la perfection, qui conduisent plus à la gloire qu'au profit, ces professions placent l'artiste dans une classe supérieure et les rapprochent du degré où les hommes sont censés être le plus élevé »¹⁰⁹. Ceux-ci sont également mieux disposés à s'élever moralement.

Ferguson nous met toutefois en garde contre les conséquences négatives de la division du travail, et spécialement contre le déclin des vertus citoyennes. Nous retrouvons, dans *L'Essai*, cinq conséquences négatives de la division du travail :

1-L'accentuation de la différence de talents et de dispositions résultant de la répétition des opérations inhérentes à la division du travail.

2-Le remplacement du génie inventif dans chaque art par des règles formelles de production.

3-La rupture du lien social parce que les lieux de production sont de plus en plus séparés les uns des autres.

4-La pauvreté intellectuelle des ouvriers.

5-L'incapacité des ouvriers d'apporter une contribution positive au gouvernement en raison de leur ignorance. Ferguson va même jusqu'à suggérer que les ouvriers ne devraient pas participer à la vie politique.

¹⁰⁹Adam Ferguson, *op. cit.*, p. 281.

Même si la division du travail engendre une croissance des richesses, la conséquence générale est une division de cette richesse et de la propriété. L'inégalité dans le partage de la propriété, qui constitue une des causes de la division du travail, est donc accrue par ce processus. L'accroissement des inégalités est donc l'une des conséquences de la division du travail. Certains n'ont que leur travail pour survivre et travaillent mécaniquement jusqu'à en oublier les vertus citoyennes tandis que d'autres, les commerçants et ceux qui exercent une profession libérale, travaillent pour le bien de l'humanité. La conséquence est que les uns ont des habiletés à gouverner et les autres non. Le commerce et la propriété comme facteurs de développement ont donc conduit à la spécialisation d'un rang social apte à diriger la société au détriment des membres des autres rangs sociaux. Ferguson suggère explicitement que les ouvriers ne devraient pas participer à la vie politique :

Les plus fortes objections qu'il y ait contre le gouvernement démocratique ou populaire reposent sur l'inégalité qui s'introduit nécessairement entre les hommes avec les arts de commerce. Il faut l'avouer, des hommes tels que ceux qui composent les assemblées populaires, et dont les occupations journalières, dont les inclinaisons sont basses et mesquines, quoiqu'ils soient plus compétents pour choisir leurs maîtres et leurs chefs, sont personnellement bien peu faits pour commander. Comment confier la conduite d'une nation à un homme dont toutes les vues se bornent au soin de sa préservation et de sa subsistance ? De pareils hommes, lorsqu'ils sont admis dans les conseils publics, ne sont propres qu'à porter dans les délibérations le trouble et la confusion, ou bien la corruption et l'esprit de servitude. Rarement ils laissent à l'État le loisir de se remettre des calamités qui sont le fruit des factions continuelles et des résolutions mal concertées ou mal exécutées¹¹⁰.

Un peu plus loin :

Dans les petits et grands États il est bien difficile de maintenir la démocratie avec de telles disparités dans les conditions, avec de si grandes différences entre cultures, différences qui résultent inévitablement de la diversité des fonctions et des professions entre lesquelles, sous le règne des arts et du commerce, les hommes sont partagés. Que conclure à cela ? Que c'est faire le procès de ce type de gouvernement quand celui-ci a perdu son mobile et son fondement et

¹¹⁰Adam Ferguson, *op. cit.*, p. 283.

qu'il est absurde de prétendre qu'il puisse y avoir égalité de considération, d'influence parmi les hommes qui ont cessé d'être égaux par leurs talents et leur caractère¹¹¹.

Penchons-nous maintenant sur la conception smithienne de la division du travail qui est très proche de celle de Ferguson et ce, pour deux raisons. D'abord, il importe à cet effet d'avoir en tête que Ferguson et Smith ne sont pas seulement des contemporains, mais des amis très proches, tous deux membres du Poker club¹¹². La deuxième raison de cette proximité est un fait philologique : Ferguson emprunte la notion de division du travail à Smith¹¹³. Quoi qu'il

¹¹¹*Ibid.*, p. 284.

¹¹²Le Poker club est une société écossaise possédant un double objectif. Il s'agit avant tout d'un groupe militant pour la création d'une milice écossaise afin de promouvoir l'indépendance de l'Écosse face à l'Angleterre. Il est important de souligner que ses membres faisaient partie de l'élite écossaise. Plusieurs figures des Lumières sont d'ailleurs membres de ce club : Adam Ferguson, Adam Smith, David Hume et William Robertson. L'ambiance y était plus propice aux discussions philosophiques qu'à l'agitation militaire. C'est donc dans un climat de patriotisme écossais que Ferguson et Smith ont pu longuement échanger sur des sujets tels que la division du travail. (Voir. John Rae. *op. cit.*, p. 134).

¹¹³Les recherches menées en ce sens à la fin du XIX^e et au XX^e siècle démontrent un fait surprenant, à savoir que Ferguson reprend telles quelles les idées de son ami Adam Smith lui-même ! Cela peut paraître surprenant à première vue puisque *L'Essai sur la société civile* est paru en 1767 soit 9 ans avant *La Richesse des nations*. Ronald Hamowy souligne dans un article intitulé *Adam Smith, Adam Ferguson, the Division of Labor* un fait intéressant: « John Rea, dans sa biographie d'Adam Smith, rapporte qu'au moment où est paru *L'Essai sur l'histoire de la société civile* en 1767, Smith a accusé Ferguson d'avoir emprunté des idées qui lui appartenaient, ce à quoi Ferguson a répliqué qu'il n'avait rien emprunté à Smith, mais qu'il a été puisé dans des sources françaises où Smith avait déjà été avant lui ».

Nous voici donc devant une véritable querelle d'auteurs quant à la paternité du concept de division du travail et de la démonstration de ses effets négatifs. Il est possible d'attribuer l'origine de ces idées à un seul auteur. Smith accuse Ferguson de lui reprendre ses idées sans le citer comme source. En guise de rétorsion, Smith ne cite pas Ferguson comme source dans *La Richesse des nations*. Ferguson se défend en expliquant qu'il a les mêmes sources que son ami à savoir Hume, Bernard Mandeville et sa *Fable des abeilles*, Platon, Aristote, mais surtout François Quesnay et son *Tableau économique* puis enfin l'article « Épingle » de l'*Encyclopédie*.

Disons, hypothétiquement, que nous donnons raison à Ferguson. Après tout, il lit les mêmes livres que son ami, discute souvent avec lui, il semble donc tout à fait normal qu'ils aient développé les mêmes idées sur le sujet. Il resterait tout de même une preuve accablante à l'encontre de Ferguson : des manuscrits d'Adam Smith datant de 1762 ou 1763 ont en effet été retrouvés en 1896. Ces manuscrits sont en fait des livres de notes intitulés *Leçons sur la jurisprudence* et ils contiennent les premiers brouillons de *La Richesse des nations*, notamment et surtout en ce qui concerne la division du travail. Il apparaît maintenant nettement que les idées d'Adam Smith à ce sujet ne sont pas développées en 1776, mais bel et bien en 1762 ou 1763, soit quelques années avant la parution de *L'Essai* d'Adam Ferguson.

en soit, observons l'analyse smithienne de la division du travail telle qu'elle est présentée dans les trois premiers chapitres de son livre *La Richesse des nations* qui s'ouvre sur cette thématique¹¹⁴. Comme chez Ferguson, la division du travail selon Smith est la cause du progrès industriel et commercial. A titre d'illustration, il donne l'exemple devenu célèbre de la fabrique d'épingles qui symbolise selon lui le fait que plus le travail est divisé, plus il est productif, et donc que la division des opérations permet de produire beaucoup plus. Cela est dû à trois effets propres à la division du travail :

1-L'augmentation de l'habileté de chaque ouvrier (par la spécialisation).

2-Le gain de temps qui en résulte.

3-L'invention d'un grand nombre d'outils et de machines pour faciliter le travail.

Smith raconte par exemple qu'un enfant qui, désirant avoir plus de temps pour jouer avec ses camarades de l'atelier, attachât une ficelle à son pied afin de pouvoir actionner un mécanisme à distance¹¹⁵. Il gagne ainsi un temps important tout en inventant un mécanisme pour faciliter le travail ; il s'agit donc d'un progrès considérable pour l'industrie.

Dans un autre ordre d'idées, Smith souligne aussi que la division du travail est limitée par l'étendue du marché parce qu'ils sont directement en relation. En revanche, la nature humaine nous pousse à troquer et échanger et cet accroissement des échanges a comme tendance d'augmenter la division du travail. Voici schématiquement comment Smith conçoit les liens entre l'accumulation du capital, l'étendue du marché et la division du travail : le capital disponible sur le marché rend possible l'achat de nouvelles machines ou outils (capital fixe) qui

Nous devons alors en conclure que c'est finalement Ferguson qui reprend la conception de division du travail de Smith et non l'inverse.

¹¹⁴Adam Smith, *La Richesse des nations*, Trad. de l'anglais de Germain Garnier. Paris: Flammarion, 1991, p. 71.

¹¹⁵*Ibid.*, p. 20.

divisent le travail en plus d'étapes¹¹⁶, la productivité est donc accrue. Comme la productivité par travailleur et par machine augmente, alors cela produit plus de richesse. Celle-ci est donc, soit directement réinvestie en capital, ou épargnée, ce qui dans ce dernier cas a pour effet d'augmenter les fonds disponibles. La richesse créée par la division du travail contribue donc à accélérer l'accumulation du capital et l'étendue du marché, mais aussi à accroître cette division du travail. Nous obtenons ainsi un cercle vertueux où la division du travail augmente les richesses qui à leur tour propagent cette même division du travail. C'est en cela que l'étendue du marché détermine, ou plutôt accélère, ce phénomène. Enfin, il importe de retenir que chez Smith comme chez Ferguson, la division technique du travail est cause de progrès et de mécanisation du travail.

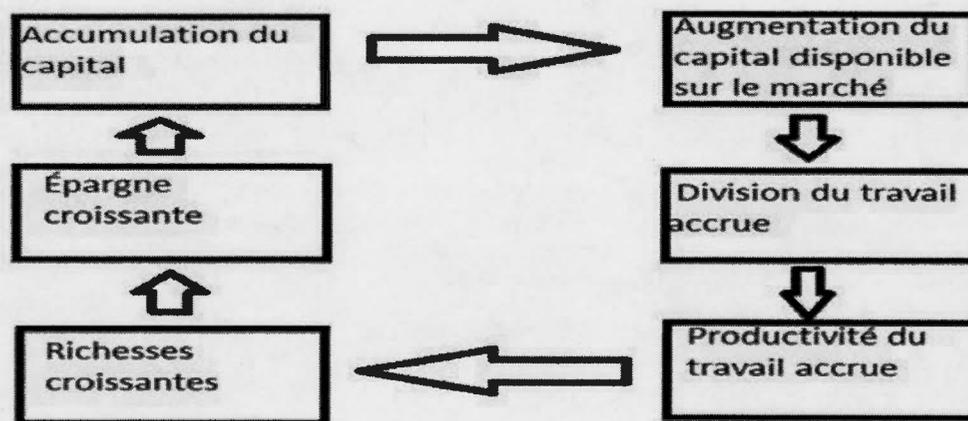


Figure 2.1 La division du travail et la croissance économique dans *La Richesse des nations*.

Nous constatons que Smith et Ferguson ont développé une analyse très similaire de la division du travail. Selon eux, il s'agit à la fois d'un progrès économique, mais aussi, au niveau

¹¹⁶Adam Smith, *op. cit.*, voir livre 2 ch. 3 : «Du travail productif et du travail non productif. De l'accumulation du capital», p.417 et sq.

social, d'un certain recul de la vertu citoyenne. Notons aussi qu'ils articulent leur conception de la division du travail aux niveaux social et économique. On remarque toutefois une différence dans l'approche de ces deux auteurs, Ferguson étant plus social qu'économique alors qu'à l'inverse Smith accorde une part plus importante à l'analyse strictement économique.

Ferguson, dans son *Essai*, traite plus des conséquences sociales de la division du travail que de ses répercussions économiques, notamment en ce qui concerne le déclin de la vertu chez les ouvriers. Bien qu'il souligne le fait que la division du travail permet de produire plus pour moins cher, sans toutefois l'expliquer de façon aussi détaillée que Smith dans *La Richesse des nations*, il soutient que cela engendre des conséquences sur le plan social : c'est-à-dire la diminution de l'intelligence et du savoir-faire des ouvriers, la perte du lieu commun des opérations, la création d'un rang social inapte à diriger la société, etc. À l'inverse, chez Smith les conséquences de la division du travail, à savoir augmentation du capital, augmentation de la production, invention de machines et d'outils et l'expansion du marché sont d'ordre économique. Les conséquences sociales telles que la diminution de l'intelligence des ouvriers et la perte des vertus citoyennes sont, dans *La Richesse des nations*, de second ordre.

2.2 La division du travail chez Marx et Engels

En ce qui concerne la vision marxienne de la division du travail, il est possible de mieux la comprendre en analysant cette notion à différents moments de son élaboration. Pour cela, il faut analyser des éléments des *Manuscrits de 1844*, soit le premier traité d'économie politique marxien, de *L'Idéologie allemande*, où la division du travail est mise en rapport avec l'histoire, ensuite se pencher sur *Misère de la philosophie*, où il est question de la vision de la division du travail de Ferguson et Smith, pour enfin finir avec le *Capital*, chef-d'œuvre économique de l'auteur, où cette notion est abordée de manière plus détaillée qu'auparavant¹¹⁷.

¹¹⁷Notre présente analyse pourrait aussi être étayée par la *Contribution à l'économie-politique* et des *Grundrisse*. Cependant, nous tenons ici à présenter schématiquement les deux conceptions de la division du travail chez Marx. En ce sens les *Manuscrits de 1844*, *L'Idéologie allemande*, *Misère de la philosophie* et le *Capital* paraissent suffisants.

L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État d'Engels peut aussi nous aider à constater qu'il existe des nuances dans l'approche de ce phénomène. Cette démarche doit nous permettre de constater que ce concept évolue dans la philosophie marxienne, particulièrement en ce qui a trait à la division du travail dans les sociétés anciennes.

La première analyse économique de la division du travail de Marx s'effectue dans les *Manuscrits de 1844* et concerne, comme chez Ferguson, l'aliénation qui en résulte. Sa thèse est que : « la division du travail est l'expression politico-économique du caractère social du travail dans l'aliénation »¹¹⁸. Marx traite de l'aliénation subie par l'ouvrier des manufactures sur deux niveaux : générique et subjective. Il affirme que les économistes, tel Adam Smith, ont tendance à réduire l'humain à son caractère d'ouvrier ou de capitaliste. Plus exactement, ils font du travailleur et du propriétaire des êtres génériques. Dans ce cadre, l'ouvrier A ne se différencie pas de l'ouvrier B, puisqu'ils remplissent *grosso modo* le même rôle économique dans la société. En supposant que deux individus qui remplissent les mêmes fonctions sont interchangeables, on nie les particularités de chaque individu. Il en va de même pour le capitaliste : le propriétaire d'une manufacture X serait interchangeable avec celui d'une manufacture Y s'ils ont les mêmes capitaux. Dans le cadre d'une analyse strictement économique, le caractère propre, c'est-à-dire l'individualité, de l'agent économique est nié puisqu'il peut aisément être remplacé par un autre agent pourvu qu'il soit capable d'effectuer les mêmes tâches (souvent un simple mouvement manuel dans les manufactures) au sein d'une entreprise. Cela est valable de la même manière pour les capitalistes. Voilà en quoi consiste l'aliénation dans son caractère social.

L'aliénation subie par les travailleurs des manufactures est aussi la dépréciation, voire la négation, de leur subjectivité. Comprendons ici que l'ouvrier, dans sa relation au capital, devient un « homme-marchandise ». Marx analyse la relation entre le capital, la marchandise, le travail et l'ouvrier dans les termes suivants :

¹¹⁸Karl Marx « Manuscrits de 1844 » dans Karl Marx, *op.cit.*, t. 2, p. 102.

Dans la personne de l'ouvrier, il se révèle subjectivement que le capital, c'est l'homme qui s'est perdu complètement ; dans le capital, il se révèle objectivement que le travail, c'est l'homme vidé de sa substance humaine. Or, l'ouvrier a le malheur d'être un capital vivant, donc besogneux : pour peu qu'il ne travaille pas, il perd ses intérêts jusqu'à son existence. En tant que capital, la valeur de l'ouvrier augmente selon l'offre et la demande ; même physiquement, son existence, sa vie, est et a été considérée comme une marchandise analogue à toute autre marchandise qui s'offre¹¹⁹.

L'ouvrier, en tant qu'être humain, est donc dépossédé de lui-même puisque les aléas de son existence varient en fonction de lois, ou d'éléments contingents qui lui sont extérieurs, tels que l'offre et la demande. Le fait qu'il occupe un emploi ou non, la rémunération qu'il reçoit, la valeur de la marchandise produite, etc. sont des exemples de cette forme d'aliénation. Selon Marx, les déterminations extérieures dépossèdent le travailleur d'un contrôle sur ses conditions d'existence. Il reproche aussi à l'économie politique de réduire l'être humain à son caractère instrumental d'ouvrier, c'est-à-dire de producteur de marchandise. Il souligne que les économistes s'intéressent seulement à l'humain dans la mesure où il s'agit d'un producteur de marchandise, ou de capital ; autrement dit qu'il ne connaît pas le mendiant, le criminel, le chômeur ou le misérable, ce qui n'est pas le cas du médecin ou du juge par exemple.

Marx effectue ensuite une critique du système capitaliste par le biais de ses principaux théoriciens à savoir Malthus, Ricardo, Say et celui qui nous intéresse particulièrement ici, Smith. Il soutient qu'il existe chez ce dernier un conditionnement réciproque entre la division du travail et l'accumulation du capital. Il nous rappelle d'abord que, chez Smith, la nature humaine donne une disposition naturelle à l'échange économique, puis il affirme que la diversité des talents est un effet de la division du travail, celle-ci étant seulement limitée par l'étendue du marché. Chez Smith toujours, la propriété privée (le capital accumulé par la division du travail) produit donc elle-même la division du travail qui, à son tour, permet d'obtenir une capacité presque infinie de production¹²⁰. Marx en déduit que non seulement le capital en vient donc à produire plus de capital, mais aussi que les travailleurs se paupérisent parce que la division du travail produit de plus en plus de concurrence entre les ouvriers ; ce

¹¹⁹*Ibid.*, p. 106.

¹²⁰*Ibid.*, p. 102.

qui est synonyme de baisses salariales pour tous et de dépendance à l'égard des propriétaires des moyens de production. Le paradoxe vient donc du fait que la division du travail accroît la richesse globale, mais diminue la richesse de chaque travailleur pris individuellement. Marx résume son analyse comme suit :

Alors que la division du travail en augmente la force productive, la richesse et le raffinement de la société, elle appauvrit l'ouvrier en le ravalant au rang de machine. Alors que le travail provoque l'accumulation des capitaux et crée ainsi la prospérité croissante de la société, il rend l'ouvrier de plus en plus dépendant du capitaliste, le jette dans une concurrence plus intense, l'entraîne dans une course effrénée de la surproduction, que remplace bientôt une dépression non moins démesurée.

Alors que d'après l'économiste, l'intérêt de l'ouvrier n'est jamais opposé à l'intérêt de la société, celle-ci s'oppose toujours et nécessairement à l'intérêt de l'ouvrier¹²¹.

Autrement dit, le capitaliste tire profit de la division du travail par l'augmentation des forces productives tandis que l'ouvrier est de plus en plus aliéné par la division du travail et la concentration du capital entre les mains des propriétaires. Marx reproche donc aux économistes de ne pas avoir tenu compte du fait que la division du travail augmente les richesses, mais seulement pour une partie infime de la population civile. En fait, la démarche de Marx vis-à-vis de la division du travail dans les *Manuscrits de 1844* est de partir des constats des économistes, et particulièrement d'Adam Smith, pour en effectuer une critique dans le but de dépasser les paradigmes de l'économie politique classique¹²². Ainsi, Marx ne parle plus de travail, mais de force de travail ; d'aliénation des vertus citoyennes telle que Ferguson la conçoit, mais d'aliénation de l'être humain ; de division du travail dans une perspective de prospérité, mais de division du travail dans une perspective de paupérisation ; et enfin de capital comme d'un élément de richesse, mais de capital comme d'un fossoyeur de vie humaine. Il résume sa démarche en spécifiant que :

De l'économie politique elle-même, et dans ses propres termes, nous avons déduit que l'ouvrier est ravalé au rang de marchandise la plus misérable ; que la misère du travailleur est en raison

¹²¹ *Ibid.*, p. 45.

¹²² Notons que cette démarche est possible dans la mesure où il adopte une méthode dialectique et matérialiste caractérisée par l'opposition des contraires ainsi que les dépassements qui en résultent.

inverse de la puissance et de la grandeur de cela même qu'il produit ; que le résultat nécessaire de la concurrence est l'accumulation du capital dans un petit nombre de mains, d'où le rétablissement plus terrible encore du monopole ; qu'enfin la différence entre le capitaliste et le propriétaire foncier, comme entre le paysan et l'ouvrier d'usine, disparaît, et que toute la société doit se diviser en deux classes : celle des *propriétaires* et celle des travailleurs démunis de propriété¹²³.

Il importe aussi de constater que Marx et Engels effectuent une courte histoire de la division du travail dans *L'Idéologie allemande* en y mentionnant qu'elle se retrouve d'abord dans la société « sauvage » au sein de l'unité de production qui lui est propre, à savoir la famille. Chaque membre de la famille y tient un rôle précis, le père tient ainsi le rôle de patriarce, tandis que la femme et les enfants constituent les esclaves de celui-ci; ils sont la propriété du patriarce puisque celui-ci s'approprie leur force de travail. À ce propos, ils affirment que :

Tout en reposant sur la division naturelle du travail dans la famille et sur la séparation de la société en familles isolées et opposées les unes aux autres, la division du travail, avec toutes ses contradictions, entraîne en même temps la répartition du travail et de ses produits – répartitions *inégaies*, certes, en quantité comme en qualité - et, par conséquent, la propriété dont le germe, la première forme, se trouve dans la famille, où la femme et les enfants sont les esclaves de l'homme. Encore très rudimentaire et latent dans la famille, l'esclavage est la première propriété : ici, du reste, cette propriété correspond parfaitement à la définition des économistes modernes, pour qui propriété signifie disposition d'une force de travail étrangère. Au demeurant, division du travail et propriété privée sont des expressions identiques, la première exprimant par rapport à l'activité ce que la seconde exprime par rapport au produit de cette activité¹²⁴.

Cette histoire de la division du travail nous apprend non seulement que Marx et Engels conçoivent que celle-ci existe de manière primaire au sein de la famille dans les sociétés traditionnelles, mais qu'elle équivaut aussi à une répartition inégale de la propriété qui engendre une stratification sociale, exprimée chez eux en termes de classes sociales. Les « classes sociales [sont donc] déjà issues de la division du travail »¹²⁵ selon eux. L'existence de classes sociales implique aussi, d'après Marx et Engels, une lutte entre différents groupes

¹²³*Ibid.*, p. 56.

¹²⁴Karl Marx et Friedrich Engels, « L'Idéologie allemande » dans Karl Marx, *op.cit.*, t.3, p. 1063-1064.

¹²⁵*Ibid.*, p. 1064.

sociaux, ce qu'ils nomment la lutte des classes. En fait, nous obtenons une équation où la division du travail équivaut à la propriété et où cette relation implique des classes sociales d'où découle une lutte des classes; celle-ci ne cesse qu'avec l'avènement de la société communiste¹²⁶, qui par définition, ne comprend aucune classe sociale.

Dans *Le Capital*, Marx identifie d'abord la séparation de la ville et de la campagne comme condition de possibilité de la division manufacturière du travail. C'est que l'émergence de la manufacture, que Marx situe temporellement du XVI^e au deuxième tiers du XVIII^e siècle, n'est possible qu'à partir d'une certaine densité relative de la population, rendue réalisable par un mouvement démographique des campagnes vers les villes. Il affirme que :

De même que la division du travail dans la manufacture suppose comme base matérielle un certain nombre d'ouvriers occupés en même temps, de même la division du travail dans la société suppose une certaine grandeur de la population, accompagnée d'une certaine densité laquelle remplace l'agglomération dans l'atelier¹²⁷.

Il souligne aussi que cette densité est relative aux moyens de communication entre les villes et qu'il ne suffit pas d'avoir une grande densité de population, comme dans les Indes par exemple, pour que la division du travail à grande échelle soit possible; encore faut-il qu'il y ait des voies de communication entre ces villes. Ainsi, il spécifie que les États du nord des États-Unis possèdent une plus grande densité relative de population que celle des Indes puisque les voies de communication entre les villes y sont plus développées¹²⁸. Cela suppose donc que la division du travail y soit, tout comme l'industrialisation, plus avancée.

L'autre grande problématique de la division du travail abordée dans *Le Capital* est celle de la dialectique entre la division manufacturière et la division sociale du travail. Le premier terme de cette dialectique est la division manufacturière du travail où plusieurs corps de métiers

¹²⁶*Ibid.*, p. 1065.

¹²⁷Karl Marx, « *Le Capital* », dans Karl Marx, *op. cit.*, t. 1, p. 894.

¹²⁸*Idem.*

sont réunis sous un même toit répétant *ad nauseam* les mêmes opérations. Marx exemplifie ses propos, entre autres, à l'aide de la fabrique de carrosses qui réunit des tailleurs, des ceinturiers et des serruriers ; où chacun exerce répétitivement une série d'opérations simples relatives à leurs métiers. Cela nie cependant la complexité de leurs métiers où l'on retrouve une plus grande étendue de savoir-faire que celle requise dans la manufacture. La spécialisation dans les tâches simples inhérente à la division du travail engendre à long terme, selon lui, une perte de capacité à exercer leur métier. Autrement dit, il s'agit d'une négation de la complexité d'un métier. Pourtant, cette division du travail entraînant une hausse de la productivité et de la production des marchandises, c'est donc en niant le savoir-faire des corps de métiers des travailleurs, dans la manufacture, qu'on augmente la production de marchandise. En contrepartie, c'est la spécificité de chaque manufacture qui permet leur multiplicité; manufactures de carrosses, d'aiguilles, de marteaux, etc. Il en résulte donc une division sociale du travail où chaque industrie a sa spécificité et participe à la production globale de marchandises. Cette dialectique aboutit à un aspect du caractère fétiche de la marchandise : les rapports sociaux s'effectuent à partir de l'échange des marchandises¹²⁹. C'est donc la division manufacturière du travail qui accélère la division sociale du travail tout en aliénant les travailleurs et en imposant la marchandise comme médiation des rapports sociaux entre les humains.

Ensuite, nous ne saurions traiter de la division du travail dans *Le Capital* sans souligner les nombreuses références que Marx fait aux auteurs des Lumières écossaises à ce sujet. À ce titre, nous pouvons souligner des références à Adam Smith, Adam Ferguson, James Steuart et dans une moindre mesure à Bernard Mandeville et Dugald Stewart. Notons tout d'abord quelques références à Adam Smith à ce sujet. Marx reprend, afin d'expliquer la division du travail, le célèbre exemple de la fabrique d'épingles qu'Adam Smith avait emprunté à l'article « Épinglier » de l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert et dans *La Richesse des nations* pour illustrer le caractère générique du fabricant d'épingles qu'il soit hollandais, allemand ou

¹²⁹Voir ch. I sec. IV «Le caractère fétiche de la marchandise et son secret » dans *Idem.* p. 604 et sq.

anglais¹³⁰. Nous considérons que Marx fait ici nécessairement référence à Smith puisqu'il s'agit de l'exemple le plus célèbre de l'œuvre smithienne et que Marx ne saurait l'ignorer. Il fait aussi référence à l'éco-sais au sujet de la division sociale du travail en écrivant qu' « on peut facilement se figurer avec Adam Smith que cette division sociale du travail [où le cuir part du bétail de l'éleveur, au tanneur et enfin au cordonnier pour devenir une botte] ne se distingue de la division manufacturière du travail que *subjectivement* »¹³¹. Cet exemple plus direct nous porte aussi à croire que l'auteur de *La Richesse des nations* a influencé la conception marxienne de la division du travail dans *Le Capital*. Il en va de même en ce qui concerne Adam Ferguson dont Marx cite textuellement *L'Essai* quand il affirme que la manufacture est « un organisme de production dont les membres sont des hommes »¹³² afin d'exprimer le fait que la manufacture pousse la division manuelle et intellectuelle à son paroxysme¹³³. De plus, Marx s'approprie aussi les arguments de Ferguson en ce qui concerne la perte des vertus citoyennes chez les travailleurs : « ce morcellement de l'homme qui arracha au maître d'Adam Smith, à A. Ferguson, ce cri : "Nous sommes des nations entières d'ilotes et nous n'avons plus de citoyens libres" »¹³⁴. En définitive, Marx reprend de Ferguson les idées que les ouvriers constituent les parties d'une machine qu'est la manufacture, que cette division entraîne la séparation des opérations manuelles et intellectuelles du travail et que cela entraîne la perte des vertus citoyennes. Ces idées sont indubitablement récurrentes dans la conception marxienne de la division du travail et, à cet égard, nous pouvons aussi citer le cas de Sir James Steuart à qui Marx reprend la notion que la séparation de la ville et de la campagne est la condition de possibilité de la division manufacturière du travail. Il spécifie que « c'est sir (*sic*) James Steuart qui a le mieux traité cette question. Son ouvrage [*An Inquiry into the Principles of Political Oeconomy* (1767)], qui a précédé de dix ans celui de Smith, est aujourd'hui encore à peine

¹³⁰*Ibid.*, p. 877.

¹³¹*Ibid.*, p. 896.

¹³²*Ibid.*, p. 878.

¹³³*ibid.*, p. 906.

¹³⁴*Ibid.*, p. 896 et Adam Ferguson, *History of Civil Society*, 1767, t. IV, ch. II (*sic*).

connu »¹³⁵. Cet emprunt lui est donc très précieux, car cette œuvre lui livre la base fondamentale de ce phénomène¹³⁶.

Par ailleurs, il importe de savoir que Marx et Engels ne conçoivent pas les stades de la division du travail de la même manière tout au long de leurs œuvres et nous pouvons ainsi identifier deux conceptions de ces stades. La première nous est livrée dans *Les Manuscrits de 1844, L'Idéologie allemande* et *Le Capital* tandis que la seconde conception se retrouve dans *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État* écrit en 1884 dont Engels est l'unique auteur, Marx étant décédé quelque temps auparavant avec un projet similaire en tête¹³⁷. *L'Idéologie allemande* nous indique que la propriété privée prend successivement les formes de celle que l'on retrouve dans les sociétés traditionnelles, ensuite communale dans l'Antiquité, puis la forme féodale au Moyen Âge et finalement celle de la propriété privée capitaliste. À ces stades, Engels ajoute celui du communisme primitif dans *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État*, la cause de ce changement de cap étant tout simplement la publication d'*Ancient Society* par Lewis Henry Morgan en 1877. Dans cette œuvre, devenue un classique de l'anthropologie évolutionniste, Morgan fait état du mode de vie des Iroquoiens qu'il considère comme représentant une société « sauvage » typique. Il nous apprend ainsi que ces derniers vivent non seulement sans propriété privée, mais avec une propriété commune. Engels, dans une lettre à Karl Kautsky, en date du 16 février 1884, soutient que :

sur les origines de la société, il existe un livre aussi décisif que Darwin l'est pour la biologie, et naturellement il a été découvert, une fois encore, par Marx ; c'est MORGAN: *Ancient Society*, 1877. Marx m'en a parlé, mais j'avais d'autres affaires en tête, et il n'y revint pas, ce qui lui était agréable, car il voulait introduire lui-même cet ouvrage auprès des Allemands, comme je le vois par ces extraits très détaillés. Morgan a redécouvert spontanément, dans les limites que lui

¹³⁵*Ibid.*, p. 894. Notons par ailleurs Marx, tout comme Smith, s'inspire de cet ouvrage, mais qu'à la différence de ce dernier il prend soin de citer cette source.

¹³⁶ Marx cite aussi Bernard Mandeville et Dugald Stewart, représentant des Lumières écossaises, sans toutefois que leurs apports soient aussi importants que celui de Ferguson dans l'élaboration de sa conception de la division du travail. *Ibid.*, p. 885 et p. 897.

¹³⁷Karl Marx et Friedrich Engels, *Werke*, t. 36, Berlin, Dietz, 1959, p. 108.

traçait son sujet, la conception matérialiste de l'histoire de Marx, et ses conclusions concernant la société actuelle sont des postulats absolument communistes¹³⁸.

Dans cette lettre, Engels témoigne de l'importance que Marx attribue au livre de Morgan. Les découvertes anthropologiques de Morgan y sont considérées aussi importantes que celles de Charles Darwin, pour qui Marx avait beaucoup d'estime.

La découverte d'un communisme primitif constitue un point névralgique dans l'évolution des concepts de division du travail et de sociétés de classes chez Marx et Engels. En effet, *L'Idéologie allemande* ne traite en aucun cas de ce que Morgan décrit comme un «communisme dans le foyer domestique»¹³⁹. La première phrase du premier chapitre du *Manifeste communiste* affirme que les luttes des classes structurent l'histoire¹⁴⁰, or dans l'économie communiste domestique, il n'y a pas (encore) de classes sociales. Engels est donc amené à réviser ses conceptions dans les préfaces des éditions successives du *Manifeste*. Dans l'édition allemande de 1883, la première réédition après la mort de Marx et un an avant la parution de *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État*, Engels annonce qu'il n'y aura plus de modification du texte même s'il prend soin de spécifier que « (depuis la dissolution de l'antique possession en commun du sol) l'histoire entière a été une histoire de lutte des classes »¹⁴¹. Il abonde dans le même sens dans la préface à l'édition anglaise de 1888 où il souligne que : « (depuis la dissolution de la société tribale primitive possédant le sol en commun) toute l'histoire de l'humanité a été une histoire des luttes de classes »¹⁴². Cela appuie la thèse qui est désormais associée à Marx et Engels, d'après laquelle la propriété privée et les classes sociales ne sont pas apparues au début de l'humanité, mais quelque part dans son stade

¹³⁸*Idem.*

¹³⁹Lewis Henry Morgan, *Ancient Society, or Researches in the Line of Human Progress from Savagery, through Barbarism to Civilization*, Londres: Macmillan and Co, 1877, p. 399.

¹⁴⁰Karl Marx et Friedrich Engels, « Le Manifeste communiste » dans Karl Marx, *op.cit.*, t. 1, p. 161.

¹⁴¹*Ibid.*, p. 1484.

¹⁴²*Ibid.*, p. 1485.

« barbare ». La propriété privée et les classes sociales ne seraient donc pas des éléments intrinsèquement naturels et ce n'est qu'avec le mariage de type conjugal et monogamique que naît la propriété privée et que la division du travail s'élabore de manière plus complexe. À ce titre, *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État* donne encore une fois l'occasion à Engels de revenir sur les théories de *L'Idéologie allemande*.

Dans un vieux manuscrit inédit composé par Marx et moi-même en 1846 [i.e. *L'Idéologie allemande*], je trouve ces lignes « la première division du travail est celle entre l'homme et la femme pour la procréation ». Et je puis ajouter maintenant : la première opposition de classe qui se manifeste dans l'histoire coïncide avec le développement de l'antagonisme entre l'homme et la femme dans le mariage conjugal, et la première oppression de classe, avec l'oppression du sexe féminin par le sexe masculin¹⁴³.

Nous constatons donc que si les théories des Lumières écossaises ont influencé Marx et Engels quant à leur première conception de la division du travail dans les sociétés traditionnelles, l'étude de Morgan sera aussi déterminante quant à l'évolution de la conception de la division du travail. Le livre de Morgan amènera de plus Marx et Engels à réviser leur histoire de la propriété privée et des classes sociales.

2.3 Comparaison des conceptions écossaises et marxiennes de la division du travail

Nous savons maintenant que les trois penseurs qui ont le plus influencé la conception de la division du travail chez Marx et Engels sont Ferguson, Smith et Morgan. C'est d'abord Ferguson qui joue un rôle déterminant quant à l'image qu'ils se font de la division du travail dans les sociétés « sauvages ». Nous devons aussi avoir en tête que la conception de Ferguson sur les sociétés traditionnelles est tout à fait typique de son époque. Ainsi, Millar, entre autres, effectue des constats similaires quant aux sociétés « sauvages ». Il ne faut donc pas s'étonner des nombreuses similitudes entre leurs conceptions des sociétés anciennes chez les Lumières écossaises.

¹⁴³ *Idem.*

Marx croit (à tort) que Ferguson est le premier écossais à traiter de la division du travail. Dans *Misère de la philosophie*, il affirme que : « bien avant M. Lemontey et dix-sept ans avant Adam Smith, élève de Ferguson, celui-ci a exposé nettement la chose dans un chapitre [de *L'Essai*] qui traite spécialement de la division du travail »¹⁴⁴. Marx va reprendre trois constats de Ferguson à cet égard et le premier se retrouve dans l'analyse de la division du travail dans les sociétés « sauvages ». Marx et Engels, dans *L'Idéologie allemande*, reprennent les conceptions précédemment soutenues par Ferguson à savoir que la première division s'effectue en fonction du genre. Selon ce point de vue, les hommes s'occupent de la chasse, de la guerre et de la politique pendant que les femmes s'occupent des affaires domestiques et de la filiation. Le second constat que Marx partage avec Ferguson est qu'une plus grande division du travail permet de produire plus, ces deux auteurs soutiennent en effet que la division du travail s'accroissant apporte avec elle une capacité infinie de production. Ils dénoncent aussi le fait, chacun à leur manière, que la division du travail crée une certaine aliénation pour les ouvriers. Ferguson souligne que les ouvriers tendent à devenir ignares, que la propriété leur est pratiquement refusée, que leur vertu citoyenne est menacée et qu'en conséquence ils ne devraient plus prendre part aux processus de décisions politiques. Il est hostile face aux gouvernements populaires qu'il accuse de générer le chaos. À ce sujet, il affirme :

Comment confier la conduite d'une nation à un homme dont toutes les vues se bornent au soin de sa préservation et de sa subsistance ? De pareils hommes, lorsqu'ils sont admis dans les conseils publics, ne sont propres qu'à porter dans les délibérations le trouble et la confusion, ou bien la corruption et l'esprit de servitude¹⁴⁵.

Marx partage les prémisses de Ferguson sur la division du travail, mais il n'en arrive pas aux mêmes conclusions. Autrement dit, les prémisses que Marx partage avec Ferguson sont que les ouvriers sont a) aliénés, b) privés de propriétés et c) privés des vertus citoyennes. La conclusion de Ferguson est que les ouvriers ne devraient pas participer au gouvernement alors que celle de Marx est que les ouvriers devraient s'emparer du gouvernement, en établissant la

¹⁴⁴Karl Marx, « Misère de la philosophie », dans *Ibid.*, p. 96.

¹⁴⁵Adam Ferguson, *op. cit.*, p. 283.

dictature du prolétariat. Cette différence dans leurs conclusions s'explique par le fait qu'ils n'ont pas la même méthode philosophique; plus précisément, Marx pratique la dialectique – ce qui n'est indubitablement pas le cas de Ferguson. Ainsi, Marx conçoit que les rapports de production contiennent des contradictions qui contiennent en elles-mêmes leurs possibilités de dépassements. Selon lui, l'aliénation des travailleurs s'effectue donc dans une dynamique avec les capitalistes. Donc si les ouvriers se réapproprient les moyens de production – et le pouvoir politique (ce qui est inévitable selon Marx), ils en viennent à subsumer la classe sociale qui les exploite; à savoir les capitalistes. Or, Ferguson ne pratique pas la dialectique. Il ne conçoit pas la possibilité d'un dépassement entre les couches sociales. Au contraire, les ouvriers sont de moins en moins de bons citoyens – dans la mesure où les attributs qui les définissent sont d'être aliénés, privés de richesses et de vertus citoyenne et les entrepreneurs deviennent de meilleurs citoyens dans la perspective où ils possèdent de plus en plus de richesses qui les rendent indépendants de fortunes et aptes à se consacrer pleinement aux affaires publiques. C'est la raison pour laquelle, Ferguson, contrairement à Marx, recommande d'exclure les ouvriers des gouvernements.

Par ailleurs, Marx reprend et critique les théories d'Adam Smith sur la division du travail. Dans les *Manuscrits de 1844*, il souligne, tout comme Smith, que «la division du travail est un moyen commode et utile, une habile utilisation des forces humaines au profit de la richesse sociale, mais elle diminue la faculté de chaque homme pris individuellement»¹⁴⁶. Reprenons l'exemple de la fabrique d'épingles de *La Richesse des nations* : plus les opérations sont divisées plus le nombre d'épingles produites croît. Or, chaque ouvrier ne fait qu'une simple opération dans laquelle il est spécialisé, sans pour autant savoir fabriquer une épingle complète. Marx reprend l'analyse de Smith pour la dépasser en traitant, plus en profondeur, de l'aliénation inhérente à ce processus : « quant à la nature de la division du travail, nous dit Marx, c'est-à-dire de la forme étrangère et aliénée de l'activité humaine en tant qu'activité sociale, les vues des économistes sont très obscures et contradictoires »¹⁴⁷. Smith, même s'il ne parle pas pour

¹⁴⁶Karl Marx « Économie et philosophie (Manuscrits parisiens 1844) » dans Karl Marx, *op.cit.*, t. 2, p. 104.

¹⁴⁷*Ibid.*, p. 103.

autant d'aliénation, est bien entendu conscient qu'un ouvrier qui ne fait que répéter le même mouvement mécanique tend à devenir ignare et il propose, en contrepartie, d'éduquer les ouvriers, mesure que Marx considère comme homéopathique puisqu'elle ne les émancipe que partiellement.

Marx reprend aussi l'analyse de Smith sur les liens entre la division du travail et l'étendue du marché, encore une fois dans une perspective critique. Rappelons que, selon Smith, la division du travail permet une productivité accrue, qui amène la croissance des richesses, de l'épargne et du capital disponible sur le marché, qui permet une plus grande division des opérations. Marx reprend donc l'analyse de Smith à ce sujet, mais en soutenant que la propriété privée est le tenant et l'aboutissant de ce cycle.

Dire que la division du travail et l'échange reposent sur la propriété privée, c'est affirmer que le travail est l'essence de la propriété privée, affirmation dont l'économiste [i.e Smith entre autres] ne peut faire la preuve, et que nous allons prouver aujourd'hui. C'est parce que la division du travail et l'échange sont des créations de la propriété privée qu'il est doublement établi que la vie humaine avait besoin de la propriété privée pour se réaliser et qu'elle a maintenant besoin de dépasser celle-ci¹⁴⁸.

Un peu plus loin, il explique que :

la division du travail est limitée par le marché. Le travail humain n'est que simple mouvement mécanique; l'essentiel est fait par les propriétés matérielles des objets. Il faut attribuer à un individu le moins d'opérations possible. Morcellement du travail et concentration du capital, insignifiance de la production de la richesse de masse. - La propriété privée et sa signification dans la division du travail¹⁴⁹.

Nous pouvons donc en conclure que Marx reprend les arguments de Smith sur la division du travail dans la seule et unique perspective de les critiquer et de les dépasser, cela est valable autant pour l'aliénation que pour le cycle économique engendrant la division du travail. En ce qui concerne l'aliénation, Smith sait bien que l'ouvrier perd son génie inventif

¹⁴⁸*Ibid.*, p. 104.

¹⁴⁹*Ibid.*, p. 105.

avec l'automatisation de la production. Marx part de ce constat pour soutenir que c'est l'ouvrier lui-même qui se perd dans ce processus, il s'agit, dans cette perspective, de l'aliénation subjective. Quant au cycle économique permettant la division du travail, Marx reprend l'analyse de Smith tout en prouvant qu'il est intrinsèquement lié à la propriété privée des moyens de production. Autrement dit, Smith est l'une des plus grandes sources d'inspiration de Marx sur la question de la division du travail parce qu'il lui permet de dépasser les paradigmes de l'économie politique classique.

Marx et Engels vont aussi reprendre les conceptions de Ferguson et Millar sur la division du travail dans les sociétés traditionnelles dans deux œuvres distinctes : d'abord dans *L'Idéologie allemande*, puis dans *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État*. Si dans *L'Idéologie allemande* les théories de Marx et Engels semblent près de ceux de Ferguson et Millar, Engels tend à s'en dissocier dans *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État*; surtout sur la question du rôle social des femmes. Dans *L'Idéologie allemande*, comme chez Ferguson et Millar, les femmes sont décrites comme étant les esclaves des chefs de familles et de tribus patriarcales¹⁵⁰; or, Engels, va corriger cette affirmation dans *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État* :

C'est une des idées les plus absurdes qui nous aient été transmises par le Siècle des Lumières que l'idée selon laquelle la femme, à l'origine de la société, a été l'esclave de l'homme. Chez tous les sauvages et tous les barbares du stade inférieur et du stade moyen, et même en partie chez ceux du stade supérieur, la femme a une situation non seulement libre, mais fort considérée¹⁵¹.

Cela prouve que même si Marx et Engels se réfèrent dans un premier temps aux Lumières écossaises pour décrire le rôle des femmes dans les sociétés « sauvages », l'œuvre de Morgan sur les sociétés anciennes force Marx et Engels à revoir leurs analyses.

¹⁵⁰Karl Marx et Friedrich Engels, « L'Idéologie allemande », dans Karl Marx, *op. cit.*, t.3, p. 1086.

¹⁵¹Friedrich Engels, *op. cit.*, p. 56.

Nous constatons donc que l'apport des Lumières écossaises à la réflexion marxienne sur la division du travail est incontournable. Smith et Ferguson sont les auteurs qui ont le plus influencé la pensée marxienne sur la division du travail et l'apport de Millar est lui aussi important, même si dans une moindre mesure. Ainsi, Marx a lu et discuté Smith et Ferguson dès sa jeunesse et il analyse et critique ses théories dès les *Manuscrits de 1844*. Il soutient que si la division du travail permet de produire plus et mieux, elle engendre aussi l'aliénation et la paupérisation des travailleurs, le développement des forces productives engendrant de nouveaux rapports de production dans lesquels les travailleurs ne peuvent s'épanouir. Marx et Engels reprennent aussi les conceptions de Ferguson sur la division du travail, mais dans un cadre plus historique qu'économique cette fois. Nous avons déjà observé les grandes similitudes entre leurs conceptions de la division du travail des sociétés « sauvages » dans *L'Essai* et *L'Idéologie allemande* où la division du travail s'effectue en fonction du genre et où la *familia* désigne un ensemble d'esclaves appartenant au même homme. Marx, puis Engels dans *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État*, reviennent sur cette prétendue domination grâce aux découvertes de Morgan car les femmes ont occupé, du moins dans les peuples iroquoiens, des rôles politiques décisionnels dans les conseils de tribus. Les femmes, socle de la filiation et capables de prendre des décisions politiques, n'étaient donc pas réellement des esclaves. Marx et Engels ont aussi des conceptions similaires à ceux de Ferguson quant à la division du travail dans les sociétés modernes. Tous trois soulignent les effets pervers de la division du travail dans les manufactures même s'ils arrivent à des conclusions différentes. Si l'aliénation empêche, selon Ferguson, les ouvriers de prendre part à la vie politique, on constate que c'est l'inverse qui se produit chez Marx et Engels : les ouvriers sont aliénés et doivent conséquemment s'émanciper en prenant le pouvoir politique. Autrement dit, leurs prémices sont identiques, mais leurs conclusions diamétralement opposées. Néanmoins, il existe certainement une influence de Ferguson sur les théories de Marx et Engels au sujet de la division du travail. Le cas de Millar est plus ambigu à cet égard, car nous constatons que ses conceptions sont très similaires à ceux de Ferguson et Smith, mais que Marx et Engels ne le mentionnent nulle part. Toutefois Millar est l'une des figures emblématiques des Lumières écossaises et nous considérons donc qu'il fait partie d'un courant de pensée sur lequel Marx et Engels s'appuient, sans pour autant y faire directement référence.

En dernier lieu nous constatons que la division du travail est un phénomène tout aussi important pour les historiens des Lumières écossaises que dans la conception matérialiste de l'histoire dans la perspective commune de l'histoire conjecturale. En tant que principe explicatif des transformations sociales au cours de l'histoire, la division du travail occupe une place prépondérante dans le cadre du type d'analyse socio-économique de l'histoire qui est commun tant à l'école historique écossaise qu'au matérialisme historique. Nous venons maintenant de renforcer le lien entre ces deux écoles en prouvant que la division du travail était non seulement un concept commun, mais aussi déterminant pour l'une comme pour l'autre. Il faut aussi avoir à l'esprit que la division du travail engendre des rangs ou des classes sociales différentes et que les rapports entre ceux-ci sont aussi un enjeu important pour l'histoire conjecturale.

CHAPITRE III

RANGS SOCIAUX ET CLASSES SOCIALES

L'attention particulière portée à la stratification sociale dans l'histoire constitue un principe explicatif tant dans l'histoire naturelle de l'humanité, telle que pratiquée par certains historiens des Lumières écossaises, que dans le matérialisme historique tel que développé par Marx et Engels. Le vocabulaire employé pour décrire les couches sociales n'est toutefois pas le même : les auteurs écossais utilisent, très majoritairement, la notion de rangs sociaux (*social ranks*) tandis que Marx et Engels adoptent le concept de classes sociales (*Klassen*). La signification de ces termes décrivant des différences socio-économiques et politiques n'est évidemment pas la même. Ces termes décrivent à la fois des distinctions factuelles, tout en renvoyant au concept normatif d'inégalité sociale. L'objectif du présent chapitre est d'expliquer les diverses utilisations du concept de rang chez les Lumières écossaises et celle du concept de classe dans la philosophie marxienne, dans le but d'en effectuer une comparaison. Nous examinerons aussi les origines intellectuelles du concept de classe chez Marx, afin de nous permettre de déterminer si les auteurs écossais exercent une influence sur celui-ci. Il s'agit donc, dans un premier temps, d'analyser le concept de rang chez des auteurs tels qu'Adam Ferguson, Adam Smith, John Millar et Sir James Steuart, c'est-à-dire d'examiner successivement la signification du terme de « rang » dans leurs œuvres, afin de voir si cette notion a une acception homogène chez eux. Dans un deuxième temps, notre analyse traitera des classes sociales dans *L'Idéologie allemande*, *Le Manifeste du parti communiste*, *Le 18 Brumaire de Louis-Napoléon Bonaparte*, *La Lutte des classes en France* et du *Capital*. Nous analyserons donc l'évolution de la signification de ces concepts. De plus, trois thèses développées dans la littérature secondaire à ce sujet retiennent aussi notre attention : celle de

Meek¹⁵² selon laquelle rang et classes sont des concepts presque interchangeable dans leurs œuvres, celle de Watson¹⁵³ qui, à l'inverse, croit qu'il n'existe pas de lien entre ces termes et que Marx arrive trop tard dans le débat sur les inégalités sociales qui avait cours chez les Lumières et, enfin, celle de Corfield¹⁵⁴ qui postule que la variation dans l'usage des termes « rang » et « classe » reflète un changement de la réalité sociale dans l'Angleterre du XVIII^e siècle et une nouvelle conception scientifique de la société. L'examen critique de leurs arguments respectifs doit clarifier la force et la pertinence du lien que nous tentons d'établir entre les genres de l'histoire naturelle de l'humanité et la conception matérialiste de l'histoire.

3.1 Rangs sociaux et classes sociales chez les Lumières écossaises

Le concept de rang social chez les Lumières écossaises renvoie à une conception hiérarchique des ordres sociaux. Leurs définitions des rangs sociaux ne sont toutefois pas homogènes puisque Ferguson, Smith, Millar et Steuart n'abordent pas cette problématique du même angle, quoique les déterminations économiques constituent un sujet récurrent chez ces derniers. Ferguson, dans son *Essai*, et plus précisément dans la quatrième partie intitulée « Des conséquences qui résultent des progrès des arts civils et des arts relatifs au commerce », s'intéresse aux rangs sociaux dans une perspective tant morale qu'économique. En effet, la perte des vertus citoyennes et l'appauvrissement intellectuel des ouvriers le préoccupent autant que la distribution inégale de la propriété. Dans *La Richesse des nations* de Smith, les rangs sont conceptualisés en fonction du rôle occupé par les groupes sociaux dans l'économie politique. Leur participation à la création de richesses est la préoccupation de Smith dans cette œuvre. En ce qui a trait à son élève, John Millar, son *Origin of Ranks* aborde la question des rangs sociaux dans une perspective historique où ceux-ci varient en fonction du stade de la société, chaque âge contenant ses propres rangs. Il soutient aussi que ces derniers sont

¹⁵²Roland L. Meek, *op. cit.*, p. 34.

¹⁵³George Watson, «Millar or Marx», *The Wilson Quarterly*, vol. 17, n° 1 (hiver 1993), p. 50.

¹⁵⁴Penelope Corfield, « From Rank to Class: Innovation in Georgian England », dans *History Today*, vol.37, n° 2 (1987). <http://www.historytoday.com/penelope-corfield/rank-class-innovation-georgian-england> (consulté le 1 mai 2013).

économiquement déterminés tout comme les autres rapports sociaux. Enfin, la position de Steuart, telle que développée dans *An Inquiry into the Principles of Political Oeconomy*, est différente de celle de ses contemporains dans la mesure où il différencie les concepts de rang et classe : le premier décrivant un ordre social et le second référant directement aux faits économiques. Donc, chez les Lumières écossaises, les rangs sociaux réfèrent souvent à des préoccupations économiques sauf pour Steuart qui emploie le vocable de classe à cet effet.

3.1.1 Les rangs sociaux chez Ferguson

Dans l'*Essai*, Ferguson soutient que l'appartenance d'un citoyen à un rang social est déterminée par la place qu'il occupe dans le commerce et dans les affaires. Cette position résulte de la division sociale du travail dans la mesure où celle-ci distingue deux rangs sociaux : celui des maîtres et celui de subalternes. Ferguson indique que le rang des maîtres est formé par les maîtres dans les manufactures, les hommes d'État et ceux qui exercent une profession libérale, tandis que le rang des subalternes est essentiellement formé par les ouvriers et les soldats¹⁵⁵. Selon lui, les maîtres tendent à s'élever vers la perfection morale et, *a contrario*, les subalternes s'avilissent en raison de leur ignorance. Il constate que : « dans tout état commerçant, malgré toute prétention à l'égalité des droits, l'élévation du petit nombre doit nécessairement produire l'abaissement du plus grand nombre »¹⁵⁶. Cette disparité se retrouve tant dans la manufacture, la vie politique, que dans l'armée. Dans la manufacture, le maître se cultive puisqu'il doit utiliser des réflexions générales ainsi que sa pensée tandis qu'au contraire l'ouvrier demeure inculte puisqu'il ne fait que répéter les mêmes mouvements. Il en va de même dans l'armée : l'officier devient habile dans les arts de la guerre (par exemple le commandement des troupes), alors que le soldat se borne à exécuter des mouvements avec son corps. Au niveau politique, cette différenciation se produit entre l'homme d'État qui doit nécessairement posséder une solide connaissance des affaires et ses subalternes. À ce sujet, il souligne que « l'homme d'État peut avoir un génie vaste et une profonde connaissance des

¹⁵⁵Adam Ferguson, *op. cit.*, p. 279-280.

¹⁵⁶*Ibid.*, p. 282.

affaires, tandis que les intermédiaires qu'il emploie ignorent jusqu'au système dans la combinaison duquel ils sont compris eux-mêmes »¹⁵⁷. En fait, le rang des maîtres nécessite l'art de penser alors que celui des subordonnés fait appel aux arts mécaniques ; c'est-à-dire à l'art d'exécuter.

3.1.2 Les rangs et les classes chez Smith

Adam Smith a une conception des rangs sociaux différente de celle de Ferguson puisque ce n'est pas la place dans le commerce, ou même ses qualités morales, qui déterminent l'appartenance d'un individu à un rang social, mais bel et bien le rôle qu'il occupe dans l'économie. La nuance est aussi subtile que la différence des préoccupations des deux auteurs : Ferguson vise à expliquer les conséquences de l'avancement du commerce et des arts (essentiellement manufacturiers) dans le développement de la société civile tandis que Smith cherche à décrire les mécanismes sociaux générant la richesse dans les sociétés commerçantes. Autrement dit, pendant que Ferguson se préoccupe de la pérennité des vertus citoyennes, Smith montre les vertus de l'économie de marché. Les rangs sociaux sont, dans cette optique, une préoccupation de second ordre pour lui. Quoi qu'il en soit, sa vision des rangs sociaux a un certain rayonnement à la fois au sein des représentants des Lumières écossaises, mais aussi chez Marx¹⁵⁸; elle est dès lors incontournable.

Nous retrouvons ainsi, dans *La Richesse des nations*, trois rangs sociaux dans les sociétés « civilisées » dont le critère de distinction est la source d'enrichissement : le propriétaire terrien qui reçoit une rente tirée des revenus de sa terre, l'homme d'affaires dont la source de revenus est le profit tiré de son capital et le travailleur qui vit de son salaire. Il souligne que l'entrepreneur et le travailleur sont dans une relation d'interdépendance :

¹⁵⁷*Ibid.*, p. 279-280.

¹⁵⁸Voir en particulier Karl Marx, « Économie et philosophie (Manuscripts parisiens 1844) », dans Karl Marx, *op. cit.*, t. 2.

Ainsi, la valeur que les ouvriers ajoutent à la matière se résout alors en deux parties, dont l'une paye leurs salaires, et l'autre les profits que fait l'entrepreneur sur la somme des fonds qui lui ont servi à avancer ces salaires et la matière à travailler. Il n'aurait pas d'intérêt à employer ces ouvriers, s'il n'attendait pas de la vente de leur ouvrage quelque chose de plus que le remplacement de son capital, et il n'aurait pas intérêt à employer un grand capital plutôt qu'un petit, si ses profits n'étaient pas en rapport avec l'étendue du capital employé¹⁵⁹.

Autrement dit, l'entrepreneur doit inévitablement engager des travailleurs sans quoi son capital ne fructifie pas et ne lui est d'aucune utilité. Inversement, un travailleur ne peut recevoir de salaire sans faire grandir le capital d'un entrepreneur d'où leur relation d'interdépendance.

Par ailleurs, Smith emploie le concept de classes sociales¹⁶⁰ en faisant référence aux économistes physiocrates français, et plus particulièrement au *Tableau économique* (1759)¹⁶¹ de Quesnay (1694-1774) et à la conception de l'économie de Colbert (1619-1683), contrôleur général des finances de 1665 à 1683, c'est-à-dire responsable ministériel des finances royales en France. Ces derniers emploient le terme de « classes sociales » plutôt que « rangs »¹⁶². Ils développent une vision de l'économie foncièrement basée sur l'agriculture. Smith reproduit la nomenclature de leur taxonomie économique en divisant, en cette occasion, la société en trois classes à savoir : la classe des propriétaires terriens, formée de rentiers, la classe productive où l'on retrouve les cultivateurs, les fermiers et les ouvriers de campagne et enfin la classe stérile, ou non productive, comprenant artisans, manufacturiers et marchands¹⁶³. Smith utilise d'abord le concept de « rangs », c'est-à-dire dès les premiers chapitres de *La Richesse des nations*, mais

¹⁵⁹Adam Smith, *op. cit.*, p. 118.

¹⁶⁰Adam Smith. *op. cit.*, t. II, Livre IV, ch. IX, p. 282 et sq.

¹⁶¹François Quesnay, *Tableau économique suivi de : Extraits des économiques royales de M. Sully*, Versailles, [s.n.], 1759.

¹⁶²Quesnay emploie effectivement le terme « classes » plutôt que « rangs » pour désigner les différentes couches sociales. Il s'agit en fait d'une traduction du latin au français du mot *classis* désignant des catégories d'un genre ou des groupes sociaux dans l'Antiquité romaine.

¹⁶³À l'encontre des physiocrates français, Adam Smith précise toutefois que cette classe est utile aux deux autres puisqu'elle fournit les produits manufacturés dont ils ont nécessairement besoin.

il emploie alternativement, dans le second tome, le concept de « classes » afin de rendre fidèlement les théories des physiocrates français. Autrement dit, l'utilisation de terme de classe est contextuelle.

Notons que chez Smith, les classes sociales correspondent aux rangs sociaux dans la mesure où il s'agit d'une catégorisation économique des couches sociales. Ainsi, le rang des propriétaires terriens correspond à la classe des propriétaires terriens puisqu'il désigne évidemment le même groupe social. C'est aussi le cas du rang des travailleurs qui regroupe les mêmes individus que la classe productive, à savoir les ouvriers – manufacturiers ou agricoles - et celui du rang des entrepreneurs qui concorde avec la classe stérile (non productive) où l'on retrouve essentiellement les manufacturiers et les marchands. La stratification sociale est donc conceptualisée de manière homogène dans *La Richesse des nations* nonobstant l'utilisation des termes « rangs » et « classes ».

3.1.3 Les rangs chez Millar

Ferguson et Smith traitent des rangs sociaux principalement à l'époque « civilisée »; la particularité de Millar à cet égard est de les placer dans une perspective historique. C'est en examinant l'histoire de l'humanité qu'il traite de la question centrale de *L'Origine des rangs* : celle de déterminer l'origine et la nature de l'autorité entre groupes sociaux, par exemple entre maris et femmes, pères et enfants, gouvernements et peuples, etc. Sa thèse est que les relations sociales, dont sont issus les rangs sociaux, sont historiquement déterminées par les relations économiques.

Il affirme qu'à l'âge des chasseurs, les rangs sociaux étaient déterminés en fonction des relations hommes-femmes, pères-enfants et chef-tribu. Selon lui, les femmes obéissaient à leurs maris et les enfants à leurs parents (sauf en Amérique où la société était matrilineaire et où les femmes participaient à la vie politique). Les membres de la tribu étaient quant à eux sous la tutelle du patriarche le plus important, à savoir le chef. Celui-ci dirigeait alors la production de biens nécessaires à la vie courante et détenait aussi le pouvoir politique. De plus, les rangs sociaux auraient pris une autre dimension lors du processus de sédentarisation. Il faut

comprendre qu'en passant d'un système de production basé sur la chasse et la pêche à une production basée sur l'agriculture et l'élevage, une famille ou un clan génère nécessairement plus de richesse¹⁶⁴, ce qui permet au clan de s'accroître. Il s'établit donc une distinction entre riches et pauvres engendrant inévitablement une stratification sociale. Les familles se distinguent donc les unes des autres par leur richesse, le mariage devenant par ailleurs le moyen privilégié par les familles riches de former des alliances politiques.

Celles-ci se retrouvent sous une autre forme au Moyen Âge : celle du féodalisme. Millar souligne que les avantages militaires et économiques des alliances entre villages sont manifestes car elles permettent une plus grande protection des populations ainsi qu'une relative stabilité au niveau de la production. Les chefs de villages s'en remettent à un grand chef, le roi, qui assure leur protection ainsi que celle de leurs vassaux. Les souverains dirigent la production et prennent les décisions politiques dans un système où leurs vassaux leur sont inféodés. Dans les nations « civilisées », les relations de rangs sociaux s'établissent selon les rapports gouvernements-peuples et maîtres-serviteurs¹⁶⁵. Millar souligne aussi que l'évolution des méthodes de production et des villes remet en question les rapports féodaux.

Avec l'avancement des arts et des métiers, il devient plus profitable de vendre son travail plutôt que de cultiver pour un seigneur et c'est aussi beaucoup moins pénible. Il s'en suit donc une vague d'exode rural : les paysans deviennent peu à peu des ouvriers dans les manufactures. Il s'en suit une perte de l'influence économique des nobles qui sont, très souvent, des propriétaires terriens. Mais ceux-ci gardent néanmoins les postes politiques les plus importants. *A contrario*, des gens de rangs inférieurs prennent la tête de la production et voient leur influence économique augmenter sans toutefois obtenir de reconnaissance politique. Cela crée, selon Millar, un contexte favorable à l'émergence de la démocratie.

¹⁶⁴John Millar, *op. cit.*, p. 70.

¹⁶⁵*Ibid.*, p. 246.

Il ne fait aucun doute que ces circonstances ont tendance à mettre en place un gouvernement démocratique. Puisque les personnes de rangs inférieurs sont placées dans une situation qui, du point de vue de leur subsistance, les rend peu dépendant de leurs supérieurs ; puisqu'aucun ordre ne peut s'appuyer sur la possession exclusive des richesses, et comme tous les hommes industriels peuvent entretenir l'espoir de gagner une fortune, il faut s'attendre à ce que la prérogative du monarque et de l'ancienne noblesse soit progressivement minée, que le privilège du peuple soit étendu dans la même proportion, et que le pouvoir, le gardien habituel de la richesse, soit dans une certaine mesure diffusé à tous les membres de la communauté¹⁶⁶.

Nous retrouvons un certain déterminisme économique dans cette affirmation ; entendu que c'est la bourgeoisie, et non plus la noblesse, qui contrôle l'économie et qu'elle n'est plus dépendante de cette dernière, elle se retrouve en mesure de réclamer un autre partage des pouvoirs politiques. Millar soutient aussi que les rois étaient tournés vers la tyrannie et l'oppression et que cela a inspiré la liberté et l'indépendance au peuple¹⁶⁷.

3.1.4 Les rangs et les classes chez Sir Stuart

Sir James Stuart publie *An Inquiry into the Principles of Political Oeconomy* en 1767 soit la même année de publication que *L'Essai* de Ferguson et neuf ans avant *La Richesse des nations* de Smith, cet ouvrage devenant alors le premier traité d'économie politique écossais. Il est certain que Smith avait rencontré Stuart, qu'il avait lu son livre et qu'il s'en était inspiré pour écrire *La Richesse des nations*¹⁶⁸. Or, à la différence de Ferguson, Smith ou Millar, Stuart emploie alternativement les notions de rangs et de classes. Il convient ici de décrire les usages qu'il en fait afin de voir que la notion de classe sociale est aussi présente chez les auteurs du mouvement des Lumières en Écosse.

¹⁶⁶*Ibid.*, p. 288.

¹⁶⁷*Ibid.*, p. 289.

¹⁶⁸Stuart était non seulement un contemporain de Smith, mais aussi membre du Poker Club tout comme Ferguson et Hume. (voir *supra* note 112) Smith, dans une lettre à son ami Pulteney en date du 3 septembre 1772 (Adam Smith, *Works*, t. 6, Oxford: University Press, 1976, p. 163), se flatte d'avoir corrigé ses principes. Notons que Marx connaissait aussi *An Inquiry into the Principles of Political Oeconomy*. Il y réfère quelques fois dans le capital lors qu'il traite des physiocrates et de l'économie politique bourgeoise. Cependant, à la différence de Smith, il cite les références à cette source.

Le concept de rang social chez Sir James Steuart renvoie à un ordre social plus qu'à une forme de relation à l'économie comme cela est le cas chez Smith, Ferguson et Millar. Les quatre facteurs déterminant l'appartenance à un rang social sont la naissance (entendue comme filiation), l'éducation, les habitudes et l'ambition sociale. Il soutient que :

Le rang est déterminé par la naissance, l'éducation, ou les habitudes. Un homme accepte avec difficulté le fait de descendre d'un haut niveau de vie vers un niveau inférieur ; et quand des circonstances accidentelles l'ont conduit pendant un certain temps, à vivre en dessous du niveau du rang dans lequel sa naissance et son éducation l'ont placé, son ambition le pousse vers son élévation¹⁶⁹.

Steuart accorde ici une place primordiale à la filiation, car il s'agit du premier facteur qu'il énumère dans sa définition du rang social. La filiation, surtout dans le cas de la noblesse, permet donc de discriminer deux personnes de rangs différents ayant la même éducation, les mêmes habitudes et les mêmes ambitions. Il faut aussi souligner que l'usage courant au XVIII^e siècle du terme « rang » renvoie à un ordre social dans la société féodale¹⁷⁰.

Si la notion de rang chez Steuart réfère à un ordre social, le concept de classe sociale relève, pour sa part, d'une catégorisation économique des membres de la société et plus précisément par rapport à leurs activités productives. Il distingue donc deux classes sociales : celle des fermiers, qui produit des moyens de subsistance et celle des gouvernants « parce que leur occupation est de se procurer eux-mêmes leur subsistance en dehors du caractère superflu du fermier, et par un travail adapté au besoin de la société »¹⁷¹. Cette classe réfère sans doute à ceux qui occupent une profession libérale ou aux hommes d'État. En contrepartie, la classe inférieure ne contient pas seulement les fermiers et les travailleurs agricoles, mais aussi les autres travailleurs qui produisent des biens vitaux. Il affirme par exemple, un peu plus loin, que

¹⁶⁹Sir James Steuart, *An Inquiry into the Principles of Political Oeconomy*, 2v, Chicago: Chicago University Press, 1966, p. 270, (c'est nous qui traduisons).

¹⁷⁰Penelope Corfield, *op. cit.*

¹⁷¹Sir James Steuart, *op. cit.*, p. 43, (c'est nous qui traduisons).

le cordonnier appartient aux « classes inférieures »¹⁷² d'où l'utilisation du vocable de classe laborieuse.

Steuart se distingue de ses contemporains, au sujet de la stratification sociale, par le fait qu'il emploie les termes de rang et classe dans l'acception contemporaine de ces notions où la première réfère à l'ordre social et la seconde à une catégorisation économique des membres de la société. La distinction entre les deux concepts est donc claire chez cet auteur, mais n'est pourtant pas reprise par tous les autres représentants des Lumières écossaises qui utilisent parfois le mot rang, comme le fait Millar par exemple, pour faire référence à une position économique.

L'usage des termes « rangs » et « classes » n'est pas strict et varie en fonction des auteurs. Nous notons toutefois que les représentants des Lumières écossaises utilisent souvent, mais pas invariablement, le vocable de « rang » lorsqu'ils réfèrent à un ordre, une hiérarchie traditionnelle, de la société tandis que le mot « classe » fait plutôt appelle à une taxonomie économique de la société. En fait, le vocabulaire employé pour désigner les stratifications sociales est en mutation vers la fin du XVIII^e et le début du XIX^e siècle¹⁷³. Steuart et Smith sont des témoins de l'évolution de ces termes puisqu'ils écrivent leurs œuvres à cette période charnière (1767 pour *An Inquiry into the Principles of Political Oeconomy* et 1776 pour *La Richesse des nations*), et qu'ils y emploient alternativement les deux termes.

3.2 Les classes chez Marx et Engels

Le concept de classes sociales occupe une place prédominante dans la conception matérialiste de l'histoire telle qu'élaborée par Marx et Engels. Ils élaborent la relation des classes sociales à l'histoire dans une démarche à la fois philosophique et politique visant, entre

¹⁷²*Ibid.*, p. 79.

¹⁷³Penelope Corfield, *op. cit.*, et Steven Wallech. « Class versus Rank: The transformation of Eighteenth-Century English Social Terms and Theories of Production », *Journal of the History of Ideas*, vol. 47, n° 3 (juil.-sep., 1986), p. 409-413.

autres, à récuser l'idéalisme allemand au profit d'une conception matérialiste et socialiste de l'humanité.

3.2.1 De l'idéalisme allemand au matérialisme marxien

Le point de départ philosophique de l'analyse marxienne est entre autres le rejet de l'idéalisme des philosophes allemands, plus particulièrement hégéliens, et une critique du matérialisme tel que proposé par Feuerbach. En ce qui concerne la philosophie de l'histoire, ce renversement déplace le sujet de l'histoire de l'Esprit à l'être humain et à la manière dont il reproduit sa propre existence. Marx et Engels font état de ces préoccupations dans *L'Idéologie allemande*¹⁷⁴. Ils affirment à cet égard que :

Les présuppositions dont nous partons ne sont pas arbitraires; ce ne sont pas des dogmes; il s'agit de présuppositions réelles, dont on ne peut s'abstraire qu'en imagination. Il va d'individus réels, de leur action, de leur condition d'existence matérielle, soit qu'ils les aient trouvées toutes prêtes, soit qu'ils les aient créées par leur propre activité. Ces présuppositions sont donc susceptibles d'être vérifiées de manière purement empirique¹⁷⁵.

Cet extrait révèle leur rejet de la définition hégélienne du réel. Hegel définit, dans la préface de *Principes de la philosophie du droit* le réel comme rationnel : « ce qui est rationnel est effectif et ce qui est effectif est rationnel »¹⁷⁶. Or, l'usage de vocables tels que « conditions d'existence matérielles » ou « de manière purement empirique » contredit la définition hégélienne du réel puisque, selon la lecture marxienne, rationnel s'oppose indubitablement à matériel ou empirique. Cela se répercute inévitablement sur leur philosophie de l'histoire.

Par conséquent, la conception matérialiste de l'histoire ne traite pas du développement de l'Esprit à travers l'art, la religion ou la philosophie comme chez Hegel, mais bien de la

¹⁷⁴Karl Marx et Friedrich Engels, « L'Idéologie allemande », dans Karl Marx, *op. cit.*, t. 3 p. 1037 et sq.

¹⁷⁵*Ibid.*, p. 1054.

¹⁷⁶G.W.F. Hegel, *Principes de la Philosophie du Droit*, Trad. de l'allemand par Jean-François Kervégan. Paris: P.U.F., coll. « Fondements de la politique », 1998, p. 84.

manière dont les êtres humains structurent économiquement et socialement leur existence. Ainsi, les rapports de l'humain avec la nature et des humains entre eux acquièrent une importance primordiale. Marx et Engels en font même la base de leur conception de l'histoire, d'où le nom de matérialisme historique. Toujours dans *L'Idéologie allemande*, ils soutiennent que :

La première présupposition de toute l'histoire humaine c'est, naturellement, l'existence d'individus humains vivants. Le premier état de fait à constater, c'est donc l'organisation corporelle de ces individus et la relation qui en résulte pour eux avec le reste de la nature [...] Toute historiographie doit partir de ces bases naturelles et de leur modification par l'action des hommes au cours de l'histoire¹⁷⁷.

Dans ce glissement de l'épicentre de l'histoire de l'Esprit vers l'humain nous retrouvons donc deux préoccupations désormais centrales : l'organisation des humains entre eux, c'est-à-dire la société, et leur relation avec la nature. La manière dont ces rapports se modifient au cours du temps constitue donc le sujet de l'histoire. En ce sens, le fait de produire les moyens d'existence apparaît dès lors comme un moment charnière de l'histoire parce que le fait de produire ces moyens contient *primo* les rapports de l'humain avec la nature, et *secundo* les rapports entre humains. Il en résulte que l'activité de production occupe nécessairement une place importante, voir centrale, dans la conception marxienne l'histoire.

Toutefois, bien que la production des moyens de vivre occupe une place primordiale dans l'ensemble des activités humaines, elle n'est pas la seule à être analysée par Marx et Engels. Selon eux, les activités de production déterminent l'ensemble des autres faits sociaux. Toujours dans *L'Idéologie allemande*, ils soutiennent que « des individus déterminés, exerçant une activité productive déterminée, nouent des relations sociales et politiques déterminées. L'observation empirique doit, dans chaque cas particulier, faire ressortir empiriquement et sans aucune mystification ni spéculation le lien de la structure sociale et politique avec la production »¹⁷⁸. Autrement dit, l'activité productive demeure structurellement la source des

¹⁷⁷Karl Marx, Friedrich Engels, *op. cit.*, p. 1054-1055.

¹⁷⁸*Ibid.*, p. 1055.

relations sociales et politiques, mais ces dernières doivent aussi être analysées, ne serait-ce qu'à partir de ce constat. Les relations sociales, politiques, tout comme la production d'idées, sont distinctes, mais souvent (bien que pas invariablement) déterminées par les modes de production – par exemple, certaines mesures politiques peuvent aussi influencer les modes et rapports de productions.

3.2.2 De la production aux classes sociales

Cette activité de production engendre, en toute époque et en tout lieu, des modes de production dont sont issus des rapports sociaux de production. Par mode de production, Marx entend l'organisation sociale des activités de productions (moyens de production, forces productives, type de production, par exemple agricole, industriel, etc.). Les modes de production caractérisent, selon Marx et Engels, les diverses époques de l'humanité. Ainsi, l'Antiquité a pour principaux modes de production l'artisanat et l'esclavage tandis que l'époque féodale, qui correspond au Moyen Âge, se définit par la production agricole basée sur le servage. L'époque capitaliste se forme quant à elle à partir de la manufacture et plus tard l'usine – en d'autres mots l'industrie - et le prolétariat constitue sa force productive. Dans la société communiste, telle que conçue par Marx et Engels, la production est collectivisée, c'est-à-dire qu'il n'y a plus de classe sociale car tous participent aux activités de production.

De chaque mode de production se dégagent des rapports de production qui forment les classes sociales. À cet effet, l'artisanat et l'esclavage de l'Antiquité divisent la société en citoyens, métèques et esclaves dans la Grèce antique; et en patriciens, plébéiens et esclaves dans la société romaine. Les esclaves y composent la principale force de production alors que les moyens de production sont, comme nous venons de le mentionner, artisanaux : poteries, vins, huiles et agriculture élémentaire. Les classes sociales présentes à l'époque féodale sont celles issues du servage : les serfs et les nobles. Les serfs, qui composent la force productive, s'occupent essentiellement de l'agriculture. Les nobles s'occupent par ailleurs de la défense du territoire et du pouvoir politique.

En ce qui a trait à l'époque capitaliste, les moyens de production, les forces productives et les classes sociales sont chez Marx et Engels beaucoup plus complexes que la seule opposition entre prolétaires et bourgeois. Les moyens de production, essentiellement privés et aux mains de la bourgeoisie, ne sont pas seulement industriels, mais aussi agraires, quoiqu'un mouvement d'émigration se dessine des campagnes vers la ville. Les forces productives sont donc paysannes, mais de plus en plus prolétariennes :

Toutefois, notre époque – l'époque de la bourgeoisie – se distingue des autres par un trait particulier : elle a simplifié les antagonismes de classe. De plus en plus, la société se divise en deux grands camps ennemis, en deux grandes classes qui s'affrontent directement : la bourgeoisie et le prolétariat¹⁷⁹.

Nous aimerions insister ici sur « de plus en plus la société se divise en deux grands camps ». Selon Marx et Engels, la société bourgeoise n'est *a priori* pas réductible à une simple opposition prolétaires/bourgeois; mais qu'elle tend à le devenir. Cela laisse donc présager que la société capitaliste contient plus de deux classes sociales. Les paysans, les prolétaires, les lumpenprolétaires (littéralement les prolétaires en haillons), les petits bourgeois, les bourgeois (industriels et commerçants) et l'aristocratie (financière et propriétaires terriens) forment les six classes sociales que l'on répertorie chez Marx, dans les sociétés capitalistes¹⁸⁰. Or la société bourgeoise, selon Marx et Engels, tend peu à peu à polariser ces classes sociales en deux grands groupes. Les paysans se prolétarisent en quittant leur campagne pour la ville afin d'y vendre leur force de travail et y espérer un meilleur sort que le servage. Les lumpenprolétaires forment

¹⁷⁹Karl Marx et Friedrich Engels, dans Karl Marx, *op. cit.*, t. 1, p. 162.

¹⁸⁰Ces classes sociales, et leurs interactions, sont décrites, entre autres, dans *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte* (1852). Voir Karl Marx, « Le 18 Brumaire de Louis Napoléon Bonaparte », dans Karl Marx, *op. cit.*, t. 4, p.431 et suiv. Marx y décrit les événements autour de la deuxième République et du Second Empire en France. La lutte des classes y est le concept central de l'analyse historique des événements. Il énumère les classes suivantes : bourgeoisie industrielle (capitaliste), aristocratie financière, la classe moyenne, c'est-à-dire la petite bourgeoisie industrielle, commerçante ou artisanne, le prolétariat, le lumpenprolétariat, et les paysans (voir *Ibid.*, p. 445). Nous retrouvons aussi ces six classes sociales dans *La Lutte des classes en France* (1850) qui relate les événements historiques de la deuxième République française. (voir Karl Marx, « La Lutte des classes en France », dans Karl Marx, *op. cit.*, t.4, p. 238 et sq.) Enfin, notons que ces classes sociales sont aussi énumérées, de manière éparse, dans le *Manifeste du parti communiste* (voir Karl Marx et Friedrich Engels, « Le Manifeste communiste », dans Karl Marx, *op. cit.*, t. 1, p. 157 et sq.).

en soi une sous-couche relativement distincte du prolétariat. La principale différence entre eux et le reste du prolétariat est qu'ils sont trop pauvres, donc extrêmement soumis à la nécessité, ce qui les empêche, en partie, de prendre part à l'activité politique. La petite bourgeoisie, pour sa part, tend à se répartir entre les deux principales classes sociales. Autrement dit, le petit commerçant est ou bien victime de la concurrence du grand capital, ce qui entraîne sa faillite et sa prolétarianisation, ou bien victime de son succès, il fait fortune et rejoint ainsi les rangs de la bourgeoisie. À cet égard, notons que la petite bourgeoisie a plus tendance à se prolétarianiser qu'à s'embourgeoiser. L'aristocratie financière, formée entre autres par les banquiers et les propriétaires terriens, détient quant à elle, tout comme la bourgeoisie, le capital. Ceux-ci se fondent avec la bourgeoisie pour former la classe capitaliste. Dès lors l'antagonisme de classes dans la société capitaliste devient « de plus en plus »¹⁸¹ simplifié entre bourgeois et prolétaires ou encore entre capitalistes et travailleurs.

Ces rapports de production entre les classes sociales engendrent un antagonisme social entre dominants et dominés¹⁸². Cet antagonisme donne lieu à la lutte des classes : le concept central de la philosophie sociale marxienne. Marx et Engels ne sont pas, bien entendu, les créateurs du concept de lutte des classes et de son application à l'histoire. C'est plutôt François Guizot qui, dans son cours sur *l'Histoire générale de la civilisation en Europe depuis la chute de l'Empire romain jusqu'à la Révolution française*, donné à la Sorbonne en 1828, explique que le progrès historique, en particulier dans l'histoire moderne et dans la Révolution française, est le fruit de la lutte des classes sociales¹⁸³. Il dit à ses étudiants que :

¹⁸¹Karl Marx et Friedrich Engels, « Le Manifeste communiste », dans Karl Marx, *op. cit.*, t.1, p. 162.

¹⁸² Cette opposition s'exprime économiquement dans la plus-value (voir le premier livre du *Capital* dans Karl Marx, *op. cit.*, t. 1, p. 838 : chapitre XI « taux et masse de la plus-value »). Sur une droite AC exprimant le coût de production entrecoupé d'un point B ; le segment AB représente le salaire et le segment BC représente le profit du capitaliste ou encore le surtravail. Ainsi l'ouvrier donne du temps de travail au capitaliste qui l'absorbe sous la forme de plus-value, qui constitue le socle de son profit. Cet antagonisme s'exprime aussi sur le terrain politique dans la lutte pour le contrôle du pouvoir entre partis bourgeois et partis prolétariens.

¹⁸³François Guizot, *Cours d'histoire moderne: Histoire générale de la civilisation en Europe depuis la chute de l'Empire romain jusqu'à la Révolution française*, Paris, Pichon & Didier, 1828.

Le troisième grand résultat de l'affranchissement des communes, c'est la lutte des classes, lutte qui constitue le fait même, et remplit l'histoire moderne. L'Europe moderne est née de la lutte des diverses classes de la société. Ailleurs, Messieurs, et je l'ai déjà fait pressentir, cette lutte a amené des résultats bien différents: en Asie, par exemple, une classe a complètement triomphé, et le régime des castes a succédé à celui des classes, et la société est tombée dans l'immobilité. Rien de tel, grâce à Dieu, n'est arrivé en Europe. Aucune des classes n'a pu vaincre ni assujettir les autres; la lutte, au lieu de devenir un principe d'immobilité, a été une cause de progrès; les rapports des diverses classes entre elles, la nécessité où elles se sont trouvées de se combattre et de se céder tour-à-tour; la variété de leurs intérêts, de leurs passions, le besoin de se vaincre, sans pouvoir en venir à bout, de là est sorti peut-être le plus énergique, le plus fécond principe de développement de la civilisation européenne¹⁸⁴.

Cependant, Marx et Engels sont les premiers à faire de la lutte des classes le moteur de l'histoire de l'humanité. Chaque période historique, et non seulement la modernité européenne, contient, selon eux, diverses classes sociales en lutte pour le pouvoir politique et économique. Quand une classe sociale s'empare du contrôle de l'économie, et subséquemment du pouvoir politique au détriment d'une autre classe sociale, l'humanité change d'époque. Ainsi le passage du féodalisme au capitalisme s'explique, chez Marx et Engels, par le fait que la bourgeoisie a pris le contrôle de l'économie puis le contrôle du pouvoir politique lors des révolutions anglaise, américaine et française notamment. Ils prédisent l'avènement de la société communiste par le renversement de la bourgeoisie par le prolétariat : « mais la bourgeoisie n'a pas seulement forgé les armes qui lui donneront la mort; elle a en outre produit les hommes qui manieront ces armes – les travailleurs modernes, les *prolétaires* »¹⁸⁵.

3.3 Interprétations du lien entre rangs et classes

La thèse de Meek sur le lien entre « rang social », tel que le terme est défini par les historiens de l'école historique écossaise, et « classe sociale » dans la philosophie marxienne est qu'il s'agit de termes interchangeable. L'un des arguments de Meek à l'appui de cette thèse est qu'il est possible d'effectuer un rapprochement entre les rangs sociaux et les classes sociales puisque ces concepts renvoient à une catégorisation économique des couches sociales et que

¹⁸⁴*Ibid.*, p.158.

¹⁸⁵Karl Marx et Friedrich Engels, « Le Manifeste communiste », dans Karl Marx, *op. cit.*, t. 1, p. 168.

les auteurs de l'école historique écossaise ont une conception matérialiste et sociale de l'histoire. Par exemple, les rangs sociaux chez Millar ne sont pas naturels et immuables puisqu'ils se modifient selon les événements sociohistoriques¹⁸⁶; c'est-à-dire que chaque âge de la société contient des rangs sociaux qui lui sont propres, ce qui est aussi le cas de la conception matérialiste de l'histoire. L'autre argument de Meek est que Marx reconnaît qu'il n'est pas l'inventeur du concept de classe, en tant qu'anatomie économique de la société, et qu'il l'a puisé chez des économistes et des historiens « bourgeois » tels que James Steuart et François Guizot¹⁸⁷. Meek affirme que Millar était attentif à cette anatomie économique de la société¹⁸⁸ mais spécifie toutefois que les Lumières écossaises ne sont pas marxistes avant la lettre. En guise d'exemple, Meek souligne que Millar ne voit pas, tel que Marx l'a constaté, que la relation travail-capital est basée sur l'exploitation ni que la lutte des classes est le moteur de la dialectique de l'histoire¹⁸⁹. Néanmoins, cela n'empêche pas, selon lui, que les deux concepts soient très proches l'un de l'autre, voire même similaires.

L'argumentaire de Meek est convaincant dans le cas du rapprochement entre Millar et Marx, mais l'analyse de l'utilisation des concepts de rangs et de classes chez d'autres auteurs des Lumières écossaises, notamment chez Smith et Steuart, vient toutefois nuancer la pertinence de ses arguments. Dans un premier temps, la correspondance des concepts de rangs et de classes chez Smith semble renforcer la thèse de Meek puisqu'il s'agit, dans les deux cas d'une catégorisation économique des couches sociales. Ce critère de catégorisation, la place occupée dans la production de marchandises, est le même que celui de Marx. Le rapprochement effectué par Meek a toutefois une limite importante puisque les groupes sociaux ne sont évidemment pas les mêmes chez Smith (propriétaires terriens, hommes d'affaires et

¹⁸⁶Ronald L. Meek. *op. cit.*, p. 44.

¹⁸⁷*Idem.*

¹⁸⁸*Idem.*

¹⁸⁹*Ibid.*, p. 45.

travailleurs) que chez Marx (aristocrates, bourgeois, petits-bourgeois, prolétaires, etc.). Leur taxonomie est indubitablement différente, ce qui rend le rapprochement plus difficile.

Le cas de Steuart est différent puisque, contrairement à Smith, il différencie clairement les concepts de rangs et de classes. Puisqu'il conçoit les rangs sociaux comme des entités naturelles relevant d'un ordre social, il est évident que sa conception à ce sujet a peu d'impacts sur la pensée de Marx. À l'inverse, sa conception des classes sociales a certainement eu une influence sur celle de Marx. On se retrouve donc dans une situation où il n'y a pas de compatibilité entre les notions « rang » et « classe », mais où il existe une utilisation commune du concept de classes sociales.

Watson défend quant à lui la thèse opposée à celle de Meek. Il rejette, dans son article « Millar or Marx ? », les concepts socio-économiques marxistes¹⁹⁰. Selon lui, les concepts de rang social et classe sociale n'ont rien à voir¹⁹¹ puisque l'un divise la société en ordres sociaux basés sur la filiation, le statut social et la propriété, alors que l'autre divise grossièrement la société en deux groupes : celui des riches et celui des pauvres. Il affirme que des concepts non marxistes sont à même de décrire les inégalités sociales. En effet, bien que ces deux notions tentent de décrire les inégalités socio-économiques, Watson affirme que Millar préfère parler de subordination des rangs plutôt que de lutte des classes¹⁹². Selon lui, l'approche par rangs sociaux est plus fructueuse que celle des luttes de classes ; il va même plus loin en soutenant qu'il nous faut abandonner le concept de classe sociale. Son argument central est que cette approche divise grossièrement la société en deux groupes plus ou moins homogènes, tandis que d'autre part, les rangs sociaux découpent la société en plusieurs tranches. Cette dernière approche serait donc plus apte à décrire la complexité sociale entourant les inégalités¹⁹³. Le

¹⁹⁰ George Watson, *op. cit.*, p. 51.

¹⁹¹ *Idem.*

¹⁹² *Idem.*

¹⁹³ George Watson, *op. cit.*, p. 52.

noeud de son argument est donc qu'il est possible d'étudier les différences sociales sans pour autant utiliser le concept de classe sociale. À ce sujet, il affirme que :

La sociologie des Lumières écossaises portait sur les inégalités sociales ou la subordination des rangs et les facteurs à son origine pour, aussi, ce qui cause ses transformations. Ceci vient appuyer l'argument selon lequel il était, et il est toujours possible, de porter un intérêt intelligent et même théorique sur la différenciation sociale sans pour autant s'intéresser aux classes telles que Marx les entendait¹⁹⁴.

À cet égard, l'autre principal argument de Watson est que le débat philosophique sur les inégalités sociales se déroule entre 1748, année où paraît *L'Esprit des lois* de Montesquieu, et 1776, année où Smith traite des rangs sociaux dans *La Richesse des nations*. Entre temps, Ferguson et Millar ont été acteurs de ce débat alors que Marx ne fait qu'arriver en retard dans celui-ci : il n'en est que faussement un acteur. En dernière analyse, les inégalités sociales sont une affaire de rangs, tels que les Lumières écossaises l'entendent, et non de classes au sens marxiste du terme.

L'argument de Watson, qui soutient que les classes sociales découpent les couches sociales en tranches trop grossières, alors que le découpage en rangs est plus précis, car il existe, selon lui, plus de rangs sociaux que de classes sociales est en fait irrecevable puisqu'il existe plus de classes sociales chez Marx que de rangs chez Ferguson, Smith ou Millar. Marx nomme six classes sociales (ou cinq si l'on considère que le lumpenprolétariat fait partie du prolétariat), alors que Ferguson se réfère à deux groupes sociaux, Smith à trois rangs ou classes et Millar à quatre rangs.

¹⁹⁴*Idem.*

Tableau 3.1
Nombre de groupes sociaux dans les sociétés «civilisées» selon les auteurs

Groupes sociaux/auteurs	Ferguson	Smith	Millar	Marx
1	Maîtres	Propriétaires terriens	Noblesse	Aristocratie
2	Subalternes	Hommes d'affaires	Bourgeoisie	Bourgeoisie
3		Travailleurs	Ouvriers	Petite bourgeoisie
4			Paysans	Prolétariat
5				Lumpenprolétariat
6				Paysannerie

L'autre argument de Watson, relatif aux inégalités sociales, est tout aussi irrecevable puisqu'il n'explique pas en quoi le fait d'arriver plus tard dans ce débat implique nécessairement le fait d'arriver trop tard. En effet pourquoi est-ce que ce débat aurait lieu strictement entre 1748 et 1776 ? Ne pourrait-il pas en être autrement ? Et pourquoi ne serait-il pas possible de débattre des inégalités sociales après 1776 ?

À notre avis, les deux positions, celle de Meek et celle de Watson, sont indéfendables. En premier lieu parce que Meek ne semble pas saisir la nuance qui existe entre les deux concepts et ensuite parce que Watson ne semble pas saisir la portée du concept de classes sociales. La position que nous voudrions défendre est qu'il existe bel et bien une différence entre rang et classe, mais que cette différence ne rend pas les termes irréconciliables. De notre point de vue, un rang social, dans l'acception écossaise du terme, signifie une distinction sociale basée sur la richesse (acquise par le commerce) ou l'ordre social. Une classe sociale, au sens marxiste du terme, est, quant à elle, un groupe de personnes, défini par rapport à leur position dans l'économie et surtout en ce qui concerne les rapports de production ; autrement

dit par la lutte entre des groupes pour le contrôle des moyens de production. La nuance est à la fois mince et évidente ; la différence est que l'une se fonde sur la position par rapport à la propriété ou le revenu et que l'autre est en lien avec les rapports de production. Bref, il semble possible de rapprocher ces deux concepts et éventuellement soutenir que Marx s'inspire de Millar, Smith et Ferguson pour forger sa conception des classes sociales.

Étant donnée, la caducité des deux voies opposées proposées par Meek et Watson il nous reste encore une troisième voie à explorer : celle de Penelope Corfield¹⁹⁵. Celle-ci explique la distorsion entre les termes de « rangs » et « classes » par un changement linguistique dans l'Angleterre du XVIII^e siècle. Elle soutient que l'industrialisation crée des nouvelles réalités sociales qui doivent être décrites par des nouveaux mots. De cette manière, « classe » est devenue plus apte à décrire la réalité sociale que « rang ». Elle souligne que le terme de rang relève d'une conception aristocratique et féodale de l'ordre « naturel » de la société où chaque couche sociale est soigneusement rangée dans le but de garantir cet ordre. En ce sens, il ne peut y avoir de « conflit de rang » ou de « lutte des rangs », les rangs sociaux sont donc forcément statiques. À l'inverse, les classes sociales seraient, selon elle, le fruit d'une conception moderne et scientifique de la société où les groupes sociaux peuvent se classer scientifiquement en taxons. Le concept de classe réfère à un statut socio-économique, et non un statut attribué à la naissance par la filiation. En ce sens, le concept de classe est plus apte à décrire la réalité de la société industrielle que le concept de rang qui serait plus approprié dans l'analyse de la société féodale; d'où ce changement paradigmatique. Selon elle, Marx et les socialistes radicalisent ce tournant conceptuel par son analyse économiste de la société. À ce sujet, elle affirme que :

Par conséquent, lorsque Karl Marx et d'autres écrivains socialistes du début du XIX^e siècle ont commencé à tourner cette analyse sociale à des fins plus radicales, le concept de classes et une discussion des bases de leurs théories économiques étaient déjà entamés. L'effondrement de la hiérarchie stricte et la perspective d'une nouvelle formation sociale - que ce soit sous forme de

¹⁹⁵ Penelope Corfield, *op. cit.*

conflit ou de coopération, avait été développé bien avant l'avènement de l'usine et de la production de masse¹⁹⁶.

Cela sous-entend que Marx ne décrit pas la même réalité, ni de la même manière d'ailleurs, que les représentants des Lumières écossaises. Ces derniers traiteraient de la société ayant un ordre féodal pendant que Marx analyse la société industrielle d'un point de vue moderne et scientifique.

L'analyse de Corfield a le mérite d'apporter certains éclaircissements conceptuels sur le changement de paradigme mais elle pose néanmoins des problèmes difficilement solubles. D'abord Smith, dans *La Richesse des nations*, définit les rangs sociaux (et les classes sociales) à l'aide de caractéristiques socio-économiques¹⁹⁷ et l'une de ses sources d'inspiration, Steuart, utilise le concept de classe dans la même acception. Notons toutefois que Corfield souligne que Smith utilise la catégorie de classe, mais sous la nomenclature aristocratique de rang : «Adam Smith en 1776 a été l'un de ceux qui s'occupent d'identifier les bases économiques des divisions sociales. Il a en fait utilisé l'ancienne terminologie, mais beaucoup à propos de nouveaux effets»¹⁹⁸. Cette explication nous semble plausible puisque Smith écrit *La Richesse des nations*, à un moment de transition entre les deux terminologies. Elle omet toutefois de mentionner que Smith n'utilise pas seulement le concept de rang, mais aussi celui de classes sociales en particulier lorsqu'il se réfère aux physiocrates français. Le cas de Steuart est tout aussi intéressant à cet égard puisqu'il utilise la notion de rang, dans son acception traditionnelle, et le concept de classe dans sa définition contemporaine. Autrement dit, l'explication de Corfield nous apparaît comme faible, voire inadéquate, puisqu'il existe d'autres possibilités d'utilisation des notions de rang et classe. Cela démontre néanmoins, selon nous, un paradoxe, dans son analyse de la différence entre ces concepts.

¹⁹⁶ *Idem.*

¹⁹⁷ Adam Smith, *op. cit.*, p. 72.

¹⁹⁸ Penelope Corfield, *op. cit.*

Une autre faiblesse de l'article de Corfield est la délimitation trop restreinte de son sujet d'étude ; notamment en ce qui concerne la limite géographique de celui-ci. On ne saurait étudier le changement linguistique, qui se produit au XVIII^e siècle, en se limitant seulement à l'Angleterre. Des auteurs français, tel que Quesnay, dont s'inspirent Steuart et Smith, ont eu une influence sur ce virage linguistique.

La dernière critique que nous posons à son analyse est qu'elle n'explique pas en quoi le concept de rang est impropre à décrire la société industrielle et en quoi le concept de classe est inapte à décrire la société féodale. Bien entendu, son but est d'expliquer le passage de l'utilisation d'un terme à un autre et non de rendre compte de la portée épistémologique de ceux-ci ; en ce sens, nous ne saurions lui en tenir rigueur. Toutefois, nous constatons, en ayant analysé la notion de rang social chez les historiens des Lumières écossaises et la notion de classe sociale chez Marx et Engels, qu'il est possible à la fois d'expliquer les stratifications sociales des sociétés féodales et industrielles en terme de rangs, mais aussi d'analyser ces sociétés en fonction des classes sociales et que ces deux analyses sont historiquement fructueuses. Or, les arguments de Corfield sous-entendent au contraire que la notion de rang est plus apte à décrire la société féodale alors que celle de classe décrit mieux la réalité des sociétés modernes et industrielles. Ce constat nous amène à penser que le concept de rangs désigne une stratification naturelle et statique de la société tandis que le concept de classes désigne une taxonomie économique et dynamique des groupes sociaux. Corfield apporte des éclaircissements très intéressants à l'interprétation du lien entre ces deux concepts mais son analyse nous semble trop partielle pour expliquer définitivement l'écart qui existe entre ces deux notions, même s'il s'agit d'un pas dans la bonne direction dans l'explication de la différence de l'utilisation de ces notions.

En somme, les auteurs des Lumières écossaises exercent une certaine influence sur l'élaboration du concept de classes sociales chez Marx et Engels. Celle-ci ne se fait pas à partir de la conception traditionnelle du concept de rang, dans la mesure où la stratification sociale marxienne ne réfère pas à un ordre naturel où une hiérarchie morale des groupes sociaux. Nous soulignons cependant que certains auteurs écossais n'utilisent pas ainsi la notion de rangs : les rangs de Ferguson renvoient aux places occupées par les individus dans le commerce, ceux de

Smith, dans *La Richesse des nations*, réfèrent à des groupes socio-économiques ; à une position dans la production de marchandises et enfin ceux de Millar changent en fonction des époques. Il est ainsi possible d'effectuer un rapprochement entre les rangs de Millar et les classes sociales marxiennes puisqu'ils sont déterminés par l'économie, les faits sociaux ainsi que par l'histoire. Marx affirme qu'il n'a pas de crédit à obtenir en ce qui concerne les concepts de classe et de lutte des classes puisque ce sont des économistes et des historiens bourgeois qui en ont la parenté¹⁹⁹. En ce qui concerne ces économistes, nous pouvons signaler l'apport de Steuart, Smith, et de Quesnay à ce sujet. Enfin, le concept de lutte des classes provient des recherches de Guizot sur la Révolution française. L'originalité de Marx est de développer une conception systématique de la lutte de classes dans l'histoire en plus d'en pronostiquer la disparition dans la société communiste.

¹⁹⁹ Karl Marx et Friedrich Engels. *Ausgewahlte Schriften*, t. II, Berlin: Dietz, 1966, p. 423.

CONCLUSION

En examinant le rapport des Lumières écossaises au matérialisme historique, nous constatons que la littérature secondaire n'a pas su bien saisir le lien qui les unit. La thèse de Meek manque de nuances pour bien comprendre ce lien : celui-ci n'explique pas, voir occulte, les différences entre les entreprises philosophiques et les idéologies politiques des Lumières écossaises et celles de Marx en plus d'amalgamer les rangs sociaux aux classes sociales. Il en va de même pour Skinner à qui nous reprochons d'imputer des concepts marxistes, tels que les modes de production, aux Lumières écossaises. De son côté, la thèse de Levine nous semble trop faible : bien que l'école historique du droit allemand soit sans doute une des sources du matérialisme historique, nous estimons qu'elle n'en est pas la seule. En effet, l'influence de l'école historique du droit allemand n'explique pas toute l'importance accordée à l'économie politique, particulièrement en ce qui a trait à la division du travail, dans la conception matérialiste de l'histoire et l'utilisation de conjectures dans le récit narratif de l'histoire. À son tour Emerson critique la thèse de Meek en soulignant que nous ne devons pas voir dans la conception de l'histoire des Lumières écossaises une anticipation du matérialisme historique, mais un projet ayant ses propres particularités et finalités. S'il faut saluer cette invitation à considérer l'originalité propre à la philosophie de l'histoire écossaise, nous ne croyons pas qu'il faille conclure à l'incommensurabilité des deux projets. C'est précisément par une étude des différences entre les Écossais et Marx et Engels que nous sommes mieux à même de comprendre le processus par lequel ces derniers assimilent et transforment les idées avancées par Smith, Ferguson, Millar, Lord Kames, Robertson et Steuart.

Les sources du matérialisme historique sont multiples. La plus connue est sans doute la philosophie hégélienne, en particulier au niveau de la dialectique dans l'histoire et de la dialectique de la maîtrise et de la servitude. Notons aussi celle de Feuerbach chez qui Marx et

Engels puisent leur critique matérialiste de la philosophie hégélienne²⁰⁰. L'influence de l'école historique allemande du droit est, comme Levine nous l'a montré²⁰¹, aussi à prendre en considération, en particulier en ce qui touche à l'analyse du développement de la propriété. Il faut aussi considérer celle des économistes et des historiens « bourgeois », tels David Ricardo et surtout François Guizot à qui Marx emprunte le concept de lutte des classes dans l'histoire. Nous connaissons donc les sources allemandes, françaises et anglaises de la philosophie marxienne. Notre recherche vise à souligner l'apport fondamental et original des représentants des Lumières écossaises sur la conception matérialiste de l'histoire telle qu'élaborée par Marx et Engels. En particulier, nous montrons que l'influence des Lumières écossaises ne se réduit pas à celle que James Stuart, Adam Smith et Adam Ferguson exercent sur l'économie politique de Marx. Encore faut-il comprendre celle qu'ils ont exercée, avec certains de leurs contemporains, sur la philosophie marxienne de l'histoire. Cette influence s'explique par l'adoption d'une méthode, celle de l'histoire conjecturale et de certains principes explicatifs communs tels que la division du travail et les classes sociales.

Les penseurs des Lumières écossaises ont influencé la construction de la pensée de Marx et cet apport est fondamental pour bien comprendre l'élaboration de la conception matérialiste de l'histoire chez celui-ci. Il faut d'abord saisir le côté novateur de la pensée des Lumières écossaises qui constitue une assise philosophique incontournable pour Marx. En ce qui concerne l'histoire conjecturale, les historiens écossais des Lumières ont réussi à penser philosophiquement l'histoire de l'humanité, et plus précisément le processus de civilisation. C'est l'utilisation de conjectures, dans l'optique des progrès sociaux, qui leur permet de retracer ce processus. L'histoire naturelle de l'humanité décrit aussi les relations d'autorité dans l'histoire en plus d'en effectuer une périodisation économique avec l'histoire en quatre âges : l'âge des chasseurs, l'âge des bergers, l'âge de l'agriculture et l'âge du commerce. En ce qui a trait à la division du travail, Adam Smith et Adam Ferguson sont les premiers à montrer qu'elle

²⁰⁰ Soulignons que le matérialisme marxien est aussi influencé par Démocrite et Épicure puisque Marx traite de leurs philosophies de la nature dans sa thèse de doctorat. Voir Karl Marx, « De la différence de la philosophie de la nature chez Démocrite et Épicure » (1841), dans Karl Marx, *op. cit.*, t. 3, p. 3 et sq.

²⁰¹ Norman Levine, *op. cit.*

permet de créer plus de richesses, mais qu'elle produit aussi de l'aliénation chez les ouvriers, particulièrement en ce qui concerne les vertus citoyennes. Par ailleurs, la catégorisation économique des groupes sociaux s'effectue à un moment de transition entre l'utilisation des notions de rangs et classes où ces notions sont parfois ambiguës. Les économistes écossais occupent une place importante dans l'élaboration du concept de classe sociale. Marx reprend la pensée des Lumières écossaises en se réappropriant certains de leurs principes explicatifs et les transforme pour mener à bien un projet qui se situe, cependant, loin du libéralisme économique et politique qui caractérise les Écossais : la conception matérialiste de l'histoire. Il se réapproprie l'histoire conjecturale qu'il utilise dans certains ouvrages. Les relations d'autorité y sont décrites en termes de lutte des classes et sa périodisation économique de l'histoire ne décrit pas quatre âges, mais par les périodes esclavagiste, féodal, capitaliste, éventuellement socialiste et communiste. Marx reprend aussi la problématique de la division du travail et de l'aliénation qui lui est rattachée, telle que décrite par Ferguson et Smith, en soulignant l'importance de la propriété privée et de l'accumulation du capital dans ce processus²⁰². Il se réapproprie aussi la démarche de catégorisation économiste des groupes sociaux comme l'ont fait des penseurs des Lumières écossaises, auquel il ajoute le concept de lutte des classes de Guizot, dans le but d'écrire une histoire sociale de l'humanité qui est en fait une histoire de lutte des classes. Ainsi, il est difficile de bien comprendre le matérialisme historique sans faire appel aux Lumières écossaises.

En fait, les Lumières écossaises constituent indéniablement l'une des sources intellectuelles de la conception matérialiste de l'histoire telle qu'élaborée par Marx et Engels. Elles possèdent une méthodologie commune : celle de l'utilisation de conjectures dans la narration de l'histoire de l'humanité et des points communs tels que : une grande théorisation de la division du travail et une classification économistes des groupes sociaux dans l'histoire. Par ailleurs, il serait intéressant de mettre cette influence en perspective avec celles de Hegel,

²⁰² Karl Marx, « Économie et philosophie (Manuscripts parisiens 1844) », dans Karl Marx, *op.cit.*, t. 2, p. 103.

de l'école historique allemande du droit, d'économistes anglais tels que David Ricardo ou John Stuart Mill et d'autres penseurs du socialisme comme Robert Owen ou Charles Fourier.

RÉFÉRENCES

Monographies

- Binoche, Bertrand. *Les trois sources de la philosophie de l'histoire (1764-1798)*, Paris: P.U.F, 1994.
- Budd Phear, Sir John. *The Aryan Village in India and Ceylon*, Londres: MacMillan and co., 1880.
- Buret, Eugène. *De la misère des classes laborieuses en Angleterre et en France*, Paris: chez Paulin, 1840.
- César, Jules. *Guerre des Gaules*, 2v., Trad. du latin de Léopold-Albert Constans. Paris: Les Belles Lettres, coll. «série latine», 1924.
- Charlevoix, Pierre François Xavier de. *Histoire et description générale de la Nouvelle France, avec le Journal historique d'un voyage fait par ordre du roi dans l'Amérique septentrionale*, Paris: chez Pierre-François Giffart, 1722.
- Cohen, G. A. *History, Labour, and Freedom: Themes from Marx*, New-York: Oxford University Press, 1988.
- . *Karl Marx's Theory of History: a Defence*, Princeton: Princeton University Press, 1978.
- Croix, Pétis de la. *Lettres critiques de Hadjy-Mohammed-Effendi*, Paris, 1735
- Dawkins, William Boyle. *Early Man in Britain and His Place in the Tertiary Period*, Londres: MacMillan, 1880.
- Dunbar, James. *Essay on the History of Mankind in Rude and Uncultivated Ages*, Londres: Printed for W. Strahan; T. Cadell; and J.Balfour, in Edinburgh, 1780.
- Engels, Freidrich. *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État*, Trad. de l'allemand par Jeanne Stern. Paris: Éditions sociales, 1974.

- Ferguson, Adam. *An Essay on the History of Civil Society* (1767), New-York: Cambridge University Press, 1995.
- . *Essai sur l'histoire de la société civile*, Trad. de l'anglais par Claude Gauthier. Paris: Presses Universitaires de France, 1992.
- . *Principles of Moral and Political Science* (1792), New-York/Londres: Garland Pub, 1978.
- Gauthier, Claude. *L'invention de la société civile : Lectures anglo-écossaises, Mandeville, Smith, Ferguson*, Paris: PUF, 1993.
- Gibbon, Edward. *The History of the Decline and Fall of the Roman Empire*, Londres: Printed for W. Strahan; T. Cadell; and J.Balfour, 1776-1789.
- Guizot, François. *Cours d'histoire moderne; Histoire générale de la civilisation en Europe*, Paris: Pichon et Didier, 1828.
- Hegel, Georg Wilhelm Friedrich. *Principes de la Philosophie du Droit*, Trad. de l'allemand par J.-F. Kervégan. Paris: P.U.F., coll. « Fondements de la politique », 1998.
- Hésiode. *La Théogonie, Les Travaux et les Jours et autres poèmes*, Trad du grec par Philippe Brunet. Paris: Librairie Générale Française, 1999.
- Home, Henry. Lord Kames. *Historical Law-Tracts* (1758), Édinbourg: A. Kincaid, 2^e ed., 1761.
- . *Sketches of History of Man: in Four Volume* (1774), 2^e ed., Édinbourg: United Company of Booksellers, 1788.
- Homère. *L'Iliade et L'Odyssée*, Trad. du grec par Louis Bardollet. Paris: Robert Laffont, 1995.
- Hugo, Gustav Von. *Histoire du droit romain*, Trad. de l'allemand par Antoine-Jacques-Louis Jourdan. Paris: Corby, 1822.
- Hume, David. *L'Histoire naturelle de la religion et autres essais sur la religion*, Trad. de l'anglais par Michel Malherbe. Paris: J.Vrin, 1971.
- . *The Clarendon Edition of the Works of David Hume*, Oxford: Oxford University Press, 2006-2007.
- Latifau, Jean-François. *Mœurs des sauvages amérindiens comparées aux mœurs des premiers temps*, Paris: chez Étienne Hochereau, 1724.
- Maine, Henry Sumner. *Lectures on the early History of Institutions*, Londres: John Murray, 1875.

- Mandeville, Bernard. *The Fable of the Bees or, Private Vices, Publick Benefits*. Indianapolis: Liberty Press, 1988.
- Marx, Karl. *Oeuvres*, 4 t., Trad. de l'allemand par Maximilien Rubel (éd.). Paris: Gallimard, coll. «Pléiade», 1963-1994.
- Marx, Karl et Friedrich Engels. *Ausgewählte Schriften*, 2 t., Berlin: Dietz, 1966.
- . *Werke*, Berlin: Dietz, 1959-.
- Millar, John. *An Historical View of the English Government from the Settlement of the Saxons in Britain to the Revolution in 1688. To which are subjoined some Dissertations Connected with the History of the Government from the Revolution to the Present Time*, 3^e ed., Édinbourg: J. Mylne & J. Craig, 4 vols, 1803.
- . *Observations Concerning the Distinction of Ranks in Society (1771)*, Londres: Printed for J. Murray, 2^e ed., 1773.
- Momigliano, Arnaldo. *Problèmes d'historiographie*, Trad. de l'anglais par Alain Tachet. Paris: Gallimard, 1983.
- Morgan, Lewis Henry. *Ancient Society or Researches in the Line of Human Progress from Savagery, through Barbarism to Civilization*, Londres : Macmillan and Co, 1877.
- Nieburh, Barthold Georg. *Histoire romaine*, Trad. de l'allemand par M.P.A de Golbéry. Paris: F.G Levrault, 1830.
- Quesnay, François. *Tableau oeconomique suivi de : Extraits des économiques royales de M. Sully*, Versailles, [s.n.], 1759.
- Rae, John. *Life of Adam Smith*, Londres: Macmillan & Co., 1895.
- Robertson, William. *Works*, Londres: Longam, Brown, Green and Longmans, 1851.
- Savigny, Friedrich Carl Von. *Traité de la possession en droit romain*, Trad. de l'allemand par Jules Bevign. Bruxelles: Hauman et cie, 1840.
- Secondat, Charles-Louis de. Baron de La Brède et de Montesquieu. *Œuvres complètes*, Paris: Seuil, 1964.
- Sismondi, Jean Charles Léonard Simonde. *Nouveaux principes d'économie politique, ou de la richesse dans ses rapports avec la population*, Paris: chez Delaunay, 1819.
- Smith, Adam. *Works*, Oxford: University Press, 1976.

———. *Leçons sur la jurisprudence*, Trad. de l'anglais par Henri Commetti. Paris: Dalloz, 2009.

———. *Lectures on Jurisprudence*, Oxford: Oxford University Press, 1978.

———. *La Richesse des nations*, Trad. de l'anglais par Germain Garnier. Paris: Flammarion, 1991.

Sohm, D. Rudolph, *Fränkisches Recht und Römisches Recht*, Weimar: Hermann Böhlau, 1880.

Voltaire. *Oeuvres complètes*, Paris: Baudoin frères, 1825-1828.

———. *Oeuvres historiques*, Paris: Gallimard, 1957.

Wasek, Norbert. *L'Écosse des Lumières : Hume, Smith, Ferguson*, Paris: PUF, 2003.

Articles (dans une revue ou dans un ouvrage collectif)

Binoche, Bertrand. «Le Sauvage et l'Ancien et le Moderne ou comment penser l'histoire de la société civile», *Revista de Historia*, n° spécial (2010): p.217-230.

Bowles, Paul. «John Millar, the Four-Stages Theory, and Women's Position in Society», *History of Political Economy*, Vol. 16, n° 4 (1984), p.619-638.

———. «The Scottish Enlightenment», dans *Modern Theories of Exploitation*, sous la dir. de Andrew Reeve, Londres: Sage, 1987, p.6-28.

Corfield, Penelope. «From Rank to Class: Innovation in Georgian England», dans *History Today*, volume 37, no 2, 1987. <http://www.historytoday.com/penelope-corfield/rank-class-innovation-georgian-england> (consulté le 1 mai 2013).

Emerson, Roger. «Conjectural History and Scottish Philosophers», *Historical Paper*, Vol. 19, n° 1 (1984): p.63-90.

Hamowy, Ronald. «Adam Smith, Adam Ferguson and the Division of Labour», *Economica*, Vol. 35, n° 139 (août 1968): p.244-259.

Höpfl, H.M. «From Savage to Scotsman: Conjectural History in the Scottish Enlightenment », *Journal of British studies*, Vol. 17, n° 2 (1978): p.19-40.

Levine, Norman. «The German Historical School of Law and the Origins of Historical Materialism», *Journal of the History of Ideas*, Vol. 48, n° 3 (1987): p.431-451.

- Meek, Ronald. L. «The Scottish Contribution to Marxist Sociology», dans *Democracy and the Labour Movement*, sous la dir. de John Saville, Londres: Lawrence and Wishart, (1954): p.34-50.
- Meek, Ronald. L et A. Skinner. «The Developpement of Adam Smith's Ideas on the Division of Labour», *Economic Journal*, Vol. 83, n° 332 (1973): p.1094-1116.
- Perinetti, Dario. «Philosophical Reflection on History» dans *The Cambridge History of Eighteenth Century Philosophy*, Knud Haakonsen (ed.). Cambridge: Cambridge University Press, p. 1107-1140.
- Skinner, A. «A Scottish Contribution to Marxist Sociology», dans *Classical and Marxian Political Economy: Essays in Honour of Ronald L. Meek*, sous la dir. de I. Bradly, et M. Howard, New-York: St-Martin's Press, 1982.
- . «Economics and History – The Scottish Enlightenment», dans *Scottish Journal of Political Economy*, Vol.12, n° 1 (févr. 1965): p.1-22.
- Wallech, Steven. « Class versus Rank: The transformation of Eighteenth-Century English Social Terms and Theories of Production », *Journal of the History of Ideas*, Vol. 47, n° 3 (juil.-sep., 1986), p.409-413.
- Waszek, Norbert. «The Division of Labor from the Scottish Enlightenment to Hegel», *The Owl of Minerva: Quarterly Journal of the Hegel Society of America*, Vol. 15, n° 1 (1984): p.51-75.
- Watson, George. «Millar or Marx», *The Wilson Quarterly*, Vol. 17, n° 1 (Hiver 1993): p. 50-56.